

LE

BACHELIER DE SÉVILLE



COLLECTION HETZEL

20007
LA VIE DE COLLEGE DANS TOUS LES PAYS

LE BACHELIER
DE
SÉVILLE
PAR

ANDRÉ LAURIE

NOUVELLE ÉDITION

Ouvage honoré d'une souscription
du *Ministère de l'Instruction publique*. Adopté pour
les Bibliothèques scolaires et populaires
et choisi par la *Ville de Paris* pour ses distributions de prix
et ses Écoles municipales.



BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

BIBLIOTHÈQUE

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL, 18, RUE JACOB

PARIS (VI^e)

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

110X180

LE BACHELIER DE SÉVILLE



CHAPITRE PREMIER

UNE COURSE DE TAUREAUX

Il y avait courses de taureaux à Séville. Ce sont les plus renommées de l'Espagne, au dire des connaisseurs ou *aficionados*, et qui n'a pas vu Séville, assure le proverbe, n'a pas vu la merveille.

Quien no ha visto a Sevilla
No ha visto maravilla.

Merveille est peut-être un peu trop dire, car, après tout, on n'y trouve guère de merveilleux, avec son délicieux climat, que son étonnante cathédrale. C'est en tout cas une cité infiniment gaie, brillante et pétulante. Nuit et jour, il en sort comme

une rumeur de chansons, de castagnettes et de vie heureuse. Le travail même semble léger et facile à ses joyeux habitants. Mais un « jour de taureaux », *dia de toros*, est un jour férié où personne ne travaille.

Un étranger, arrivant à Séville vers quatre heures de l'après-midi, aurait pu se croire dans une cité morte. Les longues rues, étroites et tortueuses, bordées de hautes maisons que relie des toiles aux couleurs vives, étaient absolument désertes. Les cafés étaient vides. Vides aussi les cours plantées d'orangers. Vides l'Alameda del Duque, ou promenade du soir, et la Cristina, qui longe le Guadalquivir en offrant aux flâneurs son beau salon en plein air, dallé et bordé d'un banc de marbre. Le fleuve était également désert, comme les places, les quais et les boutiques. On ne voyait plus dans Séville que le bleu du ciel et le blanc crayeux des murailles, aveuglant sous le soleil.

Toute la vie se concentrait sur la place des Taureaux, vaste arène circulaire, entourée de gradins, au-dessus desquels se profile, très loin et très haut, la svelte et rose tour de la Giralda.

Dans ce cirque de grandeur et de proportions vraiment antiques, car il peut contenir douze ou quinze mille personnes, la foule innombrable était par elle-même le plus curieux des spectacles. Il y

a. certes, beaucoup à dire sur la moralité des courses de taureaux. On ne saurait en recommander l'introduction dans les pays où elles n'existent pas, et, sur ce point comme sur tous les autres, il faut être d'accord en France avec la *Société protectrice des animaux*. Mais, dans les contrées où ce sport spécial est en usage, on ne voit guère les motifs de le proscrire, tant qu'il existera des abattoirs et des boucheries. Il est, à tout prendre, moins cruel de tuer un taureau d'un beau coup d'épée que d'assommer un bœuf sous une lourde masse, comme cela se pratique journellement dans nos villes. En concédant très volontiers ce que ce sanglant spectacle peut avoir de répugnant pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, il faut lui reconnaître au moins le mérite de mettre en relief et de développer, chez ses adeptes, les qualités physiques les plus précieuses, — l'adresse, l'agilité, le courage et le sang-froid. C'est un legs des temps héroïques, une des manifestations les plus originales de la vie sociale en Espagne; à ce titre, elle appartient à l'artiste, qui a le droit de la peindre, sans prendre celui de la juger trop sévèrement.

Au point de vue purement pittoresque, on ne saurait imaginer un spectacle plus étrange et plus frappant que celui de ces gradins immenses, couverts d'une multitude aux costumes éclatants, aux

physionomies mobiles et aux propos bruyants. Tandis que les places du côté de l'ombre, *asientos de ombra*, sont peuplées d'élégants cavaliers, de dames en toilettes claires, coiffées de la mantille noire ou blanche, et maniant l'éventail avec l'art traditionnel des Sévillanes, les places au soleil et les places debout sont occupées, depuis l'ouverture des portes, par une foule bizarre d'hommes et de femmes de toutes les classes : ouvriers en pantalon de toile et ceinture rouge ou bleue, paysans au vaste sombrero, *manolas* en jupe courte, soldats de l'armée régulière, étudiants, gamins déguenillés, curés même venus de leurs villages avec leurs paroissiens ; — tout cela riant, bavardant gaiement, échangeant des plaisanteries de haut goût en fumant l'inévitable cigarette, ou mordant, à pleines dents, des oranges et des grenades.

L'attente est longue, car il faut prendre rang deux ou trois heures à l'avance si l'on veut être sûr de bien voir. On la trompe en échangeant des lardons sans fiel. Ceux qui se trouvent à l'ombre, en particulier, n'ont pas assez de sarcasmes pour les déshérités qui restent en plein soleil. Ils demandent à allumer un cigare à la braise de leur nez, recommandent aux marchands d'eau fraîche d'arroser les pauvres diables, qui vont sûrement prendre feu, et s'inquiètent de savoir si la « friture » sera

bientôt cuite à point. Ces facéties traditionnelles ne manquent jamais leur effet et sont accueillies avec une bonne humeur inaltérable. En revanche, à mesure que le soleil descend et projette ses rayons sur ceux qui étaient à l'ombre, les rôles sont intervertis et le rire change de côté.

Au premier rang des places au soleil, tout contre le couloir de sûreté qui sépare les spectateurs de l'arène, et à quelques pas seulement de la dernière loge de gauche, un groupe de jeunes garçons de quinze à dix-huit ans avait pris position dès la première heure et ne paraissait pas engendrer mélancolie. C'étaient évidemment des camarades de collège, quoique rien dans leur costume ne donnât à cet égard une indication, car ils s'occupaient surtout de reconnaître sur les gradins numérotés ceux de leurs professeurs et de leurs condisciples qu'ils pouvaient y découvrir. Chaque trouvaille de ce genre était accompagnée de commentaires des plus piquants, s'il fallait en juger par les rires qui s'égrenaient aussitôt en fusées sonores.

Un seul de ces jeunes gens y restait étranger. Nonchalamment appuyé contre un poteau, il semblait plongé dans une contemplation muette. C'était un garçon de dix-sept ans environ, drapé dans un vaste manteau qu'il rejetait sur son épaule à la mode espagnole, et coiffé d'un chapeau de paille

sous lequel brillèrent des yeux très noirs et très doux. Ces yeux ne se détachaient pas d'une loge du premier rang, — celle du capitaine général de la province, — où, parmi les brillants uniformes et les brunes señoras, on remarquait une jeune fille blonde, d'une beauté tranquille et en parfait contraste avec celle des dames qui l'entouraient. Cette jeune fille assistait évidemment pour la première fois à une course de taureaux; très évidemment aussi, elle était étrangère. Elle portait, au lieu de la mantille classique, un chapeau de paille fort simple, n'agitait pas son éventail à la manière andalouse, et, en voyageuse intelligente, se faisait donner des détails sur tout ce qu'elle avait devant les yeux. Une vieille dame assise auprès d'elle paraissait plus familière avec le spectacle d'une *corrida de toros*, quoique visiblement étrangère au pays, elle aussi, et elle donnait à sa jeune compagne tous les renseignements possibles sur ce qui se passait dans l'amphithéâtre.

Tout d'abord, après le mouvement opéré par les « gardes civils », qui firent évacuer la piste aux *muchachos* ou gamins dont elle était encombrée, on put voir dans toute sa grandeur vraiment romaine l'arène, autour de laquelle régnait une barrière peinte en rouge, marquant, au bas des tribunes, le pourtour du couloir de refuge. Un relief

ménagé de chaque côté de cette barrière, à deux pieds du sol, permet aux gens de la course de l'enjamber au besoin.

Puis, ce fut l'arrivée de l'*ayuntamiento* ou corps municipal qui attira l'attention de la jeune étrangère. L'orchestre avait à ce moment attaqué la marche de Riego, et toute l'assemblée accompagnait l'air national en battant la mesure.

Bientôt, la *quadrilla* fit son entrée, précédée de gardes à cheval et d'alguazils en uniforme. La quadrilla se compose des deux *picadores* à cheval, des *chulos* et *banderilleros*, tous en costume de soie et de velours, bleus, roses, verts ou violets, brodés et passequillés d'argent. Au dernier rang marchait l'*espada* ou principal toréador, — Brascuelo, un des plus célèbres et des plus populaires. C'était un homme de trente ans environ, de haute taille et de formes athlétiques, vêtu d'une veste et d'une culotte de satin orange, chaussé de bas de soie, armé d'une épée nue et le bras gauche enveloppé dans les plis rouges de sa *muleta*. Le cortège fit le tour de l'arène au milieu des acclamations de la foule ; puis, sur un signe de l'alcade, la porte du toril s'ouvrit, et le premier taureau s'élança dans l'arène.

On ne décrira pas ici ce spectacle si souvent décrit. Il suffira de dire que, pendant deux heures, il se déroula sans incident notable, et que, l'un

après l'autre, huit taureaux furent successivement tués par Brascuelo. La bête entrait dans l'arène et courait sus à l'un des *picadores*, qui soutenait le choc, du bout de sa lance. Bientôt, harcelée par les *chulos*, qui lui secouent sous le nez leurs capes de toutes couleurs, exaspérée par les *banderilleros*, qui lui piquent au cou leurs dards garnis de rubans de papier, — elle devenait furieuse. C'est alors que l'*espada* entrait en scène, marchait droit au taureau et, après des passes ou des feintes d'une grâce charmante, irritant encore la brute sauvage, mais la dominant, et, la conduisant à force d'énergie et d'adresse au point précis où il voulait l'amener, finissait par la tuer d'un coup d'épée entre les deux épaules, rapide et foudroyant comme l'éclair.

Une seule fois, il fut nécessaire pour exaspérer le taureau de lui piquer à la nuque des *banderillos de fuego*. Ce sont des flèches légères, munies d'une pièce d'artifice qui s'allume et éclate en détonant aux oreilles de la bête. On la voit alors, épouvantée de cette pluie d'étincelles et de ces détonations, se mettre en rage, écumer, courir follement autour de la piste et se jeter sur le premier adversaire qui se présente devant elle. Cette ressource suprême, employée seulement avec les taureaux pusillanimes qui hésitent à répondre aux provoca-



ATALAYA

LA « QUADRILLA » FIT SON ENTRÉE (P. 7).

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MASSACHUSETTS

tions, ne devait certes pas être nécessaire pour le dernier taureau qui entra en lice.

On l'appelait Niello. Tout le monde attendait son arrivée avec impatience, une grande réputation de férocité l'ayant précédé à Séville. Cette réputation semblait d'ailleurs être de tout point méritée. Niello était un énorme taureau noir, aux cornes longues et acérées, aux jambes sèches, au large fanon, aux flancs puissamment développés. Rien qu'à la manière dont il surgit en plein soleil hors de l'ombre du toril, les *aficionados* avaient conçu de lui l'opinion la plus flatteuse. Sans un instant d'hésitation, il se précipita sur l'un des deux *picadores* qui l'attendaient la lance en arrêt et, dédaignant la blessure qui lui labourait le flanc, il éventra d'un coup de corne le cheval de cet homme, qui s'empessa de sauter par-dessus la barrière, pour ne pas subir le même sort. Puis, se tournant vers le second picador, Niello lui infligea un traitement identique, au milieu des acclamations de la foule enthousiasmée.

Les *chulos* et les *banderilleros*, un peu refroidis par ce déploiement de vigueur, n'approchaient qu'avec une certaine réserve de ce terrible animal. Cependant, à force d'agilité et de souplesse, ils parvinrent à lui fixer successivement au cou les quatre banderillas réglementaires. Mais ces outrages eurent pour résultat d'exaspérer la fureur de Niello

et de la porter à un degré si terrifiant, qu'en un clin d'œil l'arène se vida. Tous les chulos et les banderilleros, à cheval sur la barrière, hésitaient maintenant à harceler encore un si redoutable lutteur, dont la colère n'avait à coup sûr plus besoin d'excitation.

Ivre de rage, le taureau se mit alors à galoper dans la piste, s'attaquant aux cadavres des deux chevaux qui y étaient restés, les enlevant sur ses cornes et les lançant en l'air.

Alors on vit une chose émouvante. Sur un signe de l'alcade, Brascuelo avait sauté dans la lice à quelques mètres du taureau. Il marchait droit à lui l'épée cachée sous les plis de sa muleta. Arrivé à dix pas de Niello, il l'attendit. Le taureau ne fit qu'un bond sur son adversaire. La foule, convaincue que Brascuelo allait donner son coup d'épée, selon l'usage, attendait haletante. Mais Brascuelo avait résolu de s'amuser en jouant avec la bête. Au moment où elle arrivait sur lui, les cornes basses, il lui secoua sa cape rouge devant le mufle et, s'en enveloppant soudain, il fit un brusque écart à gauche.

La bête, lancée à fond de train, le manqua et passa sans l'atteindre, emportée par son élan.

Il y eut une énorme acclamation de la foule, puis un silence de mort. La bête revenait sur Brascuelo.

Cette fois encore, au lieu de frapper, il sauta

légèrement par-dessus elle, en lui effleurant le front du bout de son escarpin. Et aussitôt, se retournant, empoignant le taureau à deux mains, par la queue, Brascuelo accomplit le tour de force effrayant de l'obliger à pivoter cinq ou six fois sur lui-même.

Puis, profitant de l'étourdissement de la bête pour ramasser son épée, il sauta de côté, prêt à l'attendre, cette fois, pour lui donner le coup de grâce.

Par malheur, dans ce mouvement, le pied du toréador glissa sur une peau d'orange restée dans l'arène. Brascuelo perdit l'équilibre et tomba si rudement sur son avant-bras droit qu'il se le cassa net. Son arme lui échappa. Tout le monde le vit perdu.

Le taureau, écumant de fureur, faisait le tour de l'arène en cherchant son ennemi. Du premier coup, il allait le découdre comme il avait fait des deux chevaux. Un morne silence planait sur la foule. Personne n'osait seulement respirer. Dans ce silence, on entendit un cri d'épouvante parti de la loge officielle. C'était la jeune fille blonde qui avait poussé ce cri, en voyant le danger où se trouvait l'infortuné Brascuelo. Quant aux *picadores* désarçonnés et au *sobresaliente* ou seconde espada, qui doivent, en pareil cas, venir au secours du chef d'emploi, ils restaient prudemment à califourchon

sur la barrière. Personne ne se souciait d'affronter la rage de Niello. Tout cela, du reste, s'était passé en deux ou trois secondes. On avait vu tomber Brascuelo, on avait vu son bras inerte à son côté. On voyait le taureau revenir sur lui, et chacun fermait les yeux pour ne pas voir la sanglante conclusion du drame...

Mais déjà un secours inattendu arrivait au toréador. Le jeune homme aux yeux noirs, qui suivait toute la scène appuyé contre un poteau, avait soudain rejeté son manteau. D'un bond, il avait franchi le couloir et la barrière; il était retombé légèrement dans l'arène, et, s'élançant auprès de Brascuelo, il avait ramassé son épée.

Ce n'était pourtant pas un toréador de profession. Son costume très simple de drap gris, son âge, sa figure imberbe et délicate, indiquaient plutôt un écolier; aussi tous les cœurs se serraient-ils d'instinct au spectacle de son héroïque folie... A ce moment même, le taureau arrivait sur lui. Ses cornes n'étaient plus qu'à vingt centimètres de la poitrine de l'écolier, qui attendait l'épée haute et le buste découvert, droit comme un jonc. On le crut perdu.

Mais un éclair d'acier passa entre les deux cornes sanglantes, et le taureau, tombant sur ses genoux avec un beuglement sourd, s'abattit, la poignée de l'épée entre les deux épaules....Il était mort, tué

dans les règles, du coup le plus admirablement précis. Et Brascuelo était sauvé.

Un hourra formidable sortit de quinze mille poitrines et monta vers le ciel. C'étaient des cris, des larmes, des vociférations, des applaudissements, des trépignements dont rien ne pourrait donner une idée; des chapeaux jetés en l'air, des bouquets pleuvant dans l'arène; un vertige d'admiration et de reconnaissance s'emparant de tout un peuple à la fois. Et, sur ce tumulte, un nom dominant tout, un nom mille fois répété au milieu des vivats et courant comme une traînée de poudre sur toutes les lèvres :

Cristobal Gomez! Cristobal Gomez!...

Ce nom, il faut le dire, était bien connu de la ville comme celui du meilleur élève du collège Santa-Maria-de-los-Angelès. Cristobal Gomez, personne ne l'ignorait, était le premier de sa classe et n'avait pas son pareil pour les exercices du corps. Aucun de ses camarades ne savait comme lui nager, monter à cheval, tirer l'épée, accomplir enfin au gymnase cent prouesses étourdissantes. Aussi sa popularité avait-elle franchi les murs du collège ou *instituto*, pour se répandre dans la ville, et maintenant il avait suffi que son nom fût énoncé par dix amis pour qu'il se trouvât à l'instant redit par dix mille spectateurs.

Tandis que les valets de courses emportaient Brascuelo pâle et défaillant, la foule, inondant la piste, faisait à Cristobal une ovation folle. Il aurait voulu s'y dérober, mais c'était chose impossible; l'enthousiasme débordant des spectateurs ne le permettait pas. Saisi par cent mains vigoureuses, hissé sur les épaules de vingt gars irrésistibles, il se trouva soudain élevé au-dessus de la multitude, acclamé, promené en triomphe au bord de l'arène et finalement présenté à la loge officielle. Sans qu'il sût bien à quel moment, on lui avait mis dans la main la touffe de rubans que le taureau porte sur la tête, piquée dans le cuir par une aiguillette.

En se voyant devant la loge du capitaine général, en présence de la jeune étrangère dont le cri l'avait décidé peut-être à sauter dans l'arène, et dont le regard reconnaissant semblait le remercier de ce qu'il avait fait, Cristobal, d'un mouvement impulsif, s'inclina avec respect et déposa le flot de rubans aux pieds de la jeune fille.

Puis, sautant légèrement à terre avant que ses admirateurs pussent prévoir son action, il se dégagea avec prestesse, franchit la barrière et se retrouva au milieu de ses amis

CHAPITRE II

HOROSCOPES VARIÉS

L'étrangère, toute rougissante, était demeurée un instant incertaine, ne sachant si elle devait accepter cet hommage public d'un inconnu. Cependant, l'air noble et respectueux de Cristobal, sa bonne mine, tranchèrent sans doute l'indécision de la jeune fille. D'un geste à la fois gracieux et timide, elle prit la touffe de rubans qui était restée à ses pieds, et, ramenant vivement sa voilette sur son visage, elle s'éloigna au bras de sa compagne.

Au même moment, un homme aux boucles de cheveux luisantes et pommadées, aux doigts chargés de bagues, abordait Cristobal chapeau bas.

« Le noble seigneur me ferait-il l'honneur de se reposer un instant au foyer, dit-il. Je suis l'impresario de ces fêtes, don Prospero Solis, et je suis heureux d'exprimer à la vaillante *espada*

l'admiration que m'ont inspirée son adresse et sa vaillance... »

Cristobal était naturellement hautain et réservé. En des circonstances ordinaires, il eût refusé de frayer avec un entrepreneur de spectacles; mais les événements qui s'étaient précipités semblaient avoir rompu l'équilibre des conventions mondaines. Ne venait-il pas, par un mouvement spontané et irréfléchi, d'enfreindre les lois de l'étiquette, d'abord en se jetant dans l'arène pour y prendre un rôle actif, puis en allant publiquement, comme aux temps de la chevalerie, déposer son trophée aux pieds de la plus belle, aujourd'hui où un code minutieux préside à toutes les démarches, à tous les rapports des gens qui savent vivre? Et qui mieux que Cristobal connaissait ce code?

Un vague sentiment de confusion l'envahit soudain, comme il revoyait en pensée l'air un peu effaré de la blonde étrangère, et, s'accusant maintenant de précipitation, ce fut avec une nuance d'embarras qu'il suivit l'impresario; mais cet embarras ne fut que momentané. Bientôt il avait repris possession de cette aisance noble et même un peu solennelle qui est le propre du caballero espagnol, et, s'asseyant sur un fauteuil que don Prospero lui avançait avec empressement, il attendit en silence que l'autre voulût bien s'expliquer.

« D'abord et avant tout, dit l'homme aux bijoux, daignez accepter quelques rafraîchissements. Vous devez en avoir besoin, après la rude besogne que vous venez de faire. »

Sur la table, dans un grès de forme élégante et primitive, s'élevait en pyramide neigeuse un de ces sorbets dont l'Espagne a le secret.

Cristobal reçut avec une inclination la coupe que lui tendait son hôte et y puisa quelques cuillerées en silence. Prospero, qui, lui aussi, s'était servi semblait méditer une ouverture tout en dégustant sa glace.

« J'ai beaucoup voyagé, dit-il en se décidant brusquement; j'ai peut-être un peu oublié la politesse espagnole... M'excuserez-vous, don Cristobal, si je me montre rond en affaires, et si je vous fais carrément et sans préambule mes propositions ?

— Certainement, répondit le jeune homme surpris.

— Eh bien, reprit Prospero, voici : Voulez-vous devenir première espada dans ma troupe, avec quarante mille *pesetas* d'appointements fixes, et dix pour cent de la recette à chaque représentation ? »

Cristobal demeura un instant muet d'étonnement, partagé entre l'éblouissement que lui causait une offre si brillante et le froissement que ne

put réprimer sa fierté devant une proposition pareille.

Mais Prospero ne savait rien de lui, sinon qu'il avait l'œil sûr, le poignet ferme et un cœur de lion. Il aurait donc été ridicule de paraître affecté de sa proposition.

« Je vous remercie pour cette offre magnifique, don Prospero, dit le jeune homme simplement, mais je ne saurais l'accepter.

— Vous refusez ! s'écria Prospero frappé de surprise, et jetant involontairement un regard au manteau râpé dans lequel se drapait le jeune étudiant. Vous refusez ! répéta-t-il d'un ton d'incrédulité.

— Je refuse, dit Cristobal avec fermeté, et non sans une nuance de hauteur, cette fois.

— Et au nom de Notre-Dame et de tous les saints, s'écria Prospero, quelle raison pouvez-vous avoir pour me refuser ? Se pourrait-il (avec un nouveau regard aux habits peu somptueux du jeune homme) que votre position présente valût mieux que celle que je vous offre ?

— A cela, dit Cristobal d'un ton froid, rien ne m'oblige à répondre. Je veux bien le faire pourtant, car votre proposition est généreuse, et je vous en sais gré sans pouvoir l'accepter. Donc, ma raison pour la refuser, vous l'avez énoncée vous-

même, et elle est bien simple : ma position présente vaut mieux que celle que vous m'offrez.

— Pas possible ! s'écria Prospero avec un nouveau regard, mieux dissimulé cette fois, au pauvre manteau de Cristobal. Le noble caballero serait-il un grand seigneur déguisé ? Pardon, mille fois, pour la liberté que j'ai prise. Mais c'est égal ! je puis lui dire que, parmi cent du métier, il n'y en a pas beaucoup qui puissent *matar* le taureau comme lui !... Et donc, reprit l'impresario d'un ton obséquieux, Sa Seigneurie est très riche ? Tant mieux pour elle, tant pis pour la noble profession tauro-machique !...

— Riche ? dit Cristobal avec un gai sourire ; riche d'espérance, oui, assurément. Pour le reste, je n'ai pas un sou vaillant.

— Que me disiez-vous donc tout à l'heure ? s'écria Prospero au comble de l'étonnement. Votre position est meilleure que celle que je vous offre ? Vous n'avez pas un sou, et vous refusez !... Je ne vous comprends pas. Ah ! j'y suis !... On vous a fait d'autres propositions ! J'ai aperçu dans l'arène ce gitano de Piquillo que le diable emporte ! il vous aura déjà parlé ? Mais, croyez-moi, caballero, c'est un homme de peu et sur lequel il ne faut pas compter. Il vous promettra monts et merveilles, et vous ne verrez jamais la couleur de son argent !

— Calmez-vous, don Prospero, Piquillo ne m'a pas parlé, et, l'eût-il fait, que ç'aurait été en pure perte. Je suis engagé pour la vie à d'autres maîtres.

— A d'autres! répéta Prospero, avec un ton d'envie mal dissimulé. Et quels sont ces heureux maîtres, si l'on peut le savoir?

— Peut-être les connaissez-vous de nom, dit Cristobal de son plus grand sérieux : l'un s'appelle l'Histoire, et l'autre, la Philosophie.

— Je ne les ai jamais rencontrés, répliqua Prospero avec une nuance de dédain, et je doute qu'ils remplissent jamais votre gousset.

— Il y a d'autres satisfactions au monde que celles que donne l'argent, dit Cristobal en se levant; et, bien que je vous sache gré, comme je vous l'ai dit, de la brillante proposition que vous m'avez faite, je n'ai aucune intention de discuter ici ma carrière future ou mes intérêts. Adieu, don Prospero!

— Adieu donc, seigneur Cristobal, dit l'impresario désappointé. Il n'y a pas à revenir, alors, sur votre décision?... Non?... Eh bien, je puis vous dire que vous refusez une fière occasion de fortune! Quand on pense que vous pourriez être, en quelques semaines, riche, admiré, triomphant! Votre nom dans toutes les bouches! Votre portrait à la vitrine de tous les papetiers!... Et vous n'auriez

qu'à dire oui!... Et vous dites non!... C'est à faire abandonner le métier d'impresario!...

— Les succès dont vous parlez ne me tentent point, dit le jeune homme. J'aime les exercices du corps et je les pratique par goût. Je me suis senti tout à l'heure en mesure de secourir cet homme qui se perdait, et j'ai sauté dans l'arène avant même de savoir ce que je faisais. Certes, le plaisir qu'il y a à dompter la fureur brutale d'un taureau sauvage, je le connais maintenant et je l'apprécie; mais, quant au triomphe bruyant qu'il m'a fallu supporter, voilà, à mon avis, ce qui gâte la chose...

— Parlez-vous sérieusement? dit Prospero. Eh bien, vous êtes la première *espada* de race que j'aie vu mépriser l'ovation populaire après un coup de maître. Il y a là quelque chose qui n'est pas naturel!...

— Vous voyez, dit Cristobal en souriant de nouveau, que, malgré mon petit exploit de tout à l'heure, je ne suis pas le virtuose que vous imaginiez. Je crois comme vous que le vrai tempérament d'artiste doit tenir essentiellement au succès et aux acclamations de la foule; sinon, les directeurs risqueraient de faire de pauvres recettes. Un simple dilettante comme moi n'est pas ce qu'il vous faut.

— A la grâce de Dieu, dit Prospero philosophi-

quement; je vous baise les mains, seigneur Cristobal. »

A la porte du foyer, un groupe de camarades attendait Cristobal.

« Eh bien? Eh bien? s'écrièrent plusieurs voix à la fois. Que t'a-t-il dit? Que te voulait ce saltimbanque?

— Un instant, répliqua Cristobal, en leur montrant le cercle de curieux qui les entourait déjà. Eloignons-nous un peu. Je vous conterai l'affaire. »

La petite bande prit alors, d'un commun accord, la rue Murillo, ou simplement « Murillo », comme on dit à Séville; puis, laissant les quartiers populeux où la rumeur de la foule et le cri aigre et incessant des porteurs d'eau : *Agua! Agua!* rendent toute causerie impossible, ils prirent les avenues paisibles où de riantes habitations détachées s'offrent aux regards, présentant l'image d'une tranquille et heureuse médiocrité. Le soir venait, et, à plus d'une fenêtre, on voyait déjà accoudée une jeune fille, écoutant, sérieuse et recueillie, la sérénade que lui donnait un fiancé enveloppé dans le manteau traditionnel. Non que le musicien eût en aucun cas l'intention de se dissimuler; cet hommage public du *nobio* ou fiancé est considéré en Espagne comme de tout point correct, et il est accepté par tous les parents ou les tuteurs.

Passant devant le château Saint-Elme, les jeunes gens arrivèrent bientôt hors de la ville et longèrent la rive du Guadalquivir. Tout était silencieux autour d'eux ; le soleil disparaissait à l'horizon dans une gloire de feux vermeils, et déjà, dans le ciel d'un bleu plus sombre, s'allumaient vers l'Orient les premières étoiles.

« Allons, Cristobal, dit un petit homme tout rond et tout réjoui, conte-nous maintenant le sujet de cette conférence secrète. Tu nous l'as promis.

— Ne vois-tu pas, José, dit un jeune homme aux traits beaux et réguliers, mais au regard peu franc ; ne vois-tu pas que le grand Cristobal s'amuse à nous faire attendre?... Pourquoi lui donner la satisfaction de te savoir dévoré de curiosité ?

— Bah ! répondit José en riant, ne sois donc pas si pointu, Rodrigue. C'est perdre ta peine avec Cristobal. Le voilà déjà dans la lune comme d'habitude...

— Pure affectation, » dit Rodrigue entre ses dents.

Mais le mot arriva aux oreilles de Cristobal. Sortant de sa rêverie, avec un regard attristé au camarade dont l'hostilité ne se relâchait jamais :

« Voici la chose, dit-il simplement. Don Prospero Solis m'a proposé d'entrer dans sa troupe comme première *espada* aux appointements de

quarante mille *pesetas*, avec dix pour cent sur les recettes...

— Quarante mille *pesetas*! Dix pour cent sur les recettes!... Mais c'est splendide! s'écrièrent plusieurs voix. On dit que ce Prospero encaisse vingt mille *pesetas* par semaine.

— Tu as accepté, j'espère? ajouta Ramon en voyant que Cristobal restait silencieux.

— Bon! tu ne le connais pas. Il a refusé, je gage! prononça Rodrigue, toujours aigre.

— En effet, dit Cristobal, j'ai refusé. Je ne pense pas, quoi qu'en dise Ramon, qu'aucun de vous ici pût balancer une minute entre la noble carrière des lettres et des sciences et celle qui m'a été offerte aujourd'hui?

— Il a raison! dirent plusieurs voix. Au diable les écus du saltimbanque!... Mieux vaut manger de la vache enragée et servir les Muses en gentilhomme! »

Rodrigue ouvrait la bouche pour se laisser aller à quelque amère sortie contre la fierté déplacée des gentilshommes sans le sou. Mais il se ravisa. S'il n'était pas capable de penser noblement, du moins avait-il assez d'esprit pour dissimuler en général ce qui pouvait donner mauvaise opinion de lui. C'était une nature singulière: beau, gracieux, intelligent, riche et bien né, il avait des

travers d'esprit et de cœur qui gâtaient ces dons précieux. Très prodigue de son argent, il avait des flatteurs, mais pas un ami, car on sentait que cette générosité apparente n'était qu'ostentation. Tourmenté d'un besoin insatiable de popularité et d'admiration, il ne pouvait pardonner à Cristobal les succès de tout genre que ce jeune homme pauvre osait lui disputer, à lui, le Crésus de ce petit groupe, le meilleur élève de la classe de rhétorique et l'aigle du collège avant sa venue. Aussi saisissait-il toujours avec empressement l'occasion d'interpréter de façon fâcheuse la moindre de ses paroles et de ses actions.

« Sais-tu ce qu'on va dire? s'écria-t-il avec un sourire contraint; on va dire que tes triomphes de la journée ont fini par te tourner la tête... Et l'on n'aura pas tout à fait tort, permets à un camarade de te le déclarer! Il y a certainement plus d'orgueil que de sagesse à refuser des offres comme celles de Prospero... Qui t'empêcherait, tout en faisant ta fortune, de poursuivre tes études? Quarante mille *pesetas* ne se trouvent pas sous le pied d'une mule, et tu n'auras pas souvent en ta vie de proposition pareille...

— *Qui vivra verra, qui verra saura*, articula tout à coup au bord du chemin une voix métallique et bien timbrée, qui semblait répondre à Ro-

drigüe de Maraña. *Qui vivra verra, qui verra saura... Le petit devient grand... L'écolier devient roi... Qui a maté le taureau matera l'étranger... Qui a refusé les mille aura les millions !...* » poursuivit la voix tout d'une haleine.

Les jeunes gens se retournèrent, frappés de surprise.

Ils s'étaient arrêtés près de la rivière, en un point où ses eaux, assez profondément encaissées, viennent battre en bouillonnant contre un coude brusquement formé par le bord. Sur le talus, une forme imposante se dressait, celle d'une femme de haute taille, aux grands traits réguliers, aux yeux sombres, à la peau basanée. Elle était drapée dans une cape rouge qui l'enveloppait de la tête aux pieds. Les rayons du couchant, en se brisant sur sa silhouette, formaient autour d'elle un nimbe éclatant qui ajoutait encore à la majesté de sa personne.

« Est-ce vous qui avez parlé ? s'écria Rodrigue en faisant un pas vers la bohémienne.

— Si j'ai parlé, ce n'est pas à toi, Rodrigue de Maraña ! dit-elle d'un ton dédaigneux. Tes pères furent des *matamores* et des brûleurs de juifs... Celui *qui vient* est fils des vaincus... Celui *qui vient* s'appelle Cristobal... »

Et avant que Rodrigue, revenu de sa stupeur,

eût trouvé le temps de faire un mouvement, la bohémienne, s'enveloppant de sa cape rouge, descendit le revers du talus, et disparut aux yeux de la bande ébahie.

« Ah çà ! dit José Perez le premier, est-ce que nous rêvons ? D'où diable est sortie cette apparition ? Où as-tu déniché une amie si dévouée, Cristobal ?

— Chienne de gitana ! s'écria Rodrigue écumant de fureur, je te tordrai le cou !

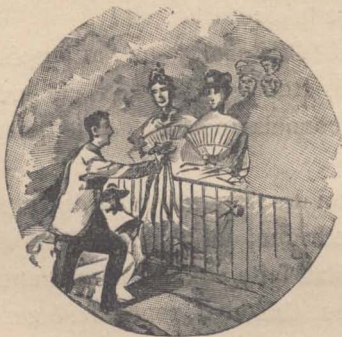
— Moi ? dit Cristobal, je ne l'ai jamais vue.

— Et toi, Rodrigue, dis-nous de grâce où tu as fait la connaissance de cette aimable personne ?

— Mêle-toi de ce qui te regarde ! répondit brutalement Rodrigue, qui n'admettait la plaisanterie que si elle était faite aux dépens des autres.

— Eh bien, Cristobal, reprit José sans se troubler, laisse-moi te féliciter. Mais quel galimatias t'a-t-elle chanté sur « l'écolier qui devient roi ?... » et « qui a refusé les mille et aura les millions ?... » Aurais-tu, d'aventure, des prétentions au trône de toutes les Espagnes ? Serais-tu donc un prince voyageant incognito ? Dans ce cas, tu n'oublieras pas, je compte, une fois revenu sur le trône de tes pères, que José Perez a toujours été ton fidèle ?

— Comptez-y, dit Cristobal en riant. Mais il est temps, je pense, d'aller retrouver nos livres!... Si vous m'en croyez, nous reprendrons sans plus tarder le chemin du logis... »



CHAPITRE III

LE COLLÈGE DE SANTA-MARIA

Les réformes introduites dans les programmes scolaires de l'Espagne, en 1857 d'abord, puis en 1868, tendent à transformer les collèges de ce pays en établissements tout à fait analogues aux nôtres.

L'instituto Santa-Maria-de-los-Angelès, en particulier, — c'était le nom de l'établissement dont Cristobal suivait les cours, — avait un des premiers appliqué les nouveaux règlements. Comme nos lycées, il comptait des classes élémentaires, des classes de grammaire, une section des sciences, une section des lettres, une division préparatoire aux écoles spéciales de l'État. Il n'y avait, en un mot, de peu moderne dans son organisation, que son nom même, lequel lui venait de l'ancien couvent de hiéronimites où le collège avait été établi.

Ce n'était d'ailleurs encore qu'un externat, le fonds ayant toujours manqué pour instituer un internat.

Les fonds manquaient aussi, hélas ! pour beaucoup d'autres dépenses essentielles, pour le laboratoire de chimie, pour le cabinet de physique, souvent même, disait la chronique, pour les appointements des professeurs. Mais personne ne paraissait s'inquiéter plus qu'il ne faut de ce détail, toujours secondaire en Espagne. Les leçons n'en suivaient pas moins leur cours régulier, comme dans le collège le plus somptueux. Si d'aventure un appareil faisait défaut, on y substituait adroitement une belle figure dessinée à la craie, sur le tableau noir. Les élèves en étaient quittes pour suppléer par l'imagination à la leçon de choses que leur maître ne pouvait pas leur servir, et tout allait le mieux du monde.

L'élégance extérieure de Santa-Maria-de-los-Angelès lui aurait, au surplus, fait pardonner, par un artiste, bien des pauvretés internes. Ce n'était point, en effet, une de ces lourdes casernes où tant de jeunes Français ont fait et font encore leurs études, mais un délicieux édifice du XIII^e siècle, antérieur par conséquent à la cathédrale de Séville, qui date de 1401, et dont le style composite participait à la fois du goût arabe et de l'architecture ogivale. Cet

édifice formait un quadrilatère régulier, à fenêtres gothiques ornées de fines sculptures mauresques, et dont le milieu était occupé par une grande cour plantée d'orangers. Cette cour elle-même se trouvait coupée en diagonale par deux longues galeries couvertes, à double rang d'arcades, qui se croisaient en dessinant un rond-point garni d'une jolie fontaine de marbre. Tel était le préau où les élèves pouvaient s'ébattre en liberté dans l'intervalle des classes, en s'abritant des rayons presque toujours brûlants du soleil andalou. Quelques-uns d'entre eux, qui venaient de loin pour suivre les cours du collège, passaient littéralement tout leur temps libre dans le vieux cloître aux grêles colonnettes, y faisant leurs devoirs, y apprenant leurs leçons, y croquant leur frugal déjeuner et même y goûtant parfois les douceurs de la sieste.

Sur le préau s'ouvraient de grandes salles dallées, aménagées comme classes à l'aide du mobilier le plus sommaire : des bancs de bois blanc pour les élèves et une chaise pour le maître. Au-dessus s'alignaient les anciennes cellules du couvent, qui n'avaient même pas été restaurées. Une fraîcheur délicieuse régnait dans ces classes, qui tournaient toutes le dos à la rue et n'en recevaient par conséquent ni le bruit ni la poussière.

Le murmure de la fontaine qui coulait au milieu

du cloître, le parfum suave des fleurs d'oranger, voilà tout ce qui entrait par les fenêtres constamment ouvertes.

Avec José Perez et Rodrigue de Maraña, Cristobal faisait partie de la classe de rhétorique. De même qu'eux, il suivait un cours de philosophie, et comptait subir, à la fin de l'année scolaire, l'examen du baccalauréat, pour s'inscrire, après les vacances, sur les registres de l'illustre université de Séville.

Le lendemain du jour où toute la population avait assisté, sur la place des Taureaux, au triomphe de la jeune *espada* improvisée, il y avait cours d'histoire pour la classe de rhétorique, et Cristobal, comme tous les autres élèves, était à sa place habituelle. Le titulaire de ce cours, M. de Santa-Fè, jouissait dans le collège d'un prestige exceptionnel, qu'il devait à la fois à son caractère et à sa figure. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, mince et grand, droit et sec comme une hallebarde; toujours vêtu de noir, toujours en mouvement dans la classe, car jamais il ne faisait usage de sa chaise. A première vue, il donnait l'impression d'un officier supérieur de cavalerie, plutôt que d'un professeur. Cette impression résultait moins encore de ses yeux noirs au regard vif et perçant, de son nez d'aigle et à la courbure fortement prononcée, que d'une large balafre allongée sur sa face, de la

naissance des cheveux au-dessus de l'oreille droite à la lèvre supérieure, et qui donnait à sa physionomie une expression singulièrement railleuse.

Où M. de Santa-Fè avait-il reçu ce coup de sabre? C'est ce qu'aucun de ses élèves n'ignorait : M. de Santa-Fè était un ancien chef de guérilla carliste. Il avait pris part à toutes les guerres civiles qui ont déchiré l'Espagne, dans la seconde moitié de ce siècle. Il poursuivait présentement, la plume à la main, la lutte qu'il avait si souvent portée sur le champ de bataille, et cumulait avec les fonctions de professeur celles de correspondant de la *Voz* de Madrid, le plus ardent des journaux de son parti.

On sait quelle est l'origine des dissensions politiques qui divisent la Péninsule ibérique. Avec Philippe V, petit-fils de Louis XIV, la maison de Bourbon était montée, en 1700, sur le trône d'Espagne. Renversée par Napoléon en 1808, la famille de Bourbon a eu à subir depuis cette époque les destinées les plus variées. Ce fut d'abord la lutte née, en 1833, au sujet de la succession de Ferdinand VII, qui, au mépris de la loi salique, avait laissé la couronne à sa fille Isabelle, âgée de trois ans, sous la régence de sa mère, Marie-Christine de Naples.

Les partisans de la petite reine avaient pris le

nom de *Christinos*, les adversaires, fidèles à son oncle, don Carlos, celui de *Carlistes*. C'est parmi ces derniers, à côté de courageux chefs de bandes, tels que Carregui et Cabrera, que M. de Santa-Fè s'était enrôlé; c'était, disait-on, de la main même du chef de l'armée constitutionnelle, Espartero, qu'il avait reçu, en 1839, la blessure qui lui balafrait le visage...

Depuis, les choses avaient changé; don Carlos, d'abord exilé, était mort; son fils avait vainement essayé de soutenir ses prétentions, et l'ancien chef de guérillas était devenu le professeur de Santa-Fè.

Mais tout n'était pas fini pour l'Espagne; ses divisions intestines allaient avoir pour nous aussi un contre-coup terrible. Une intrigue ourdie par le maréchal Prim, pour amener les Cortès espagnoles à proclamer roi un prince allié de la maison de Hohenzollern, fit éclater la guerre franco-allemande de 1870-1871.

Cependant, ce ne fut point le protégé de l'Allemagne qui fut appelé au trône d'Espagne, mais un jeune prince italien de la maison de Savoie, Amédée I^{er}. Il y avait, à l'époque où commence ce récit véridique, un peu plus de deux ans qu'il régnait sur l'Espagne.

M. de Santa-Fè était loin d'avoir renié ses idées politiques; mais c'était maintenant par la plume

seulement, et autant qu'il le pouvait par la parole, qu'il défendait la cause de don Carlos, petit-fils de celui qu'il avait servi dans la première guerre carliste.

Toutes ses leçons d'histoire tendaient à prouver que les Bourbons, ceux de la branche aînée, avaient droit au trône, et ses élèves y étaient si bien habitués qu'ils auraient été surpris si M. de Santa-Fè avait laissé passer une seule classe sans faire une allusion plus ou moins claire à son thème favori.

Bien loin, du reste, de se moquer de cette manie, les jeunes gens, avec la courtoisie caractéristique de tout Espagnol, respectaient, dans leur professeur, cette fidélité à des opinions qu'un certain nombre d'entre eux partageaient d'ailleurs; et même ceux du parti adverse se seraient bien gardés d'y trouver à redire.

Les élèves de Santa-Maria-de-los-Angelès (et c'est un des résultats les plus tristes de la guerre civile) se classaient, pour la plupart, à l'exemple de leurs maîtres, dans un des trois grands partis. Leur opinion se fixait, le plus souvent, sur celle de leur famille, sans autres convictions, du reste.

Cristobal avait perdu son père au berceau et ignorait absolument à quel parti il avait pu appartenir. Aussi restait-il neutre sans la moindre peine, et pouvait-il regarder en souriant les discussions

passionnées auxquelles se livraient même les plus jeunes de ses camarades. La politique ne l'intéressait pas. C'est une des raisons qui lui permettaient de travailler de tout son cœur, sans penser à autre chose qu'à satisfaire ses maîtres. Mais il avait fort à faire souvent pour soutenir les assauts de M. de Santa-Fè. L'ancien guerillero voyait, dans ce jeune et brillant élève, une recrue précieuse à conquérir pour sa cause. C'est à lui plus qu'à tout autre que s'adressaient ses perpétuelles allusions ou ses tentatives directes de conversion, et parfois l'engagement était rude.

A la leçon d'histoire succéda celle de littérature, précédée d'un repos de quelques minutes, que les élèves passèrent dans le préau. Ils étaient tous fort curieux de savoir le résultat d'une composition remise quelques jours auparavant sur ce sujet :

« Qu'est-ce que le patriotisme, et par quels actes doit-il être prouvé ? »

C'était là une question bien faite pour passionner de jeunes garçons de seize à dix-huit ans, surtout à une époque où les luttes civiles semblaient sur le point d'en étouffer même l'idée. En outre, il y avait quelques jours à peine que don Henriquez Hurtado, docteur de Salamanque, avait été appelé à se charger de ce cours au collège de Santa-Maria-de-los-Angelès, et c'était la première fois

que ses élèves lui remettaient un devoir; aussi étaient-ils tous un peu inquiets du jugement qu'il porterait sur leur travail.

Le docteur don Henriquez Hurtado, bien connu par ses travaux de critique littéraire, arrivait, en effet, précédé d'une grande renommée de sévérité. Rodrigue de Maraña venait, en outre, d'annoncer à ses camarades, comme un renseignement tenu de bonne source, que don Henriquez Hurtado collaborait au *Diario*, le journal républicain de Séville; il était même l'auteur de certains articles signés *Brutus* qui faisaient présentement sensation.

La cloche du petit campanile venait de rappeler les élèves épars dans le préau, et à peine étaient-ils à leurs bancs, que don Henriquez Hurtado entra dans la classe. On ne retrouvait guère dans sa physionomie ce qu'on est convenu d'appeler chez nous le type espagnol; de taille moyenne, la barbe blonde et bien fournie, les yeux bruns, rêveurs et distraits, il y avait en lui une certaine distinction de manières et d'allures peu commune, même dans ce pays où les mendiants de la rue se piquent de courtoisie.

A l'entrée du professeur, les élèves se levèrent pour le recevoir avec tout le cérémonial d'usage, qui, pour paraître un peu pompeux aux étrangers,

n'en est pas moins bien préférable aux manières souvent un peu trop rudes de nos collégiens.

« Messieurs, dit le maître après avoir pris place à la petite table qui lui était réservée, laissez-moi vous dire d'abord que j'ai été heureux de remarquer beaucoup de soin et d'application dans la plupart des devoirs; que je vous en félicite et vous en remercie. Je les ai classés en trois groupes : ceux qui sont tout à fait médiocres et dont je ne parlerai pas aujourd'hui, — il me serait pénible de débiter dans mes appréciations par des critiques trop sévères; ceux d'entre vous qui les ont méritées les trouveront en marge de leur devoir, — ensuite les devoirs passables, dont le fond est supportable, quoique un peu dépourvu d'originalité, la forme assez correcte, sans avoir l'élégance qu'on doit attendre d'un fils de l'Espagne, appelé à se servir de l'idiome divin qui est sa langue naturelle. Parmi ces derniers, j'ai remarqué surtout ceux de señor José Perez et de don Estévan de Mendoza... »

A cet appel, les deux jeunes gens se levèrent pour saluer profondément le maître. José, rouge comme une pivoine, montrait, par une grimace qui voulait être un sourire et qui avait pour effet de remonter les coins de sa bouche presque jusqu'à ses oreilles, que la louange lui allait au cœur et

qu'il n'était pas blasé sur ce chapitre, quelque anodin qu'eût été le compliment du professeur.

Quant à Estévan, un petit Castillan très brun de peau, ce qui lui avait valu le surnom de *Pruneau*, il montrait visiblement qu'il avait espéré mieux de ses efforts littéraires. Les lèvres serrées, les sourcils froncés, il fermait les poings de l'air de quelqu'un qui s'attendait à obtenir la première place et qui se la voit prendre.

Tout en paraissant ignorer ces symptômes de mécontentement de la part de « Pruneau », bien qu'il les eût remarqués d'un coup d'œil, don Henriquez Hurtado continua à détailler ses appréciations sur les devoirs du second groupe.

Cristobal écoutait avec une attention presque fiévreuse ; son cœur et ses tempes battaient, et un vif désappointement s'emparait peu à peu de lui. Il s'était donné tant de mal, il avait écrit son devoir de si bon cœur ; jusqu'au dernier moment il avait cru que le maître en serait satisfait, et voilà qu'il ne se trouvait pas nommé parmi les élèves du second groupe.

Quant à prétendre au premier rang, Cristobal ne pouvait y songer. Il savait trop bien que le style pompeux et ampoulé de Rodrigue avait toujours plu au prédécesseur de don Henriquez et que son style à lui, simple et dépourvu d'ornements, avait

peu de chance de satisfaire un maître de rhétorique ; aussi baissait-il insensiblement la tête en se disant tristement : « Jamais je n'arriverai, jamais je ne saurai écrire ! » Et, dans son cœur, il se demandait s'il ne ferait pas bien de se mettre à imiter l'expression artificielle et le tour de phrase voulu de son camarade.

« Mais non, se dit-il bien vite, ce serait un plagiat ; mieux vaut n'avoir jamais la première place en dissertation !

— Passons, dit en ce moment don Henriquez Hurtado, aux meilleurs devoirs, ceux de don Rodrigue de Maraña et de don Cristobal Gomez. »

Une vive rougeur monta aux joues de Cristobal. Il osait à peine regarder le maître.

« Je dis les meilleurs, continua celui-ci, bien qu'ils soient de valeur très différente et que je donne nettement la première place au devoir de don Cristobal Gomez. Le fond, la forme et le ton général m'en ont paru supérieurs à tout ce que j'aurais pu attendre d'un élève de votre âge, même très bien doué. Laissez-moi vous faire tous mes compliments, monsieur ; la lecture de ce travail a été pour moi un vrai plaisir, et je me trompe fort ou il y a en vous l'étoffe d'un bon écrivain et aussi... ajouta le professeur en souriant, celle d'un bon patriote.. Pour vous, don Rodrigue de Ma-

raña, votre définition du patriotisme m'a paru bonne; mais votre style n'est pas assez simple. Vous avez un luxe d'images qu'on peut permettre à Homère ou à Eschyle, mais non à un jeune écrivain de votre âge. Ce langage enflé, métaphorique, qui est presque ce que nos pères appelaient *culto*, peut être supporté dans l'immortel Lope de Vega; mais réfléchissez qu'en l'employant vous méritez qu'on vous dise : *Non erat hic locus*. Ne tombez point dans les écarts de Calderon qui, chez vous, seraient inexcusables. Ne parlez point d'aller « *vous mirer dans la lune de votre honneur* » et ne nommez point un naufrage « *une ruine sans poussière* ». Voilà des traits qui nuisent beaucoup à votre composition; je vous conseillerai fort de vous mettre en tête ce vers célèbre d'un poète français que vous connaissez tous :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Renoncez pour toujours à ce tour de phrase qui

Sort du bon caractère et de la vérité,

et votre style, du reste élégant et facile, gagnera beaucoup en clarté.

« ... Don Cristobal Gomez, poursuit le maître, se distingue par les qualités opposées. Son style est bref, précis, nerveux, viril même; on croirait pres-

que voir l'œuvre d'une main depuis longtemps exercée, si les idées ne trahissaient parfois l'âge de l'auteur. Du reste, je pense vous causer à tous un plaisir, messieurs, en vous donnant lecture du travail de don Cristobal Gomez. »

Tous les élèves écoutèrent avec attention, presque avec recueillement.

Les idées générales qui servaient de thème au travail de Cristobal étaient les suivantes :

Le terme de patriotisme embrasse tous les sentiments que l'on doit à sa patrie, et, avant tout, l'amour et l'obéissance ; le patriotisme est une vertu de sacrifice, d'abnégation, de dévouement, qui, dans les grands cas, peut arriver à l'héroïsme ; le vrai patriotisme est fraternel ; il essaye d'ignorer les dissensions civiles, de les calmer, et il ne saisit les armes contre ses frères qu'au moment où, par suite de ces dissensions mêmes, il craint de voir chavirer pour toujours l'idée de patrie.

Cristobal estimait, bien entendu, comme tous ses camarades, que l'Espagne est la plus noble, la plus illustre et même la plus puissante des patries. Illusion touchante et respectable qu'on trouve à la racine de presque tous les grands efforts nationaux.

Un paragraphe surtout fut très goûté de toute la classe. C'était une allusion à Gibraltar, la forte-

resse inexpugnable où les Anglais entrèrent par surprise en 1704, au cours de la guerre de la succession d'Espagne, et qu'ils ont gardée depuis cette époque. Le jeune rhétoricien avait trouvé, pour parler de cette plaie toujours saignante au flanc de la patrie, des accents d'une émotion si communicative, si simple et si vraie, que les larmes montèrent aux yeux du maître lui-même quand il y arriva.

Aussi voulut-il, à l'issue de la classe, serrer la main de Cristobal.

« Puisse l'Espagne avoir un jour beaucoup de patriotes aussi sincères et aussi clairvoyants que vous, mon enfant ! lui dit-il avec douceur. Puisse-t-elle renoncer à se déchirer en des luttes fratricides, pour s'unir enfin dans une pensée de concorde, de paix et de travail !... »

En sortant, tous les élèves se groupèrent tumultueusement autour de Cristobal pour lui exprimer leur joie de son succès. Un seul se tint à l'écart, sombre et muet ; c'était Rodrigue de Maraña.

CHAPITRE IV

LA JOURNÉE DE CRISTOBAL

Comme beaucoup d'écoliers espagnols, Cristobal Gomez était obligé de gagner sa vie en même temps qu'il poursuivait ses études. Mais, plus heureux que certains de ses condisciples, il n'avait pas eu pour cela à se placer dans un hôtel comme garçon de service ou à cirer des bottes dans les rues... On ne le voyait pas non plus, ainsi que d'autres, tendre la main ou plutôt le tambourin sur les places, après en avoir joué pour la plus grande satisfaction de la foule. Nous n'exagérons rien, et, chose plus étrange, non seulement il n'est pas rare, en Espagne, de voir des écoliers réduits à ce degré de pauvreté, mais, ce qui paraît plus choquant, leurs maîtres mêmes la partagent souvent. C'est ainsi qu'on voit fréquemment des maîtres d'école ne pas toucher leur misérable salaire pendant deux, cinq,

dix ans de suite ; on cite même le cas d'un de ces malheureux qui ne reçut point de salaire pendant trente ans ! Aussi les maîtres d'école espagnols ressemblent-ils peu, en général, à ceux que nous connaissons en France. Leurs vêtements arrivent trop souvent à un degré de vétusté vénérable en lui-même assurément, mais regrettable sur un homme investi de fonctions publiques, et il n'est pas inouï de voir le maître tendre la main côte à côte avec l'élève auquel il vient d'administrer la *férule*... Mais, en Espagne, ces choses-là ne produisent pas l'effet qu'elles produiraient ailleurs ; du reste, le mendiant espagnol a des manières si nobles et se drape si fièrement dans sa cape trouée, qu'on n'éprouverait aucune surprise d'apprendre qu'il est évêque pour le moins.

Cristobal pouvait donc s'estimer fort heureux d'avoir échappé à une misère aussi profonde. Un curé de village, son parent éloigné et son tuteur pendant son enfance, avait pu lui procurer, dans une famille aisée de Séville, une leçon quotidienne dont le produit suffisait à ses besoins très simples.

Entre les deux classes du matin et du soir, le jeune rhétoricien se transformait donc en professeur et se rendait *plaza San Tomas* pour enseigner à ses deux petits élèves les éléments du latin, de l'histoire et de la géographie.

Suivons Cristobal un matin, et faisons connaissance avec ces deux jeunes caballeros.

Il sonna à la porte du noble et puissant seigneur don Diego Bustamente, membre de l'*ayuntamiento* ou conseil municipal, et ci-devant alcade de la ville. Un valet au teint cachectique, à la livrée noire ornée d'aiguilletes d'argent, reçut Cristobal d'un air soucieux et l'introduisit dans une salle basse. On aurait pu croire que l'expression rébarbative de ce valet était personnellement adressée à Cristobal; mais il n'en était rien; toujours son front portait cet air sévère et menaçant. Peut-être était-il accablé du poids de sa grandeur ou de celle de la noble maison qu'il avait l'honneur de servir... Cristobal se sentait involontairement gêné par l'attitude de cet homme; convaincu, on ne sait pourquoi, que le *major-domo* le trouvait trop jeune pour les fonctions qu'il remplissait auprès des jeunes héritiers, il prenait pour lui parler des notes si basses qu'il en avait la gorge sèche pour le reste de la séance. Il eût volontiers donné un quartier de ses appointements pour une belle barbe noire capable d'imposer quelque respect à ce fonctionnaire redoutable.

Quoi qu'il en soit, Cristobal traversait le *patio*, cour dallée de marbre, garnie d'une ceinture d'orangers, de lauriers-roses et de fleurs odorantes;

au milieu du patio jaillit une fontaine, et c'est là que s'ouvrent toutes les pièces de la maison, à peu près comme sur l'*atrium* dans les maisons antiques. La salle d'études était vaste, fraîche et sombre avec ses fenêtres à jalousies, ses stores intérieurs et les plantes vertes qui en ornaient les angles. Si Cristobal n'avait pas été Espagnol, nul doute qu'il se fût senti gêné de l'odeur étrange qui remplissait toujours cette salle en été ; c'était celle de la terre mouillée. On a en effet, en Espagne, l'habitude de placer dans les appartements, afin d'y entretenir la fraîcheur, des jarres de terre poreuse d'une forme d'ailleurs charmante, qu'on remplit d'eau. Cette eau, en s'évaporant, imprègne la terre, celle-ci répand alors une odeur qui paraîtrait insupportable à des profanes, mais que les dames et les caballeros espagnols aspirent avec délices. Dans cette pièce se trouvaient les deux élèves de Cristobal, âgés respectivement de six et de sept ans. C'étaient deux gamins à la mine froide et compassée, au teint couleur d'orange, aux grands yeux bistrés, toujours vêtus et pomponnés avec une élégance parfaite. Mais, sous leur mine cérémonieuse, les deux petits bonshommes cachaient un grand amour pour Cristobal, amour que rien, du reste, n'aurait pu les induire à témoigner ostensiblement. Sortis récemment des mains des femmes, ils étaient grandement

sensibles à l'honneur d'avoir pour professeur un homme, et, qui plus est, un caballero et un élève distingué de l'Université. Ils échangeaient à la dérobée un regard ravi, lorsque Cristobal se laissait aller à quelque vivacité, et, un jour où il donna à Juan, l'aîné, un léger coup sur les doigts avec la grammaire latine qui refusait de lui entrer dans la cervelle, Juan se sentit tout à fait grand garçon. Dieu sait les histoires terribles qu'il raconta à doña Mercedes et doña Zuec, ses sœurs, sur la sévérité de son jeune précepteur ! La maman et les sœurs tremblaient de savoir leurs chers petits dans des mains si redoutables ; mais, don Diego ayant prononcé qu'il était indispensable que les garçons apprissent de bonne heure à supporter les épreuves de la vie, elles se soumettaient à cette dure nécessité.

Les élèves de Cristobal étaient si peu avancés qu'il avait résolu de se servir avec eux de la méthode Frœbel et des leçons de choses, alors peu connues en Espagne et depuis devenues si fort à la mode dans les écoles primaires. Cristobal, qui dessinait facilement, quoique sans prétention, faisait, sur le tableau noir qui ornait un côté de la pièce, un croquis que ses deux élèves voyaient naître sous ses doigts avec un intérêt fiévreux. Si c'était, par exemple, un cheval, Cristobal demandait :

« Que représente ce dessin ?

— Un animal ! disaient les élèves.

— Quel animal ?

— Un cheval.

— De quelle couleur sont les chevaux ? »

Grande divergence d'opinion là-dessus. Pépé voulait qu'ils fussent bleus. Juan le ramenait âprement à des notions plus saines ; on décidait enfin qu'ils pouvaient être rouges, noirs, blancs, gris pommelé, bai-brun, bai-cerise, toutes les variétés équines de nuances.

« Combien de pieds a un cheval ? continuait Cristobal.

— Quatre !

— Combien de pieds ont vingt chevaux ? »

On comptait activement sur les doigts, on s'arrachait la parole pour répondre plus vite, et on arrivait, il faut le dire, aux résultats les moins satisfaisants.

« Cent ! disait Pépé, en ouvrant des yeux ronds comme un petit hibou.

— Quarante ! » disait Juan, avec dédain.

Cristobal secouait la tête.

« Essayez encore !

— Huit ! reprenait Juan après un moment passé à calculer, sa tête dans ses mains.

— Huit !... Et quoi après ?... »

Mais les deux petits garçons le regardaient d'un air si effaré, que Cristobal, avec un soupir, disait : « Vingt chevaux ont quatre-vingts pieds. Continuons... Un cheval a-t-il des oreilles ?

— Oui.

— Des pieds comme les nôtres ?

— Oui, disait Pépé.

— Non ! criait Juan, il a des sabots en corne !

— Et il a des souliers de fer naturellement ?

— Oui, » disait l'imperturbable Pépé.

Mais Juan avait vu ferrer et décrivait l'opération... Quelquefois aussi, mais rarement, les petits garçons se montraient indisciplinés, et il fallait sévir. Ne sachant quelle punition infliger à des coupables d'un âge aussi tendre, Cristobal, un jour, plaça le délinquant (c'était Pépé) dans un coin, la face à la muraille. Mais la leçon de grammaire qu'il donnait à Juan — on faisait de vains efforts pour décliner *rosa*, la rose — fut interrompue soudain par un sanglot si déchirant, que la señora Bustamente, assise dans la pièce voisine, accourut, persuadée que Cristobal devait, pour le moins, avoir assassiné son rejeton. Il serait difficile de dépeindre la confusion du maître, des élèves ou de la maman dans cette occasion néfaste. Les choses ne tournaient pas toujours aussi mal, et c'était en général le cœur léger qu'on se séparait. La maman

venait souvent assister à la fin de la leçon (ce qui ne laissait pas d'intimider un peu le jeune pédagogue), et s'asseyait gravement dans un fauteuil, se servant, en toute saison, d'un de ses innombrables éventails. On sait que les dames espagnoles les collectionnent en nombre prodigieux. Une dame de Séville, à qui un étranger demandait combien elle en avait, répondit : « Je n'en ai que trente douzaines, » se croyant évidemment assez mal lotie en fait d'éventails. La leçon finie, M^{me} Bustamente se levait avec cérémonie, et Cristobal, s'inclinant profondément, prononçait la phrase sacramentelle :

« *Baso los piés de usted, Señora* » (Madame, je vous baise les pieds).

A quoi la señora répondait :

« *Baso a usted la mano, caballero* » (Je vous baise la main, monsieur). Et on se séparait, en échangeant le *vaga usted con Dios* (Dieu soit avec vous), que les garçons prononçaient avec un sérieux de pape.

Au bout de quelque temps de ces leçons, M^{me} Bustamente, satisfaite des manières élégantes et réservées de Cristobal, l'avait invité à venir quelquefois le soir chez elle. Ces réceptions portent le nom de *tertulias*. Ce sont des soirées sans prétention, où l'on arrive sans invitation autre que ces mots du maître de la maison, articulés, une fois

pour toutes, le jour où il a décidé de vous admettre dans son intimité : « Désormais cette maison vous appartient. » On peut alors se présenter tous les soirs, sûr d'être bienvenu. Il faut dire que la *tertulia* est un genre de réception peu coûteux. Les rafraîchissements n'y brillent que par leur absence ; tout au plus, vous offre-t-on du chocolat, qu'il n'est pas d'usage d'accepter. Il est rare de rencontrer les caballeros d'une famille à leur propre *tertulia* ; ils sont généralement en d'autres maisons. On cause, on chante ; il y a presque toujours un des visiteurs qui pince agréablement de la guitare et fait danser les jeunes gens... Ce n'est pas l'usage de donner des dîners en Espagne, et, si on reçoit, par hasard, une invitation à dîner, les personnes bien élevées savent parfaitement que ce n'est qu'une formule et refusent toujours, à moins d'instances extraordinaires et répétées.

Cristobal, bien qu'il fût timide et réservé, éprouvait pourtant un grand plaisir à quitter, de temps à autre, son morne logis et à venir passer quelques heures dans la société de femmes aimables et élégantes. Il ne disait pas grand'chose, il est vrai, dans ces occasions ; mais il avait du moins le privilège d'éveiller un intérêt passionné dans le cœur de ses élèves, qui ne le quittaient pas des yeux un seul instant et se poussaient le coude toutes

les fois qu'il ouvrait la bouche, jusqu'à ce qu'on les envoyât au lit.

Au sortir de sa leçon, Cristobal se rendait chez un boulanger et y achetait, pour son frugal déjeuner, un petit pain, qui en était la pièce de résistance. Mais quel petit pain ! C'était ce pain de Séville, si savoureux, si léger, si délicieux, qu'il est célèbre dans toute l'Espagne, qu'on l'expédie jusqu'à Madrid, à Barcelone et même en Portugal. Ce n'est point à Séville même qu'on le fabrique, mais dans une petite ville aux fortifications mauresques, Alcala, située sur une colline voisine. On dit communément *Alcala de los Panaderos*, et en effet la plupart des habitants exercent le métier de boulanger. Les jours de gourmandise, Cristobal ajoutait à ce petit pain délicieux — faut-il le dire ? — un oignon cru dans lequel il mordait comme dans une pomme ! Il emportait cette maigre chère, prenait un livre sous son bras, et se rendait allégrement à l'Alcazar, le fameux palais commencé en 1181, mais rebâti, en grande partie, par Pierre le Cruel, qui a eu le bon goût de conserver avec soin le style mauresque dans ses constructions. Sur la porte principale se voit la devise de Séville, *El nodo*, qui rappelle la fidélité de cette ville envers Alphonse le Sage. Tous les murs, au dedans, sont revêtus d'arabesques et de fouillis d'ornements

peints en couleurs éclatantes et fraîches comme au premier jour. La grande « salle des Ambassadeurs » semble réaliser le rêve d'un coloriste; de tous côtés, l'œil charmé se repose ou se perd dans une harmonie de couleurs, d'une richesse et d'une délicatesse inconcevables. Le plafond de cette salle est en *naranja*, c'est-à-dire qu'il représente les quartiers d'une orange ouverte.

On pénètre par une entrée séparée dans les merveilleux jardins qui s'étendent derrière le palais. C'est un éclat incomparable de lumière et de beauté; les terrasses s'étendent, plantées de fleurs brillantes et embaumées, entre des haies de myrtes. Les orangers en pleine terre y sont chargés de fruits en telle profusion, qu'on les laisse rouler sur le sol, où personne ne se donne la peine de les ramasser. Ces oranges s'offrent au plus pauvre des mendiants qui veut venir les prendre. Cristobal ne s'en privait pas, et c'était là le lieu où il passait de préférence ses après-midi. Tandis que Séville tout entière faisait la sieste, Cristobal préparait ses leçons. La fraîcheur de ces jardins le charmait; il lui semblait que son meilleur travail se faisait au murmure des fontaines qui y jaillissent de toutes parts comme dans les salles du palais. C'est là que le jeune homme s'abandonnait à la mélancolie rêveuse de sa nature et formait mille projets d'avenir.

Jamais aucun de ses amis ne l'accompagnait dans sa retraite favorite, et peut-être le fait qu'il était toujours seul lui faisait paraître ce petit coin encore plus intime et plus propice à l'étude.

Bientôt pourtant, l'heure des leçons sonnait aux vingt clochers de Séville. Cristobal, prenant son paquet de livres, s'élançait vers le collège et y arrivait aussi léger de cœur que de jambes.

La leçon du soir finie, Cristobal passait en général par le gymnase du señor Lopez Garrido, un des personnages les plus célèbres de Séville, non seulement profès dans tous les exercices du corps, mais encore maître de danse et de guitare. Comme Cristobal, José Perez, Felipe Cortiñaz, Rodrigue de Maraña et quelques autres y étaient fort assidus. Les jeunes gens se chaussaient d'*alpargates*, ou sandales de paille tressée ; ils restaient en manches de chemise et en pantalon de toile, se ceignaient d'une large ceinture et commençaient les exercices. Lorsqu'ils s'étaient bien assoupli les membres en se livrant aux gymnastiques les plus variées et que le maître permettait dix minutes de repos, on s'asseyait sur le sable ou on se perchait sur un trapèze, et Lopez, infatigable, saisissait sa guitare et entonnait quelque romance — cantilène arabe ou vive séguidille. De là, joignant l'acte à la parole, il se levait et dansait, mimait toute une scène. Non

seulement il initiait ses élèves à tous les mystères du quadrille, de la polka et de la valse à deux ou trois temps, mais il tenait surtout à leur faire étudier « sérieusement » les danses nationales. La « Jota » est, comme on sait, une danse que tout Espagnol est tenu de danser à la perfection. Afin d'animer la séance, Lopez prenait souvent la cape d'un des jeunes gens; d'un tour de main il la fixait adroitement autour de sa taille en guise de jupe, puis, s'armant d'un éventail, il affectait la mine réservée d'une señorita et ses élèves enchantés se disputaient l'honneur de le faire danser. Quelles *jotas* alors! quels sauts!... Le grand succès de celui qui danse la *jota* est de fatiguer son ou sa partenaire, de danser jusqu'à ce que les forces lui manquent et qu'il demande grâce. Mais Lopez Garrido était infatigable. Cristobal, José, Rodrigue, Felipe, étaient successivement mis hors d'haleine par le maëstro qui continuait ses gambades plus frais en apparence qu'au commencement. On apprenait aussi le *fandango*; on se livrait à des ronds de jambes, à des pointes, à des pirouettes dignes de la ballerina la plus en renom. La gravité espagnole ne souffrait nullement de ces entrechats, que maîtres et élèves accomplissaient le plus sérieusement du monde.

Les élèves étaient tenus tour a tour de prendre

la guitare et d'accompagner les danses; il fallait aussi chanter, et malheur à celui qui déchirait l'oreille sensible de Lopez Garrido par une note hasardée! José, qui n'avait pas été doué d'une voix juste par la nature, faisait le malheur du digne professeur. Souvent, au milieu d'un chœur, son oreille inflexible percevait une note fausse; on s'arrêtait aussitôt. Chacun reprenait seul, et, quand la culpabilité de José éclatait clairement, le pauvre garçon avait une rude algarade à subir... Mais, s'il n'avait pas d'oreille, il avait de la persévérance, et tous ses moments perdus se passaient à roucouler sans relâche des romances sentimentales.

Au sortir de la leçon de gymnastique, les quatre amis se séparaient, et Cristobal reprenait le chemin de sa demeure. Il avait élu domicile dans un vieux couvent ruiné situé dans la *Calle de las Serpes*. Ce nom de mauvais augure (rue des Serpents) n'était cependant pas justifié, du moins chez Cristobal, car il n'avait guère pour compagnons dans sa demeure qu'une chouette au cri lugubre, une légion de rats et deux ou trois douzaines de lézards familiers. La ruine était encore assez vaste, et Cristobal avait découvert, dans un vieux pan de mur plus solide que les autres, une cellule qui sans doute avait été celle du prier dans des temps reculés. Cette salle était dallée, ses murs étaient

propres et le toit encore entier. C'est là que Cristobal serrait ses livres dans un vieux coffre de bois vermoulu et sculpté, qu'il avait également trouvé à demi enseveli dans la poussière et rongé par les rats. Au moyen de quelques clous habilement placés, Cristobal avait fait de cette vénérable relique des temps passés une armoire qui suffisait amplement pour sa garde-robe et sa bibliothèque. Dans un coin de la cellule il avait suspendu un hamac de cordes d'alfa, la seule couche qu'il se permit. Roulé dans son manteau l'hiver, au frais l'été, Cristobal y dormait du bon sommeil de la jeunesse et ne demandait pas de lit plus moelleux. Parmi les débris de la vieille église, il avait découvert une statuette frêle et charmante du moyen âge, absorbée dans la lecture d'un docte volume. Quoique fruste et ayant grandement souffert des sévices du temps, elle formait encore un gracieux ornement dans un coin de la vieille salle. Un escabeau de bois complétait le mobilier. C'est là que Cristobal rentrait allégrement le soir et qu'il mangeait son maigre dîner. Un morceau de pain sec en formait la pièce de résistance ; des olives, des figues, une pastèque, quelquefois un poisson séché étaient considéré comme des extras que le jeune rhétoricien ne se permettait que dans les grands jours. Une fontaine à l'eau fraîche et pure coulait non loin de chez lui,

et c'est de ce liquide qu'il arrosait son cénobitique repas. Après dîner il se remettait à l'étude, et, la nuit venue, n'ayant pas de quoi se payer le luxe d'une lampe, il lisait tant bien que mal au clair de la lune... Il faut dire que le clair de lune espagnol vaut bien le gaz de Londres ou d'Amsterdam, et même de Paris.

Telle était la vie de Cristobal, calme et régulière, parfois même un peu triste à cause de l'isolement où il se trouvait.

S'il avait eu un frère pour partager sa pauvreté et ses études, son existence eût été bien différente; peut-être son caractère n'eût-il pas pris le tour rêveur et légèrement chimérique qui devait lui coûter plus tard bien des déboires. Mais il avait grandi seul, sans une caresse maternelle, sans un ami ou un parent de son âge. Quelquefois, le soir, il se sentait pénétré du sentiment de sa solitude, lorsque, isolé dans la vénérable ruine, il entendait résonner dans la nuit le chant morne de la chouette. Une légende espagnole veut que la chouette crie ainsi depuis qu'elle a assisté à la crucifixion. Elle répète d'une voix lugubre : « *Cruz! Cruz!* » Croix! Croix!)

Est-ce à dire qu'il n'eût aucun plaisir? Non, sans doute. José, s'il l'eût écouté, l'aurait entraîné tous les soirs chez lui. Cristobal était trop fier et

trop réservé pour se rendre aisément à ces affectueuses instances. Mais, de loin en loin pourtant, il allait passer quelques heures chez son ami. La señora Vicenta, la mère de José, était une bonne femme toute ronde, au moral et au physique, qui, ayant pitié de l'isolement du jeune homme, le recevait avec une chaleur maternelle qui le mettait à l'aise. José avait trois sœurs, dont l'une était beaucoup plus âgée que lui, et les deux autres, des fillettes de douze à treize ans. Tout ce jeune monde s'amusait fort ensemble. Les leçons du señor Lopez Garrido étaient mises à profit, et, les señoritas ne le cédant en rien aux jeunes gens pour l'agilité, on dansait ferme.

Ces soirées passées chez José amusaient toujours Cristobal, et il lui fallait une véritable force d'âme pour résister à la tentation d'aller danser tous les soirs. Mais il se permettait rarement ce plaisir, et seulement quand tous ses devoirs et ses leçons étaient parfaitement à jour.

Le lendemain de la course de taureaux, en particulier, il rentra droit à la *calle de las Serpes* ; là, après avoir bien travaillé, il s'allongea dans son hamac et se prépara à s'endormir du sommeil du juste.

Il commençait à s'assoupir, quand un appel singulier lui fit dresser l'oreille, et se demander s'il

ne rêvait pas. On aurait dit que cet appel venait du plafond de la chambre même, chose qui semblait pourtant impossible, le plafond ne présentant aucun orifice propre à une communication orale.

« *Cristobal!... Cristobal!...* disait une voix sourde et gutturale que le jeune rhétoricien ne connaissait pas. *Cristobal!... Cristobal!... Cristobal!...*

— Qui est là?... Qui m'appelle?... répondit-il en se dressant à demi dans son hamac.

— *Cristobal!... Cristobal!... tu seras roi!...* » reprit la voix, sans répondre à la question.

Le seul effet de cette étrange prophétie fut d'amener un sourire ironique sur les lèvres de Cristobal.

« Que signifie cette fumisterie ? s'écria-t-il. C'est au moins toi, José, qui t'amuses de la sorte !... Je t'avertis que tu perds ton temps et que tout cela me laisse froid... »

Il y eut un long silence.

Cristobal, pensant qu'il avait touché juste et mis les mauvais plaisants en déroute, se recoucha paisiblement et se mit en devoir de reprendre son sommeil.

Mais tout à coup la voix reprit ses appels :

« *Cristobal!... Cristobal!...* »

Cette fois, elle semblait venir du sol. On aurait dit la plainte étouffée d'un être humain enterré, vivant, sous des décombres.

Au milieu de la nuit, dans la solitude de ces ruines, elle faisait un effet mystérieux et presque inquiétant. Il fallut au jeune homme toute sa présence d'esprit, renforcée de la conviction qu'il avait affaire à quelque plaisanterie de collègue, pour n'en être pas troublé plus que de raison.

« Allons, José, je te dis que la facétie ne prend pas ! » répéta-t-il.

La voix reprit d'un ton affaibli et comme lointain :

« *Cristoball... tu seras roi !* »

Puis le silence se rétablit, cette fois, pour n'être plus rompu.



CHAPITRE V

INDÉCISION ET RECHERCHES

Cristobal avait hâte de se retrouver avec ses camarades pour obtenir l'explication de la plaisanterie qu'il leur attribuait. Le groupe des inséparables était déjà réuni dans le cloître lorsqu'il franchit la porte du collège. Tous se retournèrent à son approche, et, comme il arrive aux gens qui ont une idée préconçue, il lui sembla que tous portaient une expression malicieuse sur leur visage. Il alla droit à José.

« Voyons! dit-il d'un ton de bonne humeur, expliquez-moi cette fumisterie. Toi surtout, José, je te soupçonne, et pour cause, d'être le meneur de l'affaire. Incorrigible gamin, va! »

A cette attaque inattendue, tout le monde resta muet, ne comprenant rien aux paroles de Cristobal.

José retrouva le premier la parole.

« Parlons de fumisterie ! riposta-t-il. Comment appelles-tu alors le discours que tu me tiens là?... Allons vite, à ton tour ! l'explication de ce rébus !...

— Quoi ! dit Cristobal, ce n'est pas toi qui t'es amusé hier soir à me mystifier ?

— Non, dit José, regrettant déjà qu'on eût organisé une bonne niche sans l'y convier, ma parole d'honneur, ce n'est pas moi. Et j'ajouterai que moi, lorsque je m'amuse, je n'ai pas coutume de le faire sournoisement ou sans avertir les camarades. »

Ceci était une flèche à l'adresse de Rodrigue. José Perez était l'ami juré, l'admirateur déclaré, le Pylade de Cristobal. C'en était assez pour lui attirer le déplaisir du jeune Maraña. Aussi affectait-il en toutes circonstances de faire peu de cas du jovial petit homme, de regarder au-dessus de sa tête s'il lui parlait, de l'oublier s'il organisait une partie, ou bien de se rappeler soudain son existence et de l'y convier comme par grâce. Petites persécutions qui amusaient José plus qu'elles ne l'exaspéraient, sans porter nulle atteinte au dévouement qu'il avait voué à Cristobal, et surtout sans augmenter l'admiration que Rodrigue attendait de tous comme son dû.

« Ne te mets pas en frais d'ironie à mon adresse, José, dit Rodrigue avec dédain. Je ne sais de quelle mystification veut parler Cristobal ; et j'ajouterai

que moi, lorsque je m'amuse, c'est à des jeux d'homme, et que j'en ai fini depuis longtemps avec les gamineries qui paraissent avoir encore pour toi tant de sel.

— Nous expliqueras-tu enfin ce qui t'est arrivé? s'écria Ramon.

— J'ai encore peine à croire, dit Cristobal, qu'aucun de vous n'est l'auteur de cette petite comédie. J'avais cru pouvoir sans me tromper vous en attribuer l'idée, quand j'ai reconnu, dans le discours qui m'était adressé, la paraphrase et l'amplification de celui dont cette bohémienne nous a gratifiés avant-hier, au bord de la rivière.

— Tu oublies, dit José, que ce que tu nous contes est pour nous de l'hébreu. Dis-nous donc ton aventure en la prenant par le commencement!...

— Eh bien, dit Cristobal, je venais de me coucher, après avoir préparé notre leçon de Tacite, quand une voix caverneuse m'a appelé à plusieurs reprises par mon nom, chaque fois avec un redoublement de solennité. J'ai à l'instant pensé que c'était quelqu'un de vous qui me jouait ce tour innocent. Vous savez combien ma demeure est propice aux jeux de cache-cache. Et ce qui a contribué à confirmer cette impression, c'est que cette voix (assez indistincte d'ailleurs, et dont je ne pouvais reconnaître le timbre) m'a adressé alors une espèce

de prophétie, rappelant la phraséologie de notre gitana de l'autre jour. J'avais cru, tout naturellement, que vous vous amusiez à parodier les oracles de cette singulière personne, peut-être pour m'empêcher de me monter la tête au sujet du compliment qu'il lui a plu de m'adresser, en l'exagérant encore...

— Eh bien! mon cher, dit José, ce n'était pas nous. Je le regrette, par ma foi. C'était une idée, cela, pour passer une joyeuse soirée, au lieu de rester à pâlir sur les livres.

— Pâlir! dit Rodrigue qui était très fier de la pâleur mate de son beau visage andalou. Regarde-toi dans ton miroir et tu verras fleurir sur tes joues les roses de la santé.

— C'était un trope, dit José tranquillement; et chacun porte ici-bas la couleur qu'il peut. Quant au miroir, on n'en voit guère chez moi; mais je sais que tu as coutume de ne pas te séparer du tien, et peut-être voudras-tu me le prêter que je m'assure si les roses sont toujours à leur place. »

Chacun rit de cette riposte, car les séides de Rodrigue goûtaient fort à l'occasion de lui voir infliger quelque petite humiliation. Le jeune Maraña était extrêmement vain de sa bonne mine; mais il tenait beaucoup à dissimuler cette faiblesse et affectait de ne faire nul cas d'avantages personnels

qui lui causaient une joie de tous les instants. Ainsi que l'œil vigilant du petit Perez l'avait découvert, il portait toujours sur lui un miroir de poche où il se contemplait à la dérobée aussitôt qu'il se voyait seul, et la révélation de ce mystère fut aussi désagréable au délinquant qu'elle causa d'amusement dans son entourage.

« Eh bien ! reprit José à qui son bon cœur reprochait déjà cette petite méchanceté, qu'as-tu fait, Cristobal, pour découvrir qui était le propriétaire de la voix ?

— Rien ; je me suis couché, pensant à mon tour vous faire une bonne niche en ne paraissant pas me préoccuper de cette communication fantastique, et je me suis si bien mis dans mon rôle qu'au bout de dix minutes je dormais à poings fermés.

— Le sommeil de l'innocence, dit Rodrigue.

— Quoi ! dit José, tu n'as pas fait un voyage de découvertes, tu n'as pas fouillé tous les coins et recoins de ton logis pour découvrir le loustic ? Vrai, tu n'es pas curieux !

— Je t'ai dit, José, que j'avais une vague intention de vous désappointer en ne m'émouvant pas ; mais, d'ailleurs, ajouta Cristobal avec un rire jeune et franc, je manquais du plus indispensable élément pour faire les perquisitions dont tu parles...

— Quoi donc ?

— La lumière.

— Tu étudies ton Tacite sans lumière ?

— Pas précisément, dit Cristobal d'un ton de parfaite bonne humeur, mais la lampe qui me sert n'est pas portative.

— Quelle diable de lampe est-ce là ?

— On la nomme Artémis, Phœbé, Diane ; en langue vulgaire, on la nomme...

— La lune ! Tu étudies au clair de la lune ! s'écria le petit Perez ravi et touché à la fois de cette découverte. Poète, va ! »

José appartenait à une famille d'honnêtes négociants assez riches, qui raffolaient de leur fils et lui donnaient beaucoup d'argent de poche. José, à son tour, n'aurait rien tant aimé que de partager fraternellement, avec son héros, dont la pénurie l'affligeait, le surplus des largesses paternelles. Mais à cela Cristobal s'était nettement refusé.

« Pas d'argent entre nous, José, lui avait-il dit tout d'abord. Je comprends très bien que tu désires m'aider, et, à ta place, je voudrais sans doute faire comme toi. Mais ce serait un tort, et la chose ne vaudrait rien ni pour l'un ni pour l'autre. Je suis jeune, Dieu merci, je suis fort, et j'ai une tête sur les épaules. J'arriverai, José, je n'ai aucun doute à cet égard, et, si les chemins sont durs, la victoire n'en sera que plus douce.

— Mais quel mal, disait le petit Perez, presque les larmes aux yeux, quel mal y aurait-il à accepter d'un véritable ami les livres, par exemple, qu'il est monstrueux que tu n'aies pas pour servir tes dons exceptionnels ?

— Du mal, disait Cristobal, il n'y en aurait pas à proprement parler, et, si je faisais moins de cas de toi, peut-être accepterais-je d'un dévouement si franc un service qui me serait, à dire vrai, fort utile. Mais je me suis fait de l'amitié une conception très haute ; loin de penser, comme beaucoup de gens, qu'elle doit s'affirmer par des services reçus ou rendus, je considère comme superficielles, inférieures ou viles les relations qui reposent sur de pareils fondements. L'amitié, telle que je la comprends, doit avoir pour base l'estime réciproque, pour lien la sympathie, pour but le perfectionnement mutuel, et nul soin sordide ne doit venir lui couper les ailes. Tu vois, José, qu'il ne faut pas m'en vouloir si je refuse de puiser dans ta bourse.

— Ne faut-il pas, disait Perez, seulement à demi convaincu, en passer toujours par ce que tu veux ? »

Il ne soupçonnait qu'à moitié le dénûment réel de Cristobal. Quoique notre héros fût loin d'en rougir et ne craignît pas à l'occasion de confesser franchement le maigre état de ses finances, son bon goût naturel l'empêchait aussi bien d'en faire

parade que de s'en cacher, et l'honnête cœur de José fut tout remué par la révélation que lui apportait l'histoire de cette étude au clair de lune. Mais il n'osa rien dire, et ce ne fut que par une poignée de main plus cordiale encore que d'habitude qu'il manifesta les sentiments qui l'agitaient, alors que, la leçon finie, ils reprirent ensemble le chemin de leur demeure et se séparèrent à la porte de Cristobal.

Cette leçon, d'ailleurs, avait été presque entièrement perdue pour le jeune rhétoricien. Lui, habituellement si attentif aux paroles du maître, si vif à comprendre, si preste à la réponse, il avait paru distrait, préoccupé, s'était laissé battre sur tous les points par Rodrigue de Maraña et avait provoqué l'irritation de don Ruy Llorente, de qui la patience n'était pas, à parler franc, la vertu maîtresse.

Il ne pouvait bannir de son esprit les paroles mystérieuses qu'il avait entendues la veille, et cet incident dont il s'était peu occupé, tant qu'il lui avait supposé une interprétation facile, le troublait maintenant.

A peine rentré chez lui, son premier soin fut de visiter tous les recoins de sa cellule. Rien de suspect ne s'y montrait, chaque chose était à sa place ; aucun de ses pauvres meubles n'aurait été capable,



ILS SE SÉPARÈRENT A LA PORTE DE CRISTOBAL (P. 70).

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MEXICO

du reste, de recéler une personne de taille ordinaire, et nulle trace ne marquait qu'un intrus y eût pénétré. Mais, comme l'avait dit Cristobal, la ruine qu'il habitait était propice aux jeux de cache-cache, et, de ce qu'il ne voyait pas dans sa chambre un seul meuble capable de dissimuler un visiteur en chair et en os, il ne fallait pas conclure que la voix de la veille appartenait à un pur esprit.

Attenant à la cellule de Cristobal se trouvait une sorte de petit cellier qui lui servait de débarras. Cette pièce n'avait d'autre issue que la porte même de la cellule, si l'on en exceptait un soupirail bon pour donner passage aux chats, mais qu'un plaisant déterminé pouvait bien en somme avoir utilisé. Cependant le jeune étudiant ne s'arrêta qu'un instant à cette hypothèse. A présent qu'il était avéré qu'il n'avait pas été en butte à une niche d'écoliers, il envisageait sous un jour différent les paroles qu'il avait entendues, et, de quelque façon qu'il les prît, il ne lui paraissait plus possible de les attribuer à un mauvais plaisant.

Pour arriver à sa cellule il fallait traverser un long corridor voûté que les siècles, la moisissure, les rats et l'incurie avaient concouru à dilapider, mais dont les arches solides avaient résisté aux attaques du temps. De loin en loin une niche profonde, veuve maintenant de l'image de pierre de-

vant laquelle plus d'une lampe avait brûlé, s'enfonçait dans l'épaisseur du mur, formant une retraite ou un abri pour le voyageur surpris par la pluie, ou le bandit traqué par la justice. Souvent Cristobaí avait été frappé des bruits étranges qu'on entendait dans ce couloir. Tantôt c'était le vent qui, pénétrant en maître par toutes les issues, imitait tour à tour les rugissements d'un fauve en colère et les gémissements d'un enfant; tantôt on eût dit une charge soudaine de cavalerie; c'était un bataillon de rats qui passait au grand trot et dont les piétinements grossis par la profonde sonorité du cloître ressemblaient (de même que les mouvements d'une mouche sur le microphone) à ceux que produit le lourd sabot d'un cheval. D'autres fois, s'il s'était attardé à la bibliothèque et qu'il rentrât tard dans sa demeure solitaire, à l'heure où tout Séville se taisait, il était surpris d'entendre répercutés à l'infini les échos mystérieux qui s'éveillaient sur son passage, et il lui était arrivé de s'arrêter charmé, son imagination de poète imposant silence à l'explication scientifique de ces phénomènes, et lui faisant presque espérer quelque apparition surnaturelle.

Peut-être était-ce des profondeurs d'une de ces niches qu'étaient parties les paroles énigmatiques qui l'avaient intrigué la veille? Sur cette pensée,

Cristobal s'élança, espérant presque y retrouver celui qui les avait proférées. Mais il parcourut en vain le long corridor humide, les vieilles salles délabrées, tous les tours et détours de l'antique ruine. La solitude et le silence y régnaient sans conteste, et, sauf une chouette perchée sur le mur écroulé du réfectoire, qui se leva à son approche et s'enfuit d'un vol pesant, indignée qu'on vînt troubler ses méditations, aucun être vivant, à cette heure où le soleil brillait encore, ne paraissait avoir fixé sa demeure parmi les ruines du vieux monastère.

Tout songeur et désappointé il regagna sa cellule à pas lents.

« Allons ! dit-il à demi-voix, à l'ouvrage ! c'est trop donner de temps et d'attention à une sottise. Je n'ai fait rien qui vaille aujourd'hui. Il s'agit de rattraper le temps perdu ! »

C'était plus aisé à dire qu'à faire. Bon gré mal gré, son attention s'attachait à d'autres objets que ceux qu'il lui soumettait, et, à chaque instant, il s'apercevait que la folle du logis avait pris la clef des champs. Mais, s'il avait de l'imagination, il n'avait pas moins de volonté, et, après quelques moments de lutte patiente, ce fut la volonté qui triompha. Fortement discipliné par de rudes épreuves, il avait eu le privilège d'apprendre de bonne heure les douceurs de l'étude, et cette austère

tutrice lui avait enseigné à supporter ou à vaincre de bien autres préoccupations que celles qui l'agitaient aujourd'hui. Plongé dans la lecture de Cicéron, son auteur favori, il sentait s'é mousser peu à peu le vif sentiment de curiosité qui l'avait possédé toute la matinée, et il finit par s'absorber si complètement dans son travail qu'au moment où le soleil, en se couchant, l'obligea de quitter son livre, il avait oublié qu'il y eût un autre monde que celui que venait d'évoquer à ses yeux la prose harmonieuse de l'orateur romain.

Il se rapprocha de la fenêtre pour profiter des dernières lueurs du jour. Mais bientôt il dut abandonner son travail. Perdu dans sa rêverie il laissait voler les heures. L'obscurité s'établit tout à fait, et alors, subitement, le souvenir de la manifestation du soir précédent lui revint; il eut comme la certitude qu'elle allait se renouveler, et il sourit en constatant qu'à cette pensée son pouls s'accélérait.

Il attendit quelques instants accoudé à la fenêtre. Des étoiles brillaient au ciel; mais la lune était voilée par d'épais nuages.

Soudain la même voix se fit entendre, lente, profonde, rythmée.

« Léopold-Sébastien-Cristobal Hidam y Gomez!... disait-elle.

— Présent! dit Cristobal d'un ton ferme, que me

veux-tu? Si ton but est honorable, montre-toi ou parle clairement; si ce but est de m'effrayer, tu n'y parviendras pas, je t'en préviens...

— Loin de moi, dit la voix, l'intention de t'effrayer. Je te connais trop bien, cœur de lion, noble fils de la plus noble race! Ma seule ambition est de te guider vers la haute destinée qui t'attend.

— La destinée! dit Cristobal; tout homme pétrit la sienne de ses propres mains; je ne compte que sur moi pour accomplir la mienne.

— Tu parles fièrement, cela te sied. Nierais-tu cependant qu'il est des devoirs de race, de famille, qui pourraient modifier ta volonté?

— Nulle entrave de cette sorte ne me retient.

— Qu'en sais-tu?

— Et toi, que signifient tes insinuations?

— Je t'en donnerai la clef, dit la voix, si tu oses venir la chercher.

— Oser! dit Cristobal en souriant, que faut-il faire?

— Te rendre demain à deux heures au delà du faubourg de Triana dans la plaine de Santiponce, où campent les bohémiens, et demander la Ydresilla.

— Fort bien, dit Cristobal, j'y serai à l'heure dite.

— A demain, » dit la voix.

Et le silence se rétablit.

CHAPITRE VI

LA PLAINE DE SANTIPONCE

« La Ydresilla!... Le camp des bohémiens!... La plaine de Santiponce?... se disait Cristobal pendant une insomnie qui se prolongea plusieurs heures. Que signifie cela? C'est une mystification, il n'y a pas à en douter; mais comment expliquer que je n'aie pu découvrir d'où vient cette voix? » Trop brave pour s'effrayer de la présence de cet être sans corps qui venait ainsi l'interpeller, il n'en avait pas moins à cœur de découvrir le mot de l'énigme, et cette préoccupation suffisait à le tenir éveillé.

« Enfin je ne rêve pas! disait-il en se levant pour aller et venir dans sa cellule; voilà bien mon hamac, ma cruche; ici mon escabeau, là-bas la Giralda!... »

Et il regardait la tour mauresque qui s'élevait

au loin et dont la girouette, agitée par un fort vent de l'ouest, grinçait avec un bruit sinistre.

Tout était maintenant silencieux autour de lui ; sauf les sifflements rauques du vent dans le long corridor, on n'entendait aucun bruit.

Quand le vent se taisait, il y avait même, dans toutes choses, un silence de mort qui serrait le cœur.

Mais Cristobal ne connaissait que de nom le sentiment de la crainte. Il se dit, en souriant en dépit de lui-même, que, si les ruines étaient hantées, cela lui vaudrait au moins un compagnon de chambre.

« Les sorcières auront choisi ce lieu pour tenir leur sabbat, pensait-il. Tout à l'heure elles vont arriver à cheval sur leurs balais, et m'inviteront à danser une seguidilla. Cela vaudrait encore mieux qu'une nuit blanche passée à se creuser la tête !... »

L'idée de sorcellerie avait donné le change à son imagination. Il se mit à songer aux contes que lui disait sa vieille grand'mère lorsque, tout petit, il venait s'asseoir sur ses genoux, — des contes de sorciers qui lui donnaient le frisson et qu'il aimait tant, malgré tout. Et, passant de la grand'mère à ses parents, il continua à rêver de ces douces années de l'enfance ; de son père qu'il croyait parfois se rappeler, quoiqu'il ne l'eût jamais vu que dans

un portrait, de sa mère dont les yeux noirs étaient si grands et si doux. Comme il se plaisait, le soir, serré contre elle sous la charmille de jasmin, à enrouler sur son doigt les boucles de soie brune de sa chevelure!... Tous ceux qu'il avait aimés étaient morts depuis bien longtemps, — il ne lui restait rien au monde — rien que le droit du pauvre de se réfugier dans le gîte qu'il trouve entre les vieux murs d'une ruine abandonnée...

La pensée des paroles singulières qu'il avait entendues venait de temps à autre se mêler à ses réflexions. Une résolution le tranquillisa tout à coup : celle de renoncer à consulter la bohémienne, de ne point aller au rendez-vous et de tout regarder comme une mystification puérile, indigne qu'un caballero s'en préoccupât un seul instant.

Sur cette résolution, il finit par s'endormir. Le matin, toute impression pénible s'était évanouie. Les hirondelles nichées sous son toit gazouillaient joyeusement. Le soleil, le beau soleil d'Andalousie, pénétrait de toutes parts dans son pauvre logis, transformant en draperies d'or et de soie les toiles que d'industrielles araignées, laissées en pleine sécurité, s'ingéniaient à tendre d'une solive à l'autre. A travers la porte en arc semi-mauresque de son réduit, Cristobal apercevait un magnolia superbe, qu'il avait trouvé là, abandonné sans doute

depuis bien des années; il s'amusaît souvent à l'émonder, à l'arroser, et l'arbre reconnaissant, heureux de croître sous ce climat béni, que l'on a surnommé « la serre chaude de l'Europe », s'élevait, chargé d'une moisson de fleurs d'un parfum pénétrant et suave.

Un caméléon familier — on en trouve beaucoup en Andalousie, — qui, de même que le jeune caballero, était venu chercher une demeure dans les ruines de l'ancien monastère, se chauffait paresseusement au soleil sur le seuil; il se dérangea à peine pour laisser passer son commensal.

Cristobal ne songeait plus aux manifestations fantastiques de la nuit; il était de tout cœur à l'étude. Le professeur don Dias de Aguilar eut sujet d'être satisfait de lui, au cours de français dont il était chargé au collège Santa-Maria-de-los-Angelès.

Cristobal avait de grandes dispositions pour les langues, et don Dias, qui les avait remarquées, s'occupait de ses progrès avec un intérêt tout particulier.

« Étudier les peuples étrangers, s'initier à leurs idées, à leur littérature, disait-il parfois à ses élèves, c'est ce qui fait la force d'un peuple. L'Espagne a été plus grande qu'aucune nation au monde; elle l'a gouverné pour ainsi dire tout entier. Charles-Quint a pu dire, avec un juste orgueil, que le soleil

ne se couchait point dans son empire. Mais à qui devait-il surtout cette puissance inouïe? Qui a fait alors la grandeur de l'Espagne?... Ce sont les voyageurs, les explorateurs. Non pas seulement ceux qui ont traversé les mers pour lui apporter les richesses enfouies dans les mines des terres inconnues, mais ceux aussi qui ont étudié les civilisations étrangères, qui sont allés leur emprunter le secret de leur industrie, de leurs sciences, le trésor de leurs idées. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous faire d'illusion, l'Espagne sommeille... Les autres nations, avides de savoir, grandissent auprès de nous, et, drapés dans notre orgueil superbe, nous les laissons faire. Mais il est temps de sortir de cette apathie, et c'est par l'étude des langues étrangères, c'est en profitant de la culture intellectuelle des autres peuples, que nous en sortirons. Tout le monde sur le globe, sauf nous peut-être, sait le français; il n'y a point d'homme instruit en Europe et en Amérique qui n'aurait honte de l'ignorer; l'anglais est presque universel; — l'allemand même, si dur et si peu harmonieux, tend à se répandre; d'où vient que personne ne songe à étudier l'espagnol? Notre langue serait-elle moins belle que celles-là? Non certes. Vous connaissez sans nul doute le vieux dicton, qui se rapporte surtout *au son* des divers idiomes :

« *L'allemand est la langue des chevaux ;*

« *L'anglais, la langue des oiseaux ;*

« *L'italien, la langue de la musique ;*

« *Le français, la langue des hommes, et*

« *L'espagnol, la langue des dieux.*

« Ce n'est point chez nous que l'on a inventé ce proverbe. Si donc les autres peuples conviennent que nous parlons *la langue des dieux*, et ne l'étudient pas, c'est notre faute!... Nous restons inactifs dans le grand mouvement du progrès humain ; nous savons à peine en quoi il consiste... Que ce soit votre désir, jeune génération, de comprendre et d'étudier ce progrès et de vous associer fraternellement aux études universelles... »

Les remarques de ce genre revenaient souvent dans les leçons de don Dias de Aguilar ; Cristobal n'avait pas tardé à comprendre toute l'utilité des langues vivantes, et il s'était mis à les étudier avec ardeur. Le français, surtout, avait ses sympathies. L'Espagne a eu, pendant près de deux siècles, des souverains français, et l'ambition de Napoléon, les ravages qu'il a faits dans la péninsule, la jalousie de certains peuples qui ont essayé de nous brouiller avec nos voisins, n'ont jamais prévalu contre ces traditions. Plein d'admiration pour le génie français, qui convenait si bien à son esprit lucide et à son caractère chevaleresque, Cristobal passait

toutes ses heures de loisir à la grande bibliothèque de Séville, et c'étaient surtout les chefs-d'œuvre de la littérature française qu'il étudiait avec passion. José le raillait parfois sur ce goût.

« Quoi ! au lieu de danser gaiement la jota sur la *Plaza Nueva*, sous les orangers embaumés et au son du tambourin, il préférerait aller s'enfermer au milieu de quelques vieux bouquins pour apprendre ce que faisaient les marquis à talons rouges, et rire avec Molière ? » Voilà qui dépassait le bon sens de José !... Et, désespérant de convaincre son ami, il se rendait seul à la *Plaza Nueva*.

C'est une des plus grandes places et des plus régulières qu'il y ait au monde. Elle est entourée, sur quatre côtés, d'édifices colossaux de couleur brunâtre et de style uniforme. L'un de ces édifices est l'*Ayuntamiento* ou hôtel de ville, qui se distingue le soir par son vaste cadran éclairé.

Pour voûte le ciel d'un bleu de saphir, semé de ses myriades d'étoiles ; des allées d'orangers, des bancs de marbre blanc, des chaises innombrables, des candélabres aux lampions de couleur, la tribune des musiciens qui jouent tantôt une mélodie sentimentale, tantôt une gaie ritournelle : telle est la *Plaza Nueva* les jours de fête. Et là se presse ou s'agite une foule joyeuse, bruyante parfois, mais toujours décente et connaissant à fond

les lois de la civilité; on n'y voit ni ivrognes, ni fumeurs de pipes. Le parfum léger d'un *cigareto* vient seul se mêler à celui des fleurs d'oranger; l'appel mélodieux des *aguadores* ou marchands d'eau, qui traversent la place en criant : « *Agua! fresc'agua!* » et portent, sur leurs épaules couvertes d'un fort bourrelet, d'élégantes cruches de terre, invite les promeneurs à se rafraîchir.

José était si bien plongé dans une vision de la *Plaza Nueva* et de son bruit de fête, que Cristobal dut lui toucher le coude pour le rappeler à la réalité.

« Vous déciderez-vous à me répondre, *senor José Perez?* disait à ce moment don Dias de Aguilar.

— Vous m'avez demandé quelque chose, Monsieur? » répliqua José du ton le plus innocent du monde.

Et, de fait, il n'avait pas entendu la question que le professeur venait de lui adresser pour la seconde fois.

Un éclat de rire général de toute la classe rappela l'infortuné José aux réalités présentes.

« C'est bien, Monsieur, dit le professeur d'un ton sévère. Vous serez consignés deux heures ce soir pour me rédiger les règles des participes français que vous paraissez connaître si peu, en les

accompagnant chacune de cinq exemples, que don Estévan de Mendoza va vous dire. Veuillez les écouter! »

La figure de José perdit son expression habituelle de joyeuse insouciance, car, s'il pensait tant ce jour-là à la *Plaza Nueva*, c'est qu'il comptait y aller le soir même avec sa mère et ses sœurs. Se voir mettre en retenue comme un collégien de sixième, c'était bien humiliant!... José quitta la classe le cœur gros.

« Je t'aiderai ce soir, » lui souffla Cristobal au passage, et ces mots magiques eurent pour effet de consoler le pauvre étourdi.

Aussi se trouva-t-il capable de donner quelque attention au thème grec que le professeur don Diego Alcozès vint leur expliquer. Don Diego était un vieillard à longs cheveux blancs qui avait longtemps enseigné le grec et le latin à Madrid. Il soignait à Séville, sous un climat plus doux, des rhumatismes gagnés sur divers champs de bataille des provinces du Nord; car lui aussi, comme M. de Santa-Fè, il avait souvent pris les armes pour la cause carliste. Son cours n'en était pas moins un des meilleurs du collègue Santa-Maria-de-los-Angelès. Don Diego était un helléniste de premier ordre, et les jeunes bacheliers qu'il avait préparés lui devaient de grands succès à l'université de

Séville. Aussi était-il respecté et estimé de tous.

En considérant l'air digne et vénérable du vieillard, ses cheveux de neige qui marquaient tant d'années d'expérience, Cristobal eut la pensée qu'il ferait bien peut-être de consulter ce maître sur les incidents qui l'avaient tant préoccupé pendant les nuits précédentes.

Au sortir de la classe, il pria don Diego Alcozès de lui accorder un instant d'entretien, et, tout en se promenant avec lui, le pria de donner son avis sur cette mystification supposée.

Don Henriquez Hurtado traversait à ce moment le cloître. Cristobal ne fut pas peu surpris de le voir s'avancer, la main ouverte, vers le vieux professeur, qui la serra avec affection.

« Don Diego Alcozès a été mon maître à moi aussi, à Madrid, dit le professeur de littérature en réponse au regard étonné de Cristobal.

— Et nous sommes bons amis, en dépit de la différence de nos opinions politiques, reprit le vieillard en souriant.

— Ce jeune homme me consultait sur des faits singuliers, ajouta don Diego; et il fit part à son collègue de ce que Cristobal venait de lui confier.

— Ce ne peut qu'être une plaisanterie de vos camarades! s'écria don Henriquez Hurtado.

— Don Cristobal Gomez certifie qu'il se croit

assuré du contraire, objecta le vieux maître. N'y aurait-il pas plutôt là dedans quelque sorcellerie?

— C'est une explication comme une autre, dit en riant don Henriquez. Mais je vous avoue que les sorciers me laissent très sceptique...

— Oh! cela va sans dire! reprit don Diego. Vous niez tout ce qui est surnaturel! Mais pour moi je vous avouerai qu'il y a bien des choses inexplicables, sinon par la sorcellerie. J'ai souvenir d'un bruit singulier pareil au battement d'une roue, qu'on entendait dans le vieux castel où j'ai passé mon enfance. Les bonnes femmes du pays racontaient que c'étaient les âmes des Juifs jadis torturés sur la roue, qui venaient réclamer des prières en imitant le bruit de leur supplice, et, ma foi! j'avoue sans honte que je partageais un peu leur opinion... Est-ce que la science dont le siècle est si vain ne confirme pas tous les jours des phénomènes qu'elle niait tout simplement il y a cent ans, et qu'elle appelle aujourd'hui *suggestion* ou *hypnotisme*? Est-ce que la chimie moderne n'a pas trouvé l'art de faire, sinon de l'or, au moins des pierres précieuses, art que cherchaient si ardemment les alchimistes du moyen âge? Croyez-moi, il ne faut pas se hâter de nier ce qu'on ne comprend pas. Bien des choses en ce monde ne s'ex-

pliquent que par des données extraordinaires, sinon extra-naturelles. Pour mon compte, un miracle ne m'étonne pas plus que l'arrivée ponctuelle du soleil à l'heure fixée par les astronomes.

— Je le veux bien, mon cher maître, répondit don Henriquez sans se départir de sa courtoisie un peu hautaine ; mais ne vous étonnez pas qu'avant de crier au miracle, nous commencions par épuiser toutes les autres explications. Quand notre jeune ami aura bien cherché, parmi les causes naturelles, l'origine de son aventure, il sera temps de se tourner, sinon vers le surnaturel, du moins vers la magie blanche ou noire... Et j'imagine que, dans cette direction même, les causes naturelles auront un rôle décisif.

— Alors, Monsieur, vous estimez que je pourrais sans honte consulter la Ydresilla, comme le conseillait la voix de cette nuit ? demanda Cristobal en s'adressant plus particulièrement à don Henriquez Hurtado.

— Je n'y vois aucun mal, ne fût-ce que pour vous montrer de quels misérables artifices sont faits les prestiges des prétendus sorciers, répliqua le professeur. Allez-y bien résolu à tenir pour charlatanisme pur tout ce que dira ou fera cette femme, et je suis tranquille sur le résultat ; vous avez trop de bon sens et un esprit trop juste, pour

ne pas rentrer de votre expédition à jamais guéri de la sorcellerie... »

Ce conseil décida Cristobal à revenir sur la décision qu'il avait prise la nuit précédente et à se rendre, après la classe du soir, dans la plaine de Santiponce. Cette plaine s'étend au delà du faubourg de Triana, dont la plus grande partie est habitée par des gitanos sédentaires. Les Sévillans s'y hasardent rarement, pour peu que leur bourse soit bien garnie.

Cristobal, n'ayant rien à craindre pour la sienne, s'engagea résolument dans les ruelles étroites et boueuses de cette cour des miracles espagnole. Des femmes déguenillées fumaient assises à l'entrée de leurs misérables demeures; sur des foyers en plein air mijotait le dîner des gitanos. Le jeune rhétoricien hâta le pas et, sortant de Triana, il marcha vers le nord. Bientôt il arriva, près du Guadalquivir, aux ruines romaines d'Italica. C'est l'antique cité où naquirent Silius Italicus, les empereurs Trajan, Adrien, Théodose. Une profonde solitude régnait dans l'amphithéâtre qui en marque encore la place. Le soleil, très bas à l'horizon, envoyait ses rayons à travers les arcades en ruines et couvrait de reflets rosés les colonnes de marbre couchées dans l'herbe. Un peu plus bas, dans la plaine, Cristobal aperçut plusieurs de ces maisons am-

bulantes dont se servent les gitanos nomades dans leurs voyages. Ces bohémiens sont fiers de leur titre de *viandantes* ou « chemineurs » ; ils se considèrent comme les princes de leur peuple et méprisent les zingaros de Triana qui peuvent se résigner à vivre dans de mauvais taudis, au lieu de goûter les délices des aventures et de la vie nomade. Le jeune rhétoricien se dirigeait vers ce campement, et il y touchait presque, quand un spectacle répugnant, qu'il surprit au détour du chemin, vint brusquement lui ôter l'envie d'avoir rien à démêler avec ces bohémiens.

Au coin d'une mesure en ruines, un mendiant gitano faisait sa toilette professionnelle avant de commencer sa tournée, c'est-à-dire qu'il était en train d'appliquer sur son œil gauche un hideux emplâtre verdâtre, tandis qu'auprès de lui gisaient dans la poussière un faux moignon et une fausse jambe de bois...

A la vue de Cristobal, l'imposteur essaya précipitamment de cacher son attirail derrière lui ; mais le jeune homme vit le mouvement, qui acheva de le renseigner.

« Quoi ! se dit-il pris d'un dégoût soudain, j'irais demander avis et conseil à l'associée d'un être pareil !... Jamais !... Retournons chez nous... Me voilà éclairé... »

Il pivota sur ses talons et reprit le chemin de Séville, sans plus songer à ce qui l'avait occupé depuis la veille. Traversant cette fois la partie du faubourg de Triana où se fabriquent les célèbres faïences de Séville, il s'arrêta au pont de fer qui unit le faubourg à la cité.

Le Guadalquivir coulait là en flots majestueux, et Cristobal, dont l'âme de poète se plaisait à tous les beaux spectacles, resta assez longtemps accoudé au parapet.

Il tressaillit en sentant une main se poser sur son bras.

Près de lui se tenait la vieille zingara qui lui avait adressé un si étrange discours le soir de son exploit à la place des Taureaux. Elle était, comme ce jour-là, drapée dans les plis de son long manteau rouge. Du fichu de coton qui couvrait sa tête s'échappaient des mèches de cheveux blancs. Ses traits, d'un dessin ferme et pur, ne manquaient pas d'une certaine noblesse, en dépit d'une bouche aux lèvres trop minces et un peu rentrées. La main appuyée sur le bras du jeune homme, elle le considérait d'un regard triste et sévère à la fois, sans dire un mot. Elle ne sortit de son silence que lorsque Cristobal, revenu du premier moment de surprise, lui dit :

« Seriez-vous la Ydresilla?

CHAPITRE VII

SUR LA GIRALDA

— Je suis la Ydresilla, répondit la vieille. Elle attachait sur le visage de Cristobal un regard si pénétrant, si scrutateur et si triste, qu'il ne put se défendre d'en être gêné.

— Eh bien ! ma mère, dit-il en s'efforçant de sourire, qu'y a-t-il encore ? et en quoi ai-je mérité ce regard plein de reproche ?

— Tu le demandes ? Hélas ! me serais-je donc trompée, don Cristobal ?... Aurais-je vécu pour voir l'aiglon prendre le cœur du lièvre timide ? Hélas ! hélas ! hélas !... »

La voix de cette femme avait pris un accent si lugubre, que, malgré lui, le jeune homme se sentit frissonner. Il voulut réagir contre cette impression, et, mettant la main dans sa poche, il y chercha quelque menue pièce de monnaie.

« Voyons, dit-il en essayant de la glisser dans la main de la bohémienne, voici une piécette qui ne vaut pas grand'chose ; mais, à ce qu'il me semble, j'ai oublié, à la dernière consultation, de faire la croix dans votre main, ma mère?... Pardonnez-moi cet oubli. Si c'est là ma plus grande faute, j'espère n'y plus retomber à l'avenir. »

Mais la bohémienne, sans répondre, laissa tomber la piécette, qui roula à terre. Ses yeux, toujours attachés sur Cristobal, prirent, sous leurs orbites creux, une expression d'orgueil farouche.

« Qui te parle d'argent ? dit-elle avec dédain. Qui t'a donné cette audace d'insulter Ydresilla, en lui offrant ce qu'elle ne t'a jamais demandé?... Suis-moi, si tu en as le courage, et ne juge point si tu ne veux être jugé!... »

Elle tourna le dos sur ces paroles, et, se serrant dans sa mante, elle se dirigea vers la ville. Cristobal hésita un instant à lui obéir ; mais elle semblait si bien compter sur lui que le sentiment de courtoisie, inné chez tout Espagnol, ne permit pas à Cristobal de tromper son attente. Rejetant son manteau sur son épaule et rabattant le large bord de son chapeau sur ses yeux, il la suivit.

La gitana avançait d'un pas rapide. Elle traversa d'abord le quartier élégant de la ville, puis s'enfonça dans un dédale de ruelles étroites, où les

hautes maisons changeaient le crépuscule en une nuit déjà profonde, et finit par arriver au pied de la Giralda, la haute tour mauresque qui domine la cité, bien au-dessus des maisons, des palais et de la cathédrale. Elle est construite en briques d'un rose pâle, fouillée et ciselée en mille dessins d'une fantaisie gracieuse ; si haute que ses détails se perdent quand on la regarde d'en bas, si large qu'on peut monter à cheval le couloir en pente douce qui s'enroule mollement jusqu'à son faite.

S'arrêtant alors, la gitana se retourna pour s'assurer que Cristobal ne l'avait pas quittée, et lui fit signe de s'engager avec elle dans le couloir du monument. Le jeune homme suivit sans mot dire.

En quelques minutes ils furent au sommet. Il faisait déjà sombre à l'intérieur de la tour ; mais par les meurtrières qui en trouaient les murailles et par les jours de leur fine guipure de maçonnerie, on voyait des échappées de paysage, éclairées encore des derniers reflets du soleil couchant.

Parvenue à la plate-forme, la bohémienne s'assit sur le parapet, au bord d'une large meurtrière, et Cristobal, s'accoudant auprès d'elle, s'abandonna à la contemplation de l'admirable spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Du haut de la Giralda on voit en effet se déployer, comme une carte géographique, toute la cam-

pagne de Séville. Le Guadalquivir y déroule ses anneaux argentés. Au loin, les plaines fertiles se fondaient dans cette couleur indécise du soir, qui n'est ni le bleu pâle, ni le vert, ni le soufre, et qui tient de ces trois teintes. A cette élévation, le bruit de la ville s'atténuait en un murmure pareil à celui de la mer assoupie; mais, au-dessus de ce murmure, montait dans l'air le carillon des nombreuses cloches de Séville, sonnait l'*angelus*. Des oiseaux attardés tournoyaient encore avant de rentrer dans leur nid. Cette heure avait un charme mélancolique et pénétrant. Cristobal oubliait pourquoi il était venu là, respirait avec délices la brise embaumée, et s'enfonçait dans une rêverie vague, d'où vinrent le tirer tout à coup les paroles de la bohémienne.

« Tu admires tout cela!... lui dit-elle d'une voix vibrante. Regarde, don Cristobal! Tout cela t'appartient! Tout cela, si tu le veux, est ton royaume, avec ce qui s'étend au delà, jusqu'à la mer bleue, jusqu'aux Pyrénées... Contemple ton héritage, jeune homme, et rougis de l'abaissement dans lequel tu as végété jusqu'ici!... »

Cristobal tressaillit et, sortant de sa rêverie, il sourit et regarda la gitana avec une surprise ironique.

« Que me chantez-vous là, ma mère? dit-il. Et

en quoi ai-je à rougir de la vie que j'ai menée jusqu'ici?... Je suis pauvre, il est vrai; mais, n'ayant jamais commis de bassesse, je ne vous reconnais pas le droit de me parler ainsi, ajouta-t-il d'un ton plus grave.

— Hélas! reprit la sibylle, se peut-il que tu te contentes d'une existence telle que la tienne?... Se peut-il que ton cœur ne t'ait jamais révélé ce qui t'attend?... Tu dois le sentir pourtant, tu n'es pas de la race de ces écoliers qui t'entourent et qui ne prétendront à aucun avenir glorieux. Don Cristobal, interroge ton cœur, sonde tes pensées. Crois-tu que le sang qui coule dans tes veines et qui fait battre généreusement ton cœur soit le fluide banal du vulgaire?... Considère tes compagnons d'étude, compare au tien leurs visages ronds et pâles ainsi que des fromages; puis regarde-toi. Dis-moi si ces membres délicats, cet œil de feu, ce pied cambré sous lequel un filet d'eau coulerait sans le mouiller, cette main de fer malgré sa frêle apparence, toute ta personne, enfin, ne dénote pas une race plus haute et un noble passé?... Dis-moi si ton cœur n'a jamais ressenti la nostalgie de l'espace, de l'infini, du désert?... oui, du désert!... Du désert, ta patrie!... O fils des rois, relève la tête!... Rappelle-toi de qui tu descends, et fais honneur à tes ancêtres!...

— Mes ancêtres ! s'écria Cristobal. Je n'ai jamais mérité qu'on me jette leur nom à la face comme un reproche!... D'après ce que je sais d'eux, ils ont tous vécu et ils sont morts en braves caballeros espagnols. Dieu aidant, je ferai de même!...

— Tu parles d'Espagnols? interrompit la sibylle. Qu'as-tu de commun avec eux, toi dont la race a foulé aux pieds leurs fronts d'esclaves?... Ton nom même le prouve et contient, peut-être à ton insu, pauvre enfant, toutes les lettres du nom de ton royal ancêtre!... Ton nom, don Cristobal, répète-le moi!...

— Léopold-Sébastien-Cristobal Hidam y Gomez, répondit machinalement le jeune homme, ému malgré lui des paroles de la sibylle.

— Eh bien? » dit-elle en souriant mélancoliquement.

Cristobal la regarda sans répondre.

« Léopold-Sébastien-Cristobal Hidam y Gomez, répéta lentement la gitana en comptant sur ses doigts. *Abo-Abdil-Mohamed*, poursuivit-elle du même ton solennel. Sais-tu bien de qui je te parle? reprit-elle soudain en étreignant avec une énergie singulière le bras du jeune homme. Fils dégénéré d'une noble race, connais-tu seulement ce nom glorieux?...

— *Abo-Abdil-Mohamed!*... dit Cristobal. Certes je le connais!... Quel est l'Espagnol qui ne connaît celui que nous appelons Boabdil, le dernier des rois maures en Espagne?... Cent fois j'ai chanté sa romance à l'accompagnement de ma guitare...

— Incline-toi à ce nom, » reprit la bohémienne d'un ton de violence et, l'écolier surpris, elle lui fit plier malgré lui le genou. « O mon roi! ajouta-t-elle tout à coup en se laissant tomber à ses pieds, permets à ton humble esclave de baiser tes mains...

— Que faites-vous! s'écria Cristobal sincèrement contrarié. Quelles folies me racontez-vous là, ma mère?... Si je vous comprends bien, vous voulez me faire accroire que je descends de Boabdil?... C'est probable, en vérité!

— Ce n'est pas probable, mais c'est *vrai!* s'écria la gitana d'un accent de sincérité. Quand Boabdil quitta Grenade en « pleurant comme une femme ce qu'il n'avait su garder comme un homme », ainsi que le lui reprocha sa noble mère Aïxa, il laissait derrière lui un enfant encore au berceau, que sa nourrice voulut soustraire aux dangers de l'exil. Cette femme, dont on a conservé le nom, appartenait à ma race à moi; on l'appelait Tchengana. Elle vint se cacher avec son nourrisson au sein de notre tribu. L'enfant fut élevé en roi; mais le malheur des temps ne lui permit pas de reven-

diquer ses droits, ni même de les faire connaître à son peuple. Son nom, celui de Boabdil son père, dut se fondre dans une appellation d'emprunt, aux consonances espagnoles, où les initiés seuls pouvaient le discerner... Que te dirai-je? Cet enfant devint père à son tour, puis grand-père, sans que sa race reprît son rang... Ce rang même, il fallait le cacher comme un crime, sous peine de se voir en butte aux persécutions les plus cruelles, de la part des usurpateurs.

« ... De jour en jour la famille s'appauvrit et tomba dans l'obscurité. Mais, de génération en génération, le père transmettait à son fils, avec tous ses droits, le secret de son origine. Ton père l'a connu, comme tous ceux qui l'ont précédé. S'il ne te l'a pas fait connaître, c'est que la mort ne lui en a pas donné le temps. Il t'aurait tout dit, le jour où tu as atteint ta seizième année, selon la tradition de ses ancêtres... Mais si humble qu'ait été ta vie jusqu'à ce jour, tu n'en es pas moins le vrai sultan de ce pays, son roi légitime, celui qui pourra seul ramener l'Espagne aux grands jours des Ferdinand, des Cortez, des Charles-Quint... Que sont auprès de tes titres ceux des Bourbons de la branche aînée ou de la branche cadette?... Que sont ceux de la Maison de Savoie ou de toute autre maison royale?... C'est le sang

de Boabdil qui coule dans tes veines à toi, comme son nom se retrouve en entier dans les lettres du tien...»

Cristobal avait écouté ce discours non sans une stupeur qui s'était bientôt changée en indignation.

« Quels songes creux sont-ce là? s'écria-t-il tout à coup. Croyez-vous m'en imposer par de telles sornettes?... Assez! je suis presque honteux d'avoir pu perdre une seule minute à vous entendre!... »

Il faisait un mouvement pour s'éloigner, mais la sibylle se jeta devant lui en joignant les mains.

« Si tu ne m'écoutes, dit-elle d'un accent de sombre exaltation, je te jure que je me précipite du haut de cette tour sur les dalles de la place!... Laisse-toi convaincre, ô mon fils!... Que t'importe une heure perdue?... Dédaigneras-tu la prière d'une femme parce qu'elle est vieille, pauvre et malheureuse?... »

Cristobal, à cet appel, rougit de sa brusquerie.

« Après tout, pensa-t-il, cette pauvre femme est folle sans doute, mais il ne m'appartient pas de lui faire sentir son malheur!... Qu'elle parle en paix, je l'écoute. »

Il se rassit dans l'embrasure, tout en haussant légèrement les épaules.

« Voyons, soupira-t-il, écoutons cette généalogie merveilleuse. »

La bohémienne saisit le bord du manteau de

Cristobal et le pressa sur ses lèvres ; puis, se plaçant devant lui et tirant de sa poche un morceau de craie, elle traça rapidement sur les dalles de la plate-forme les noms et prénoms de Léopold-Sébastien-Cristobal *Hidam y Gomez* ; puis marquant d'une croix des lettres successives dans chacun de ces noms et les retraçant séparément, elle lui fit voir que ces lettres formaient le nom arabe *Abd-Mohamed*.

Cristobal l'épela comme elle, puis il sourit.

« Et après?... » dit-il.

La Ydresilla poussa un profond soupir.

« Cela ne te suffit point ! dit-elle d'une voix douloureuse. Eh bien, sache-le, ton incrédulité ne me découragera pas. Tu es né pour de hautes destinées, mon fils (permets à celle qui descend de ta seconde mère de te donner ce nom). Le génie brille dans tes yeux ; ton avenir y est écrit lisiblement. Tu as pour mission de libérer ton pays du joug de l'étranger, de laver sur le front de l'Espagne la honte de l'occupation britannique ! C'est toi qui dois chasser les *Anglais* de ton royaume !... Ah ! tu tressailles à ce mot ! le rouge te monte au visage !... Bon sang ne peut mentir... Bien des fois déjà tu y as pensé, et le nom de Gibraltar fait frémir ta chair comme la pointe d'un fer brûlant... Eh bien ! quand tu auras chassé les

Anglais, tu dois régénérer ton pays... cela te sera facile... Ton pays et toi, vous avez reçu du ciel des dons magnifiques; tu apprendras à les utiliser... Mais, pour cela, Cristobal, il faut abandonner la vie de solitaire et d'ermite, qui ne saurait convenir à un fils de ta race. Comme tes glorieux ancêtres, il faut que tu apprennes à manier l'épée... Déjà je t'ai vu avec joie (car je t'observe, de près ou de loin, depuis ton enfance) te perfectionner chaque jour dans tous les exercices du corps, seuls dignes d'un vrai chevalier... Jette là tes livres poudreux, don Cristobal... abandonne aux moines la plume et le parchemin! Ta main à toi est faite pour des engins plus nobles... Et, si tu doutes de mes paroles, ajouta-t-elle brusquement, regarde sur ta poitrine, juste au niveau de ton cœur!... Tu y trouveras le signe mystique qu'ont porté avant toi, de père en fils, tous les descendants de ta race, le signe que Tchengana grava la première sur le cœur pur de Mansour, le fils de Boabdil... »

Ému malgré lui de l'air d'autorité de la sibylle, mais s'efforçant de sourire, Cristobal ouvrit vivement sa veste, et chercha un signe sur sa poitrine. Il n'en trouva point, et, faut-il le dire? bien qu'il se crût parfaitement incrédule aux assertions de la bohémienne, un sentiment de désappointement se fit jour dans son esprit.

« Je perds donc la tête ? se dit-il, la folie de cette pauvre femme serait-elle contagieuse ? »

« Vous voyez, ma mère, ajouta-t-il tout haut en se tournant vers la gitana, que, de signe mystique, il n'en est pas plus que sur ma main... Dois-je conclure que toutes les belles choses que vous me contez ont aussi peu de consistance ? »

Sans lui répondre uatrement que par un regard flamboyant, la Ydresilla fit un pas vers lui, et, du revers de sa main, elle lui donna un coup sec sur la poitrine. En même temps elle lui faisait brusquement faire volte-face du côté où les rayons de la lune, qui montait lentement dans l'azur, déversaient à flots leur lumière argentée.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Cristobal, en voyant apparaître vaguement sur son épiderme, à demi effacée, comme une trace rougeâtre, semblable à l'empreinte d'un cachet en caractères arabes... Cela pouvait être un tatouage, une marque au fer rouge oblitérée depuis longtemps... mais cela était.

Un moment la tête lui tourna. Que pouvait être ce signe qu'il n'avait jamais soupçonné et dont cette femme connaissait l'existence ? . Comment savait-elle à quel endroit juste elle devait frapper pour le faire paraître ?... Que signifiait tout cela ?... Rêvait-il tout éveillé ?... En voyant la marque

s'effacer lentement avec la rougeur légère que le coup avait provoquée sur sa poitrine, Cristobal releva vivement la tête pour interroger la bohémienne.

Elle avait disparu.

Il s'élança dans le couloir et courut à perdre haleine tout le long de la descente.

« Ydresilla!... gitana!... sorcière!... me répondras-tu? » criait-il.

Ce fut en vain. Il arriva au bas de la tour sans avoir retrouvé la gitana et ne vit devant lui que le vide de la place. La Giralda projetait au loin son ombre immense, d'un noir d'encre, et la lune versait silencieusement sa lumière sur les dalles désertes.

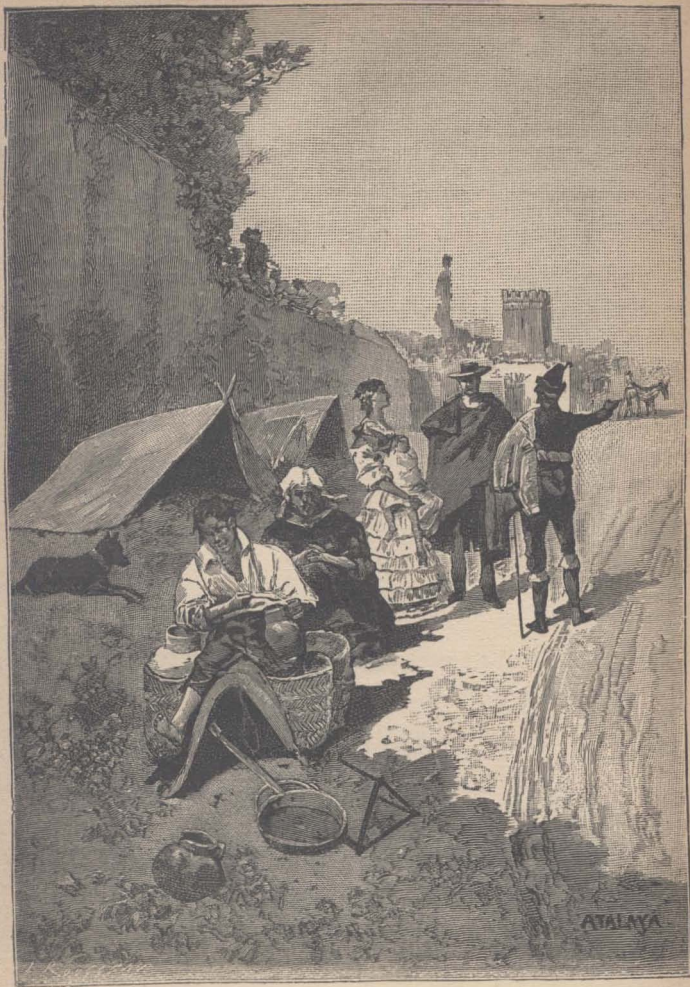


CHAPITRE VIII

POURQUOI IL N'Y EUT PAS CLASSE CE JOUR-LA

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la scène de la Giralda. Cristobal n'avait plus revu la bohémienne. Vainement il était allé la chercher dans la plaine de Santiponce et demander de ses nouvelles aux gitanos nomades qu'il rencontrait. Personne n'avait pu lui en donner. Aussi la vive impression causée sur son esprit par les révélations de la Ydresilla s'était-elle rapidement atténuée. D'autant plus, qu'en recherchant de nouveau sur sa poitrine l'empreinte fatidique en caractères arabes, il n'en avait plus trouvé trace.

Ressaisi par ses études et ses travaux habituels, le jeune homme avait bientôt fini par considérer comme une espèce de cauchemar l'état d'esprit singulier dans lequel l'avait entretenu, pendant deux ou trois jours, cette bizarre aventure. Il en



VAINEMENT CRISTOBAL AVAIT CHERCHÉ LA BOHÉMIENNE
DANS LA PLAINE DE SANTIPONCE (P. 104).

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

était venu à voir dans la Ydresilla une folle qui accrochait sa monomanie particulière au bruit qu'avait fait dans Séville, et que faisait encore, l'exploit d'un collégien à la *plaza de Toros*. Tout ce qu'il savait de l'aliénation mentale, des formes si variées que cette triste maladie de l'esprit emprunte souvent aux faits du jour, à la mode, aux noms en vedette, semblait confirmer son opinion.

Néanmoins, il restait de toute l'affaire, au fond de son esprit, comme un levain de rêveries ambitieuses et de projets nouveaux. Il avait peine à ne pas se dire, par moments, qu'après tout le récit de la vieille bohémienne était peut-être vrai. Même en le supposant tel, il n'y avait assurément aucun motif de se monter la tête et de se croire appelé à de hautes destinées. Car enfin, où était la preuve, et, en la prenant pour établie, qu'importait à l'Espagne moderne qu'un de ses plus humbles enfants descendît ou non des rois maures, en ligne directe?...

Mais l'hypothèse n'avait rien de pénible à l'orgueil de Cristobal. Elle finissait par se creuser une place définitive au fond de son être, et par exercer une influence appréciable sur ses plans d'avenir. Par exemple, au lieu de se voir en imagination professeur d'histoire ou de philosophie à l'université de Séville, ce qui avait été depuis des années le

rêve de sa studieuse adolescence, il se voyait maintenant soldat, général illustre, gagnant des batailles, acclamé par la nation reconnaissante... Et pourquoi pas, en somme?... n'était-il pas appelé à ce rôle par son éducation même, par sa passion des exercices du corps, par ses succès au gymnase et dans l'arène, aussi bien que par ses aptitudes intellectuelles?... Ne pouvait-il pas à son gré se tourner vers l'art de la guerre, ou vers les études littéraires? Et le premier, au total, excluait-il absolument les secondes?... Non, assurément. Un général éminent devait tout savoir, c'est-à-dire tout apprendre. Ce n'était pas trop pour lui d'une connaissance approfondie des langues mortes et vivantes, des sciences physiques et mathématiques, de l'histoire, de la géographie, jointes à la vigueur, à l'adresse, au sang-froid que donnent les habitudes athlétiques... Ainsi raisonnait Cristobal, et peu à peu, par un travail insensible, le germe laissé dans son âme grandissait, prenait corps. Ses études se ressentaient malheureusement de ces rêveries et de ces incertitudes. Il apportait moins d'ardeur à ses devoirs et se voyait parfois dépassé par Rodrigue de Maraña sur les matières mêmes où il avait le mieux établi sa supériorité. C'est ainsi qu'un jour il fut classé le second en version latine, à la suite d'un concours où il s'agissait de donner

l'origine et l'équivalent espagnol de certaines locutions latines proverbiales, comme :

Vires acquirit eundo.

Surge tandem, carnifex.

Nil mortalibus arduum est.

Nocturna versate manu, versate diurna.

Timeo Danaos et dona ferentes, etc.

Une autre fois, c'était au cours de physique. Le professeur, don Ruy Llorente y Paradès, avait chargé Cristobal de préparer la pile nécessaire à la mise en action d'un appareil télégraphique qui faisait le sujet de la leçon. Pour le dire en passant, cette pile était sa propriété personnelle, et l'appareil télégraphique avait été emprunté à l'administration des postes, le collège Santa-Maria-de-los-Angelès étant trop pauvre pour s'en permettre l'achat. Don Ruy Llorente faisait remplir à tour de rôle les fonctions de préparateur par ses meilleurs élèves; il leur donnait ainsi l'habitude des manipulations, et il obligeait ceux d'entre eux qui se destinaient aux lettres à voir de près et à mieux comprendre des expériences que tout homme bien élevé doit connaître de nos jours.

Aussi le professeur était-il très sévère avec ses jeunes préparateurs, et ceux qui, après avoir été investis de sa confiance, manquaient à la justifier, s'exposaient-ils par cela même à la perdre pour

toujours. Cristobal le savait; cela n'empêcha pas qu'à l'heure de la classe de physique, il avait complètement oublié la mission qui lui incombait. José dut la lui rappeler, presque à la dernière minute.

« Tout n'est pas perdu, ajouta le bon petit camarade en voyant le dépit le plus vif se peindre sur la physionomie de Cristobal. Courons au cabinet de physique; tu prépareras la pile, je me charge de l'eau acidulée. »

Ce disant, José remettait dans sa poche le volume qu'il avait toujours à la main hors des heures de classe et qu'il relisait pour la centième fois peut-être, son cher *Don Quichotte*, le livre de chevet de tout bon Espagnol et de tant d'autres lecteurs qui n'ont jamais vu l'Espagne.

Au moment où don Ruy Llorente entra dans la salle, les éléments de la pile étaient rangés en bon ordre sur la table d'expériences, tout préparés; il ne restait qu'à établir la communication avec les fils de l'appareil télégraphique.

Don Ruy Llorente y Paradès de Alvaro-Canala-Santander était loin d'avoir autant de pieds dans la mesure de sa taille que de noms à son état civil. Tout petit, le dos voûté, chauve, avec une calotte de velours poussée sur le nez jusqu'au niveau de ses lunettes d'or, il aurait été la risée des mauvais sujets de sa classe, s'il n'avait su les tenir en respect

par la gravité qu'il assumait et surtout par sa sévérité inflexible.

Il commença par faire au tableau la théorie de la pile, puis donna quelques détails sur les principaux appareils télégraphiques usités en Europe, et enfin passa à la partie expérimentale de la leçon.

Sur un signe du maître, Cristobal mit en contact les fils et les éléments, tandis que le professeur poursuivait ses explications.

Chose étrange ! il lui sembla que le courant ne s'établissait pas, et, en effet, l'appareil électrique, sous la pression du manipulateur, ne donnait pas le moindre indice d'activité.

« Que signifie cela ? dit le maître d'un air courroucé. N'avez-vous pas essayé l'expérience avant la classe, comme c'est votre devoir ?

— Je n'y comprends rien, » dit Cristobal.

Et, soupçonnant une étourderie de son ami José, il examina les éléments de la pile, de si près qu'il les touchait du nez.

Plus de doute ! une odeur fétide s'échappait des vases : au lieu d'eau acidulée José y avait versé de l'ammoniaque ! Et le charbon de cornue des éléments se refusait absolument à accepter cette modification du programme. A son tour, don Ruy Llorente constata le méfait. Son indignation fut telle qu'elle lui coupa la parole. Sur-le-champ, il

enleva pièce à pièce les différentes parties des éléments et les jeta à terre en articulant certaines expressions peu flatteuses pour le préparateur. José, n'ayant pas conscience de son erreur, ne savait que penser. Cristobal, maudissant mille fois sa négligence, était aussi désolé que blessé de la colère du maître, qui se déversait sur lui en épithètes assez malsonnantes. A la fin de cette leçon orageuse, don Ruy Llorente annonça à Cristobal qu'il le révoquait jusqu'à nouvel ordre de ses fonctions de préparateur bienveillant.

Rodrigue, dont la rivalité avec Cristobal se tournait fort souvent en jalousie, ne put s'empêcher de sourire, et, voyant la mine déconfite de son camarade, il lui dit en passant :

« Ce n'est pas tous les jours fête, et la roche tarpéienne est près du Capitole! »

L'affaire n'avait rien de bien grave; mais elle venait souligner un changement fâcheux dans la situation scolaire de Cristobal. Il n'était plus l'élève impeccable que ses maîtres avaient pris l'habitude de voir en lui. La constatation de ce fait l'humilia assez pour lui faire prendre la résolution d'en finir avec les songes creux et de se redonner tout entier à ses études. Mais les événements allaient tout à coup en décider autrement.

Un matin, c'était deux ou trois jours après l'in-

cident du cabinet de physique, les élèves de rhétorique et de deux ou trois autres classes furent étonnés, en arrivant au collège, de ne point voir leurs maîtres à l'heure habituelle. S'il ne s'était agi que d'un retard de quelques minutes, ou de l'absence d'un seul professeur, la chose aurait passé inaperçue. Mais le fait singulier, vraiment inouï, était que cinq professeurs, parmi les plus distingués, manquaient à la fois, et qu'une demi-heure après, aucun n'avait encore paru.

Les élèves, groupés dans le préau, discutaient sur cette occurrence sans précédent.

« C'est étrange ! disait Cristobal, jamais pareille chose ne s'était vue.

— Eh ! bien, faisons une partie de *Pelota* en attendant le bon plaisir de ces messieurs ! s'écria José.

— J'en suis !... » répondit-on de tous côtés.

La partie fut bientôt organisée, et les écoliers, suivant leur habitude, s'y jetèrent corps et âme.

La *pelota* est un jeu où les Espagnols apportent la même passion que les Anglais mettent au *cricquet*. C'est une sorte de paume. La balle est très lourde ; l'un des joueurs la lance avec la main, et les autres la renvoient avec une raquette fixée solidement à un gant de cuir.

Une arène, couverte ou découverte, mais fer-

mée sur un côté par une haute muraille, est indispensable à ce jeu.

Des filets de corde, assez semblables à ceux qu'emploient les pêcheurs, sont tendus à une grande hauteur, en avant des maisons et des jardins adjacents, afin d'empêcher un accident qui pourrait être fort grave, si un promeneur inattentif recevait en pleine figure la *pelota* de gomme noire et compacte, qu'il s'agit d'envoyer adroitement contre la muraille, et de rattraper au vol avec la raquette. La grande difficulté du jeu consiste à frapper exactement une ligne rouge tracée sur la muraille.

Pour choisir les partenaires des deux camps, il était d'usage de tirer au sort entre les plus faibles, puis parmi les triomphateurs connus par leur adresse. Au nombre de ces derniers se trouvaient Cristobal et Rodrigue, auxquels leur vigueur naturelle et leurs formes bien découplées donnaient un avantage décidé sur d'autres élèves moins robustes, comme José et Estévan.

Presque toujours Cristobal et Rodrigue, en raison de leur réputation rivale au jeu de *pelota* ainsi qu'ailleurs, se rangeaient en des camps opposés. C'était le cas ce jour-là ; aussi la partie s'engageait-elle avec beaucoup d'entrain. Les joueurs avaient quitté leur veste pour être plus libres de leurs mou-

vements; tous étaient dans le feu de l'action, quand il se fit subitement un grand silence, causé par l'arrivée du professeur don Diego Alcozès.

Il y avait sur son visage une telle expression de sombre préoccupation que tous les élèves comprirent, en le voyant, que quelque chose de très grave se produisait.

José fut le premier à courir vers lui, et, après l'avoir salué humblement :

« Señor, nous ne savons que penser, dit-il; don Henriquez Hurtado n'est point venu faire son cours, la classe est fermée, le garçon de salle n'est pas à son poste... qu'y a-t-il donc?...

— Ce qu'il y a? s'écria le vieux professeur. Mais vous êtes le seul à l'ignorer, mon enfant! La guerre civile a éclaté, et votre Hurtado, que le diable emporte, a rejoint les constitutionnels!... »

Sur ce mot, don Diego Alcozès s'éloigna rapidement, laissant les élèves dans une stupéfaction profonde.

José en sortit le premier pour sauter sur la borne de la fontaine.

« Vive don Carlos! A bas Amédée!... » cria-t-il en agitant son mouchoir en guise de drapeau.

Un tonnerre d'exclamations et de cris divers lui répondit.

« José! que fais-tu? criait Cristobal en s'effor-

çant de le faire descendre de son perchoir. Es-tu fou? On va t'arrêter comme séditieux.

— Vive don Carlos! continuait à crier le petit diable, qui trouvait un charme tout particulier à son nouveau rôle.

Venez, mes amis, allons nous ranger sous les drapeaux de notre souverain légitime; allons rejoindre ses troupes!... Mettons sur nos têtes la *bayna* (béret) rouge. C'est le signe de ralliement qui nous mènera à la victoire!... Aux armes, mes amis!...

— A mort don Carlos! criait Felipe de Cortinas, au milieu d'un autre groupe. Il ne veut que le despotisme et la tyrannie. Vive la constitution!... Vive la liberté!... »

Le préau du collège, trois minutes plus tôt occupé par des jeux si paisibles, se trouvait subitement transformé en club politique. Ce n'étaient de tous côtés que discours, acclamations et vociférations, auxquels le directeur et quelques maîtres, attirés par le bruit, ne purent mettre fin qu'en faisant évacuer l'établissement.

Aussitôt les élèves, avides de nouvelles, se répandirent dans la cité.

Séville tout entière était en émoi, et les renseignements qui volaient de bouche en bouche justifiaient assez l'inquiétude générale. Une insurrection carliste, annoncée par le *pronunciamiento*

de plusieurs régiments, venait d'éclater dans le nord de l'Espagne. Trois provinces étaient soulevées, disait-on.

Plusieurs habitants de la ville étaient partis en secret dans la nuit pour aller rejoindre les carlistes; de ce nombre M. de Santa-Fè et le professeur de physique, don Ruy Llorente y Paradès. D'autres, et notamment don Henriquez Hurtado, s'étaient immédiatement dirigés sur Madrid pour soutenir la résistance.

Les troupes régulières en garnison à Séville défilaient sur la *Plaza Nueva* pour se rendre sur le théâtre de la guerre.

Cristobal considéra, d'un œil d'envie, ces soldats qui passaient. Il avait dix-sept ans, il sentait battre un cœur vaillant dans sa poitrine, et aurait voulu partager le sort de ces hommes qui marchaient au combat. Mais comment faire pour s'engager? Voudrait-on l'accepter seulement? Ne le trouverait-on pas trop jeune?

Il songea à aller consulter un de ses maîtres, le professeur don Diaz de Aguilar, et il se dirigeait vers sa demeure quand un facteur de la poste l'arrêta dans la rue.

« N'êtes-vous pas don Cristobal Gomez? lui dit cet homme. J'ai une lettre pour vous... Ah! señor, vous avez bien tué le taureau, à la dernière *cor-*

rida! » ajouta-t-il en manière de compliment et d'explication réunis.

Une lettre! c'était un phénomène qui se présentait si rarement dans l'existence de Cristobal, qu'il considéra l'adresse avec étonnement, et se hâta de déchirer l'enveloppe.

La lettre était de don Henriquez Hurtado.

« Je pars pour rejoindre l'armée constitutionnelle, écrivait le professeur, et je vous connais assez, mon cher Cristobal, pour espérer que vous viendrez m'y rejoindre. Votre première idée a été sans nul doute de vous enrôler parmi les défenseurs de la constitution. La guerre civile est une triste chose; mais, quand elle a éclaté, le devoir de tout bon citoyen est de prendre parti selon ses lumières et de travailler de tout son pouvoir à abrégér la lutte. Je n'ai point voulu vous parler de ces choses avant mon départ, afin de vous laisser l'entière liberté du choix. Mais je suis sûr d'avance que vous n'épouserez pas le parti de l'insurrection, et vous savez qu'il n'y aurait pas pour moi de joie plus grande que de voir mon élève de prédilection, celui que j'aime comme un fils, défendre à mes côtés la noble cause de la liberté.

« Peut-être aurez-vous à lutter contre des affections personnelles. Songez que moi-même je vais me trouver en face du fils de mon maître vénéré don Diego Alcozès. La guerre civile a de ces douleurs. Il faut savoir les accepter virilement et, quand on voit où est le devoir, y marcher sans crainte.

« Si vous voulez me rejoindre, les journaux de Madrid vous diront bientôt où me trouver. Je vais prendre le commandement de volontaires formés en guérillas; don Diaz de Aguilar, votre professeur, est mon chef d'état-major. Croyez-moi tout à vous, mon cher enfant.

« HENRIQUEZ HURTADO. »

Cristobal était profondément touché de la pensée que son maître, en ce moment suprême, avait songé à lui. Mais faut-il le dire? à ce sentiment si naturel venait s'ajouter une idée superstitieuse qu'il n'osait pas s'avouer à lui-même et qui décidait pourtant de sa conduite : l'idée que le sort se prononçait clairement et le poussait vers la carrière des armes; que la gitana avait vu juste, en lui annonçant une haute fortune militaire; que les événements en un mot se chargeaient de tracer la voie... A l'instant, sa résolution fut prise. Il allait courir chez don Diego Bustamente pour se dégager de son emploi et le prier de lui faire obtenir une feuille de route, mais d'abord passer chez lui pour se munir de quelques vêtements et du peu d'argent qu'il avait. Puis il partirait.

Sous sa porte un billet au crayon l'attendait. C'était un mot de José :

« MON CHER AMI,

« Je pars pour l'armée carliste; mon père et mes deux frères se sont enrôlés. J'espère presque que tu viendras avec nous. Notre noble cause pourrait être fière d'avoir un soldat tel que toi! Pense que seule elle est juste et sainte. Je n'ai pas besoin de te recommander le secret.

« A toi, à la vie, à la mort.

« JOSÉ PEREZ. »

CHAPITRE IX

LA VEILLÉE DES ARMES

Ainsi, deux êtres que liait la plus parfaite amitié, qui auraient volontiers donné leur vie l'un pour l'autre, se voyaient séparés par un courant plus puissant que leur volonté, amenés à prendre les armes dans des camps opposés, destinés peut-être à diriger le coup qui pouvait atteindre l'un ou l'autre ! Un des résultats ordinaires de ces luttes fratricides auxquelles nulle race n'a échappé, et qu'on rencontre dans les annales de tous les pays !

Cristobal avait eu le cœur serré à la lecture du billet de José, et pourtant la joie, une joie mâle et profonde, dominait ce sentiment douloureux. Il allait faire la guerre ! Mot plein de prestige pour une âme de dix-sept ans. Tout le reste pâlissait devant ce fait. Adieu l'étude ! Adieu jeux et plaisirs de l'enfance ! On était soldat et rien que soldat.

Quel bonheur de penser qu'en peu de jours on se trouverait dans un vrai camp, revêtu d'un véritable uniforme, armé d'un bon fusil, muni de cartouches, honoré peut-être bientôt d'un grade militaire si humble qu'il fût!... Et ce grade, comme il serait tôt fait de l'échanger contre d'autres plus sérieux!...

A la gare où il faisait viser sa feuille, Cristobal aperçut Felipe se livrant à la même opération. Lui aussi, il se rendait à Madrid pour entrer dans le régiment commandé par un de ses oncles. Ainsi ils allaient combattre du même côté! Ils partirent ensemble.

L'enthousiasme du moment semblait avoir dissipé les nuages qui parfois s'interposaient entre eux, et ce fut presque de bonne amitié qu'ils s'entretinrent tout le long du chemin des événements présents, de l'avenir palpitant d'intérêt, des beaux rêves qui hantaient leur imagination.

Apprenant de Cristobal qu'il allait joindre leur professeur commun don Henriquez Hurtado, et entrer dans un corps de guérillas, Felipe se décida tout à coup à imiter son exemple et à le suivre jusqu'au bout. Ils surent à Madrid qu'ils devaient se rendre à Pampelune et, sans tarder, revinrent au chemin de fer.

Ce fut un voyage interminable. Non seulement

le train avançait avec une noble lenteur, selon la coutume espagnole, mais, à toutes les stations, il trouvait la voie obstruée. Enfin les fortifications de Pampelune se dessinèrent à l'horizon et l'on finit par atteindre la gare qui ne présentait qu'un monceau de ruines.

La capitale de la Navarre, qui avait été pendant deux ou trois jours au pouvoir des carlistes, était présentement aux mains des constitutionnels; et ce changement de maîtres, s'il n'avait guère modifié la situation respective des deux partis, n'avait pu, hélas! s'effectuer sans traîner après lui l'incendie et la dévastation.

Cette gare est bien à un kilomètre de la porte la plus proche des fortifications. Les jeunes gens s'étant enquis pourquoi on avait choisi comme débarcadère une place si peu commode, on leur répondit d'un air entendu que c'était pour des raisons stratégiques. Forts de cette explication, ils confièrent leur bagage à deux petits garçons en haillons qui attendaient, en se chamaillant, l'arrivée du train, et guidés par eux ils parvinrent bientôt sur la *Plaza de la Constitucion*, où ils laissèrent leur sac à une auberge.

Après avoir libéralement rémunéré les services de leurs porteurs au moyen de *cuartos* et d'*ochavos* qui firent briller les yeux de ces jeunes déguenillés,

ils se dirigèrent immédiatement vers le dépôt.

Ils ne laissèrent pas toutefois de jeter en passant un regard à la ville de Pampelune, qu'ils n'avaient encore vue ni l'un ni l'autre, et que ses proportions relativement restreintes permettent d'embrasser d'un coup d'œil. Comprimée dans ses fortifications, la capitale de la Navarre occupe peu de place; aussi n'est-il pas question d'y prendre ses aises. On s'empile dans les hautes maisons, qui se pressent elles-mêmes en files serrées, séparées par des rues étroites, convergeant vers huit *plazas* ou *plazuelas* dont la plus grande est la *Constitucion*. Avec le charmant jardin public, ce sont à peu près les seules éclaircies de cette ville populeuse, dont les mille neuf cent soixante-dix maisons bien alignées représentent assez bien les compartiments réguliers d'une ruche d'abeilles.

On leur avait indiqué le chemin; bientôt la vue d'un grand monument carré, lourd, rébarbatif, leur apprit qu'ils touchaient au but. Il n'y avait pas à s'informer de nouveau : ce ne pouvait être que la caserne.

A peine Felipe et Cristobal eurent-ils passé le seuil du maussade édifice, qu'ils avaient cessé de se sentir de joyeux volontaires venant combattre pour la patrie. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'ils avaient pris l'un et l'autre la mine

piteuse de condamnés. A la vérité, ils avaient, en si peu de temps, essuyé tant de rebuffades, reçu tant de regards hostiles, empoché tant de camouflets, qu'ils pouvaient à bon droit se demander s'ils n'étaient pas, à leur insu, coupables de quelque crime. Le premier caporal d'administration à qui ils avaient eu affaire s'était fait une joie de les malmener, de les mal renseigner, de trouver cent fautes à leurs passeports ; quant au sergent à la mine revêche qui paraissait devoir être leur tortionnaire en titre, il va sans dire qu'il considérait comme la plus sacrée de ses attributions le droit de rudoyer ses subordonnés.

Une fois leurs papiers visés, ce dignitaire, qui était pourvu d'une voix de stentor, d'une paire d'énormes sourcils et d'un ventre également énorme, les poussa, plutôt qu'il ne les fit entrer, dans une salle humide et désolée où l'on voyait pour tout ornement un tableau accroché au mur, portant le détail des délits souvent légers qui entraînent pour le soldat des peines variant de la salle de police à la peine de mort, et, leur laissant à méditer ce thème médiocrement récréatif, il se retira en jetant violemment la porte derrière lui.

« Ils ont tous l'air ici, dit Cristobal après un silence, de prendre notre venue comme une injure personnelle. Drôle de boîte ! Vraiment, il ne tien-

drait qu'à nous de nous croire prisonniers et destinés aux derniers supplices. N'est-il pas vrai, Felipe? »

Mais Felipe, en proie à un violent accès de fureur rentrée, ne répondit que par un grognement inarticulé. Il se disait que la maison de Cortinas venait de recevoir en sa personne des affronts intolérables, et roulait silencieusement dans sa tête des projets de vengeance.

Soudain le gros sergent reparut. Il semblait être dans un état de colère chronique.

« Gomez! Cortinas! aboya-t-il en lisant leurs noms sur un papier, à bas les habits! »

Les deux jeunes gens se déshabillèrent avec promptitude. Le sergent les examina longuement, sous l'abri des ses terribles sourcils, avec une expression qui semblait indiquer la plus violente désapprobation de leurs personnages, tandis que, selon la coutume invariable des conscrits, ils cherchaient instinctivement la poche de leur pantalon, comme pour mettre au moins leurs mains à l'abri de cette inspection gênante.

Après cela, il fit une brassée de leurs effets et s'en alla en les emportant.

« Eh bien! c'est complet! s'écria Felipe, en claquant des dents. Moi qui prends mal si aisément. C'est une infamie! Mais je porterai plainte...

Je ferai un rapport... Ceci ne se passera pas *incognito!*

— Et que veux-tu donc faire? dit Cristobal. La seule ressource ici n'est-elle pas de se soumettre! Ce serait bien, crois-moi, l'histoire du pot de terre et du pot de fer.

— Parle pour toi, dit Felipe, pincé. Les Cortinas ont le bras long pour protéger et pour punir.

— Et de quoi te plaindras-tu? de ce qu'on t'a mis dans le costume du père Adam? de ce que les manières de la caserne manquent de suavité? Je doute que les Cortinas puissent changer ces choses.

— Libre à toi de penser ce que tu voudras, dit Felipe aigrement. Je sais de quoi je parle. »

Le voyant de si méchante humeur, Cristobal renonça à pousser plus loin l'entretien, et, pour combattre le froid qui le gagnait, il se mit à exécuter divers exercices de gymnastique qui eurent le meilleur effet sur son état général.

« Fais comme moi! cria-t-il, à travers deux entrechats, à son camarade. Je crois que ce brigand de sergent s'amuse à nous faire poser; et ce que nous pouvons trouver de plus spirituel est de déjouer ses plans. »

Mais Felipe semblait avoir fait à quelque divinité rageuse le vœu de geler consciencieusement, et il resta là une grande heure sans bouger, nu

comme la main, grognon et transi, l'image de la dignité outragée.

Enfin le sergent reparut, tenant à la main deux paquets d'uniformes matriculés.

« Voilà ! » dit-il en les leur jetant.

Ils s'empressèrent, comme on peut croire, de les endosser. Mais ici, grand désappointement. Pour Cristobal et Felipe, comme pour la plupart des très jeunes gens, la perspective de se voir revêtu d'un bel uniforme était un des grands attraits de la carrière militaire. Quelle déconvenue ! Les habits qu'on leur donnait étaient informes, hideux, hétéroclites. Ils avaient évidemment servi déjà. De plus ils n'étaient point à leur taille. On avait donné à Cristobal une vareuse grande comme un peignoir de bain, avec de vastes manches dans lesquelles ses mains mêmes disparaissaient ; par compensation, sans doute, le pantalon de Felipe était si court que ses chevilles fort peu sculpturales restaient exposées à la vue du public.

Pour mettre le comble à ses bonnes grâces le sergent conduisit les deux jeunes gens à la chambre, où il leur désigna leur place tout au bout de la salle, sans qu'il fût seulement question de souper.

Felipe écumait littéralement. Cristobal, à qui ses exercices de gymnastique avaient rendu son

équilibre et qui, s'il faut le dire, prenait assez instinctivement le contre-pied de l'opinion de Felipe, Cristobal déclara qu'ils n'en mourraient pas pour se passer une fois de souper, et qu'il était résolu à prendre l'aventure du bon côté. Tandis que son compagnon s'allongeait désespérément sur une paille peu ragoûtante et se tournait du côté de la muraille, comme pour rompre en visière à tout ce qui l'entourait, Cristobal liait connaissance avec son voisin.

C'était un petit soldat qui paraissait de la meilleure humeur du monde, et notre héros, mis en veine par sa gaieté contagieuse, lui fit un récit comique de leur réception à la caserne, dont ils s'amusèrent tous deux de bon cœur.

« Ce qui m'intrigue, dit Cristobal, c'est de savoir pourquoi on nous donne des habits si peu à notre taille.

— Ah ! dit le soldat, il paraît que l'intendance n'a pas le sou ; on fait ce qu'on peut...

— Je comprends alors pourquoi la vareuse de mon camarade n'a que des rudiments de manches. Mais pour les miennes, il me semble qu'on n'a guère économisé l'étoffe. Faites-moi l'amitié de les examiner. Ce sont de vraies manches japonaises. Par ma foi, j'y cacherais très bien mon fournement.

— Le fait est, dit le petit soldat, en leur jetant

un regard de connaisseur, qu'on y a été largement. Ceci ne fait pas justice à votre tournure, sans compliment... Mais (penchant la tête sur un côté) il n'y aurait que peu de retouches à faire pour que cet uniforme vous allât comme un gant.

— Peu de chose ! répéta Cristobal. Croyez-vous que je sois tailleur ?

— Pourquoi pas ? dit l'autre. Je le suis bien, moi !

— Pas possible !

— Tout ce qu'il y a de plus possible.

— Alors, reprit Cristobal avec animation, vous pourriez me rendre un signalé service. Vous dites qu'il y a peu de chose à faire pour rendre mon costume présentable. Consentiriez-vous à vous charger de cette retouche ? Et puis-je vous demander ce que vous prendriez pour ce travail ?...

— Je le ferai très volontiers, dit le petit soldat, et, comme je ne suis pas assez riche pour travailler gratis, je vous demanderai dix *reales* pour ma peine, si vous les avez ! Si vous ne les avez pas, ce que vous voudrez...

— Accepté ! dit joyeusement Cristobal. Mais comment se procurer le fil, les aiguilles ?...

— N'ayez crainte !... j'ai tout ce qu'il me faut. »

Il tira de sous le lit un sac de toile rayée où il prit une paire de ciseaux qui eussent facilement

passé pour plus grands que lui, un dé, de la cire, du fil, etc., et, croisant ses petites jambes à la turque, il se mit à l'ouvrage, tranchant, bâtissant, cousant activement, tandis que Cristobal suivait avec un intérêt palpitant les progrès de la retouche.

« Voilà qui est fait ! dit le tailleur après deux bonnes heures de travail ; et j'ose dire que voilà de bel ouvrage !... »

Là-dessus on s'endormit.

A cinq heures, un appel de clairon réveilla tout le monde. Le ciel était terne, l'air froid et humide ; mais Cristobal avait hâte de se trouver sur le champ de manœuvres et, en outre, — pourquoi ne le dirions-nous pas ? — de parader dans son bel uniforme. Aussi s'habilla-t-il prestement tandis que Felipe s'insinuait en rechignant dans ses habits étriqués.

A une deuxième sonnerie, les diverses chambres déversèrent leur population dans la cour, et l'escouade dont faisaient partie nos amis fut conduite hors des murs, sur un vaste terrain où elle allait faire l'exercice sous la direction du capitaine Luis Ferrar.

Don Luis était déjà à son poste, et il ne paraissait pas de la meilleure humeur du monde.

« Cette vieille moustache n'a pas l'air commode !

dit à demi-voix le voisin de Cristobal. Attention aux compliments!... »

En effet, pendant quelques minutes, ce fut un roulement continu de jurons, une véritable volée d'injures. Le capitaine commença par inspecter tous les hommes, l'un après l'autre, et chacun eut son paquet. L'accoutrement ridicule de Felipe méritait les honneurs de la séance. Un esprit plus indulgent aurait pu se rappeler que le malheureux garçon n'en avait pas la responsabilité. Le capitaine Luis Ferrar sembla se faire une joie sauvage de la lui attribuer tout entière.

« Voilà une dégaine!... criait-il rouge de colère. S'il est permis de m'envoyer un pareil polichinelle!... Vous appelez cela un pantalon?... On dirait un fourreau de parapluie...

— Mais, mon capitaine, essaya d'arguer, d'un ton pleurard, l'infortuné Felipe, ce n'est pas ma faute, je vous assure...

— Bon!... Il va éclater en la mes, maintenant!... Voulez-vous bien fermer ces écluses, ou je vous envoie faire vos doléances au mur de la salle de police!... Quels benêts, bon Dieu, que ces recrues!... »

D'une manière générale, le capitaine Luis Ferrar paraissait fermement convaincu que tout nouvel arrivé était un composé à dose égale de stupidité,

de couardise et de mauvaise volonté. Et c'est pourquoi, sans doute, il commençait par secouer rudement ces novices, estimant qu'un soldat ne saurait se dépouiller trop promptement des vains préjugés de la vie civile.

Pendant on s'était formé en lignes, par échelons de dix hommes, et les caporaux instructeurs commandaient l'exercice.

Par bonheur, pour Cristobal et même pour Felipe, la manœuvre du fusil à tir rapide dont ils étaient armés n'avait plus de mystère, grâce aux leçons du gymnase Garrido. D'emblée ils exécutèrent tous les mouvements avec aisance et précision. Ils se montrèrent des adeptes dans l'art de l'escrime à la baïonnette. Il devint évident pour l'œil perspicace du capitaine, que toutes les manœuvres de peloton et même de compagnie leur étaient familières.

« Vous avez donc servi déjà? demanda-t-il à Cristobal dès le premier temps de repos.

— Non, capitaine; mais nous avons fait l'exercice au gymnase Garrido, à Séville.

— Savez-vous un peu de théorie?

— Oui, capitaine, la théorie de l'école de peloton. »

Don Luis leur posa aussitôt quelques questions. Cristobal y répondit fort bien, et Felipe, sans être

aussi brillant, montra qu'il savait les éléments du métier militaire.

« C'est bon, finit par dire don Luis Ferrar. Vous n'avez plus rien à faire au dépôt. Ce soir, à quatre heures, vous me suivrez aux avant-postes. »

Il leur aurait infligé à chacun huit jours de salle de police, qu'il n'aurait pu le faire d'un ton plus maussade. Néanmoins, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était là un signe de haute satisfaction. Allons ! tout n'était pas épines... on verrait peut-être jour à se distinguer.

Le même soir, vers quatre heures et demie, Cristobal et Felipe, avec une douzaine d'autres soldats jugés suffisamment exercés, arrivaient en effet aux avant-postes de l'armée constitutionnelle, à trois kilomètres environ de Pampelune. Le camp des guérillas présentait en ce moment l'aspect le plus animé. L'heure du dîner approchait, et de toutes parts on se préparait à cet intéressant épisode de la journée. Les uns apportaient les fagots, les autres pelaient des oignons ou plumaient quelque maigre volaille. Quelques-uns, plus avancés, voyaient déjà mijoter leur pot-au-feu, et, soulevant avec précaution le couvercle, se délectaient par avance du régal qui les attendait. La bonne humeur se manifestait partout, et, d'une marmite à l'autre, c'était un jet continu de plaisanteries et de quolibets.

Il était évident cependant que, si la gaieté régnait, c'était de compagnie avec la misère. L'aspect du camp était aussi pauvre que pittoresque. Pour abris, de mauvaises huttes de paille et de terre; pour uniformes, toutes les variétés possibles du costume de brigand, lorsque ce n'étaient point des haillons.

Soudain, Cristobal et Felipe s'arrêtèrent et ce fut un échange d'exclamations et de joyeuses poignées de main.

« Miguel!... Cristobal!... Estévan!... Felipe!...

— Toi ici! Je te croyais à cent lieues!...

— N'étais-tu point parti pour Madrid?... Voilà une chance!.. »

Dix ou douze camarades de Santa-Maria, déjà transformés en guérilleros, se pressaient autour des deux jeunes gens. Avec eux se trouvait aussi Prospero Solis, l'ex-impresario, plus orné de bagues que jamais, ce qui ne l'empêchait pas sans doute d'avoir ses opinions à lui et d'être prêt à les défendre les armes à la main.

Bientôt enfin on vit Lopez Garrido se joindre à ce groupe de Sévillans. Lui aussi, il était venu s'enrôler.

« Mais comment diable avez-vous pu arriver si tôt? demanda Cristobal après les premières effusions. Felipe et moi n'avons pourtant pas perdu de temps!...

— Nous sommes venus par Barcelone, et nous avons rencontré à Pampelune don Henriquez Hurtado en personne, qui nous a amenés tout droit ici.

— Ici?... Il y est donc? s'écria Cristobal.

— Oui, mon cher Gomez. Tu peux apercevoir là-bas le quartier général...

Allons nous présenter tout de suite à lui! dit Felipe.]

— Soit... Je vais vous montrer le chemin, répondit obligeamment Miguel Fernandez. Quel est votre capitaine? demanda-t-il en marchant.

— Don Luis Ferrar, une fameuse brute! répliqua Felipe d'un ton vindicatif.

— Ferrar! il n'y a pas dans le camp de plus joyeux compère!

— Te moques-tu? s'écria Cristobal.

— C'est comme je vous le dis. Vous ne connaissez sans doute qu'une de ses faces; il en a deux comme Janus. Attendez d'avoir vu l'autre, et vous m'en direz des nouvelles!... »

Ils approchaient de la tente du général... Miguel la leur désigna, et, peu d'instant après, don Henriquez Hurtado les serrait dans ses bras et les accueillait avec effusion.

« Eh bien, mes enfants! leur dit l'ex-professeur, il paraît qu'on a déjà fait ses preuves. Je viens de

recevoir de votre capitaine un rapport très favorable. Don Felipe, vous êtes proposé pour le grade de sergent; vous, don Cristobal, pour celui d'*alfé-rès* (sous-lieutenant)... Et ce n'est pas moi, comme bien vous pensez, qui mettrai des bâtons dans les roues de votre fortune militaire... »

Don Henriquez était accoutré en chef de corps à l'américaine : vareuse de laine, ceinture jaune et culotte de velours à côtes, comme ses guérilleros. Quelques galons sur la manche indiquaient seuls son grade. Son attitude était aussi simple que son costume, et le cadre qui l'entourait plus simple encore. Point de riches tentures, presque point de meubles. Une grande table et une douzaine de chaises communes, c'était tout. Cette table était servie, et le général-professeur pria cordialement ses jeunes soldats de dîner avec lui.

« Dites-moi maintenant, continua don Henriquez avec un sourire malicieux, si votre capitaine a fait votre conquête. »

Cristobal et Felipe répondirent par une grimace.

« Ah ! mes enfants, c'est un brave à trois poils. Je vous laisse sous ses ordres, et vous m'en rendrez grâce sans beaucoup tarder, je gage.

— Miguel Fernandez, que nous venons de rencontrer, nous disait justement que le capitaine est

remarquable pour sa belle humeur et... nous avions quelque peine à le croire, confessa Cristobal.

— C'est parfaitement exact, dit le général. Don Luis est le plus gai convive de la terre. J'espère qu'il ne manquera pas à l'appel ce soir. Je me passerais difficilement de sa compagnie quand je donne à dîner. C'est souvent ici comme à la table de Scarron ; il n'est pas rare qu'une chanson ou une bonne histoire de Ferrar y tienne lieu de plat de résistance. »

Les invités arrivaient, et le général leur présentait les nouveaux venus, tout en regardant si don Luis n'arrivait pas.

« Ah ! le voici ! s'écria-t-il avec satisfaction. Et il apporte sa guitare !... Don Luis, vous êtes le bienvenu !... »

— Salut, dit Ferrar à la ronde. Ah ! je vois nos deux jeunes gens ! Eh bien, est-on content de son vieux grognard de capitaine ? »

Cristobal le remercia avec cordialité, Felipe avec raideur. Ni son capitaine, ni son nouveau grade ne lui plaisaient outre mesure.

On se mit à table. Le dîner était pauvrement servi. On n'y voyait ni argenterie, ni cristaux, et, comme au camp, la bonne humeur était le meilleur plat. Don Luis, surtout, se faisait remarquer par sa

gaieté exubérante. Quoiqu'ils eussent été avertis, Cristobal et Felipe avaient peine à reconnaître la vieille moustache du matin.

Le capitaine était excessif en tout ; maintenant qu'il avait déposé son masque de mauvaise humeur, il semblait déterminé à pousser le plus loin possible la jovialité.

Il était évidemment le favori du lieu et, à ce titre, pouvait tout se permettre. Felipe, qui était pointilleux sur l'étiquette, fut assez choqué, après le premier service, de le voir saisir sa guitare et déplorer, dans un impromptu burlesque, la maigreur du dîner. Mais le général paraissait enchanté, et, comme personne ne semblait se formaliser des originalités du capitaine, il fallut bien faire comme tout le monde et rire de ses facéties. D'ailleurs, ce n'était pas le dîner seul que devait chançonner don Luis. Au second plat, nouvelle improvisation, et cette fois c'étaient les convives qu'il prenait à partie. Chacun y était présenté avec ses traits distinctifs. Cristobal, Felipe, le poète lui-même, y furent ridiculisés tour à tour, et cela avec tant de spontanéité d'esprit et une telle absence de fiel, que les victimes étaient les premières à saluer leur caricature d'éclats de rire sonores.

Ainsi se passa le dîner, et la soirée de même. Ce ne fut qu'un feu roulant de chansons, de calem-

bredaines et de plaisanteries sans tête ni queue, mais d'une gaieté étourdissante.

On se retira enfin pour aller dormir.

Don Luis et les jeunes gens cheminaient côte à côte à la recherche de leur tente. Tout le camp reposait, et le bruyant capitaine était redevenu silencieux.

« J'ai dans l'idée que nous ne ferons pas la grasse matinée, dit-il à ses deux compagnons; ou je me trompe fort, ou le général va nous donner de l'ouvrage cette nuit et nous envoyer en reconnaissance... Je le connais bien, et j'ai vu cela dans son œil. Mais soyez tranquilles, mes garçons. Vous serez placés comme il convient à des cavaleros de votre distinction. Vous, don Cristobal, je vous mettrai à la tête de mon avant-garde, et vous, don Felipe, en serre-file au premier rang... Avez-vous déjà vu le feu?...

— Jamais encore, dirent les jeunes gens à la fois, et non sans quelque confusion.

— Ah!... ah!... répliqua don Luis. Il ne faut pas rougir pour cela. C'est sans doute que vous n'en avez jamais eu l'occasion... Nous vous la fournirons bientôt, soyez tranquilles... Mais dites-moi, là, bien franchement, quel effet vous produit la perspective d'en découdre avec les carlistes dès demain matin?... Vous sentez-vous disposés à faire bonne figure sous le feu?...

— Mes ancêtres répondent pour moi de mon attitude !... répliqua Felipe sans laisser à Cristobal le temps de parler.

— Oh !... oh !... les ancêtres !... Ce ne sont pas eux qui se battront ! dit don Luis en sifflotant. Ils ne répondent de rien du tout, mon cher ami. C'est vous plutôt qui aurez à répondre un jour devant eux de la façon dont vous aurez abordé l'ennemi... Mais vous, Gomez, vous ne dites rien... Auriez-vous quelques doutes sur vous-même et, dans ce cas, êtes-vous assez franc pour le confesser ?...

— Ma foi, dit Cristobal d'un ton simple et sincère, je vous avoue, capitaine, puisque vous me le demandez, que la perspective d'aller au feu et de savoir de quelle étoffe je suis fait m'inquiète autant qu'elle m'attire. Je souhaite ardemment de me bien tenir. Mais comment puis-je répondre de ce que je ferai ? D'autres qui me valent bien n'ont-ils pas faibli avant moi ?...

— C'est bien, mon enfant, dit le capitaine, dont la forte main s'abattit d'un geste affectueux sur l'épaule du jeune homme ; ce doute sur vous-même vous honore à mes yeux. Vous irez au feu et vous vous y conduirez en brave, je le parierais... Mais nous voici arrivés à votre case ; glissez-vous auprès de vos camarades et dormez aussi tranquillement

que vous pourrez... C'est ce que vous avez de mieux à faire pour le présent... Bonsoir, mes amis!...

— Bonsoir, capitaine!... »



CHAPITRE X

LE BAPTÊME DU FEU

Cristobal s'était roulé dans sa *manta* et, comme un autre Alexandre, il dormait d'un profond sommeil depuis deux ou trois heures, quand une main assez rude le réveilla en lui secouant le bras.

« Debout, señor *alférès*!... Tout le monde debout!.. La compagnie est désignée pour une reconnaissance! disait une voix que le jeune officier reconnut à l'instant pour celle de Prospero Solis... Ah!.. ah!.. señor *alférès*, poursuit l'ex-impresario, vous allez peut-être avoir le baptême du feu!... Et je suis sûr d'avance que vous vous distinguerez comme en ce jour célèbre dans les annales des courses de Séville... Ah! don Cristobal!... Pourquoi n'avez-vous pas écouté mes propositions?... Cela aurait mieux valu pour vous et pour moi. Et du

reste, il en est temps encore!... ajouta-t-il en baisant la voix d'un ton confidentiel...

— Nous verrons cela après la guerre, répondit en riant Cristobal, que cette insistance à suivre une idée fixe, à pareille heure, en pareil lieu, amusait comme un trait de mœurs caractéristique. Maintenant, don Prospero, il s'agit de se préparer à découdre des carlistes et non point des taureaux...

— Hélas, oui!... Et c'est bien ce qui me chagrine! » murmura l'incorrigible impresario.

Mais le jeune homme ne l'écoutait plus. Il avait couru au prochain ruisseau pour y faire une toilette rapide et se rafraîchir les idées.

Il était à peine deux heures du matin. Le soleil ne se montrait pas encore; seule, une ligne rose au bord de l'horizon annonçait à l'orient sa prochaine arrivée.

Le cantinier avait déjà reçu l'ordre de préparer du chocolat qui fut distribué aux hommes; vingt minutes après le signal, toute la compagnie était alignée sur le front du camp.

Le général Hurtado vint l'inspecter en personne et parut satisfait; chacun était à son rang, l'arme sur l'épaule et l'équipement en bon état.

Outre nos deux amis, la compagnie comptait un grand nombre de tout jeunes gens qui allaient voir le feu pour la première fois, et, malgré l'ar-

deur guerrière qui les enflammait, plus d'un sentait son cœur battre avec violence.

L'inspection terminée, le général Hurtado commanda « quart de conversion, par le flanc droit » ; don Luis Ferrar prit la tête de sa compagnie sur son fougueux petit cheval noir, et la troupe se mit en marche. Elle allait vers le nord.

Cristobal, ainsi que le capitaine l'avait promis, commandait l'avant-garde, forte d'une vingtaine d'hommes, qui, à part quelques vieux grisons comme Prospero Solis et Lopez Garrido, ne comptait que de jeunes soldats, entre autres Estévan, Miguel et Pablo de la Paz, un écolier de Madrid. Le sergent Felipe Cortinas, sur l'ordre du capitaine, était venu se placer, comme guide, au premier rang de cette avant-garde.

La colonne à la droite de l'officier partit au pas accéléré ; une demi-heure plus tard, elle avait atteint une colline qui se dressait toute noire sur le ciel déjà clair, à deux ou trois kilomètres du camp

« En tirailleurs ! cria alors don Luis Ferrar. Il s'agit de gagner le sommet aussi vite que possible. Ce gros chêne brisé tout en haut pour point de ralliement. »

La compagnie s'éparpilla en un instant à travers les arbres qui couvraient la hauteur. Il faisait bon courir dans la fraîcheur embaumée de cette belle

nit. L'aurore allait paraître; un calme enchanteur régnait dans la nature. Quelques oiseaux s'éveillaient, et leurs gazouillements rompaient seuls le silence du matin.

Les soldats espagnols sont justement célèbres pour leur agilité et la rapidité de leur allure. La compagnie du capitaine Ferrar ne faisait pas mentir cette réputation; elle ne tarda pas à joindre le point de ralliement, et, après un second commandement, à redescendre le versant opposé de la colline.

Reformés en colonne, les soldats côtoyèrent quelque temps une petite rivière profondément encaissée entre les deux berges d'une étroite vallée. L'eau était si claire, avec son lit de marbre et de cailloux blancs, qu'on voyait les truites se jouant à travers les rochers et mirant aux premiers rayons du soleil leur robe argentée et mouchetée de rouge.

La marche, ici, était pénible; ce n'était point une route qui bordait le torrent; c'était un chemin pierreux, escarpé, qui montait parfois sur le flanc des rochers, serpentait autour d'un tertre, se transformait en sentier mousseux, puis redevenait rocailleux, semé de silex tranchants, de pyrites de fer d'un gris brillant.

Vers le milieu du trajet, un incident assez curieux se produisit : un troupeau de vaches se présenta avec sa bête émissaire en avant, la lourde

cloche résonnant aux échos du vallon. A cet endroit le passage était si resserré, que c'est tout au plus si ces fortes bêtes, aux longues cornes tordues, avaient assez de place pour elles-mêmes entre le mur de rocher et le lit du torrent.

La troupe et le troupeau s'arrêtèrent face à face. Qui allait céder le pas à l'autre? Ni les soldats ni les vaches ne paraissaient avoir envie de reculer jusqu'à un espace plus large, et cependant il était évident qu'un homme et une bête ne pouvaient passer en même temps en cet endroit sans risquer de faire un saut dans le torrent qui grondait là, au fond du précipice. Le jeune berger navarrais, son béret sur la tête, sa gourde en bandoulière, considérait les soldats d'un air narquois. Ce n'était point lui, certes, qui allait céder le pas; — les bêtes passeraient d'abord. Cela se lisait clairement dans son regard railleur aussi bien que dans les injonctions qu'il adressait à ses vaches.

Don Luis le comprit; il cria à ses hommes de se coller le dos au rocher sur toute la longueur du sentier, de se faire aussi petits que possible en formant la haie. Le défilé des vaches commença alors. L'émissaire, magnifique animal au poil noir, au mufle roux, aux cornes gigantesques, se décida à passer devant les soldats, d'une allure tranquille, tout en faisant tinter sa grosse cloche. Les autres

la suivirent; quelques-unes, plus timides, s'arrêtaient — le sentier était si étroit et le péril si imminent. Et alors il y avait encombrement; les bêtes se poussaient, montant l'une sur l'autre et beuglant... Ce défilé dura plus d'une heure, pendant laquelle on pouvait se demander à tout instant si la compagnie n'allait pas voir brusquement finir sa carrière en se trouvant aplatie contre le rocher. Enfin la dernière vache passa.

« Ce n'est pas trop tôt! dit avec un soupir de soulagement le capitaine Ferrar, qui avait dû, à cause de son cheval, se tenir à l'arrière-garde, où il bouillait littéralement d'impatience... Mais nous devons nous attendre à ce contre-temps dans ces gorges pyrénéennes. Quand les vaches émigrent et changent de pâturage on peut en rencontrer jusqu'à mille en un jour. Espérons que ce ne sera pas le cas aujourd'hui, et tâchons de regagner le temps perdu. »

Le chemin, toujours capricieux, grimpait maintenant le long du flanc de la colline et dominait un vaste panorama.

« Voilà Roncevaux! cria un vieux soldat.

— Où cela? demandèrent plusieurs voix.

— Au nord-est, au delà de ces deux chaînes, en deçà des neiges éternelles!... »

Les jeunes gens saluèrent avec émotion la célèbre

vallée, la Brèche de Roland, qui se détachait sur le ton rosé du ciel. Sans être Français, ils avaient pour la plupart entendu parler de la chanson de Roland. Don Diaz de Aguilar l'avait même expliquée l'hiver précédent au cours de français de l'*instituto* Santa-Maria, et il n'y avait pas un de ses élèves qui, se sentant au flanc une épée, ne songeât à Durandal et n'eût le désir d'imiter le neveu de Charlemagne.

Bientôt le chemin se remit brusquement à descendre; en quelques minutes la colonne arrivait à un pont rustique jeté de l'une à l'autre des rives du torrent. Un pont? C'en était un si l'on veut. Pour parler vrai, il se composait de deux troncs d'énormes chênes placés là l'un près de l'autre, sans ciment autre que la mousse et le lierre, sans rampe aucune, sans soutien quelconque. Au delà de ce pont, à deux kilomètres environ, on apercevait un village qu'il s'agissait d'aller reconnaître.

Don Luis Ferrar s'engagea le premier sur le périlleux passage, tenant son cheval par la bride et forçant d'un poignet de fer le pauvre animal à le suivre.

« En avant! les enfants, disait Lopez Garrido toujours jovial. C'est la voltige mise en pratique. Faites-moi honneur! Les bras en balancier! ne regardez point en bas! Señor Fernandez, vous allez

piquer une tête si vous ne passez pas plus vite. Au pas accéléré, en avant!... »

La plus grande partie de la troupe avait traversé déjà; Felipe et Cristobal, les meilleurs élèves de Lopez Garrido, avaient gagné l'autre bord en quelques enjambées, Estévan et Pablo, un peu moins sûrement, mais sans pâlir toutefois. Les plus craintifs étaient restés en arrière.

« Pour moi je ne passe pas debout! Je ne suis pas né chèvre! » cria un guérillero, fort petit de taille, grêle et misérablement bâti.

Et, à la grande hilarité de la compagnie, il se mit à ramper, avançant péniblement sur les genoux, s'écorchant à l'écorce rugueuse des deux arbres.

« Ce n'est pas son poids cependant qui doit le gêner, disaient quelques railleurs.

— Pour un Castillan, tu n'es pas crâne, mon garçon! cria Garrido.

— Santa Maria, général en chef de toutes les Espagnes! cria tout à coup le malheureux Castillan, désespérément accroupi à moitié route... les troncs d'arbres se disjoignent, je vais tomber dans le précipice!

— Ce ne serait pas une grande perte, par ma foi! s'écria Garrido indigné. A-t-on jamais vu un capon pareil? Et ça veut être soldat! »

D'un bond il fut auprès du pauvre garçon qui,

blême et frissonnant, refusait de quitter la position horizontale qu'il avait prise au beau milieu du pont, où il avait fini par se coucher à plat ventre.

« Attends un peu ! je vais t'apprendre la voltige, » criait le professeur de gymnastique.

Et, avant que le malheureux Castillan eût compris ce qui lui arrivait, Garrido l'avait saisi par la ceinture, l'élevait dans les airs à bras tendu, et, le corps droit, la taille renversée, la tête fière, il s'avancait tenant le malheureux en équilibre comme s'il eût porté une plume.

Les applaudissements de toute la compagnie accueillirent cet exploit de haute acrobatie. Garrido, laissant retomber sur ses pieds l'infortuné soldat :

« Passe pour cette fois, garçon, lui dit-il avec des yeux flamboyants ; mais je t'avertis qu'au retour, si tu *cannes* encore, je te porte pendu par la peau du cou comme un lapin ; nous verrons si tu as envie d'en tâter. »

Le Castillan, honteux et confus, s'empressa de disparaître au milieu de ses camarades, qui ne lui épargnèrent naturellement pas les quolibets.

Tant il est vrai qu'un peu de maladresse contribue souvent à donner à un homme l'allure d'un poltron, tandis qu'un peu de gymnastique lui donne si aisément celle d'un brave.

Quant aux autres timides demeurés en retard,

craignant non sans raison d'être portés suspendus par le cou au-dessus de l'abîme, ils se hâtèrent de franchir la passerelle. Bien leur en prit, car le caporal Garrido semblait tout à fait d'humeur à recommencer son tour de force.

On ne fut plus bientôt qu'à deux cents mètres du village.

« Halte!... cria le capitaine Ferrar. J'ai dans l'idée qu'ils sont là et se proposent d'effectuer le passage de la rivière. Nous allons nous établir ici et les recevoir de la bonne façon! Déployez-vous en tirailleurs, mes enfants, et choisissez vous-mêmes vos postes... Je verrai quels sont les malins... »

En un clin d'œil la colonne se rompit; les soldats se dispersèrent à droite et à gauche, cherchant un pli de terrain, un arbre, un abri quelconque, derrière lequel ils pussent s'établir pour tirer à couvert et bien tranquillement.

L'*alférés* Cristobal Gomez, voyant le capitaine Ferrar se promener de long en large sur le chemin de halage en fumant sa cigarette, suivit son exemple et, restant lui-même à découvert, il indiqua, à quelques-uns de ses hommes qui paraissaient les plus empêtrés de leur personne, des postes qui pouvaient être favorables.

Malgré sa bonté d'âme naturelle il ne put retenir un sourire à la vue de Felipe Cortinas, qui était

en proie à une incertitude visible et ne savait positivement que devenir.

« Que faites-vous donc, sergent Cortinas ? dit à ce moment le capitaine ; vous ne cessez de tourner et de retourner comme un lion en cage ; postez-vous donc ! »

Felipe s'excusa en balbutiant ; pâle, troublé, il regardait avec une anxiété comique du côté du village, comme s'il s'attendait à en voir sortir d'un instant à l'autre une légion de diables...

« Les voilà ! » cria tout à coup Pablo à son oreille.

Felipe, sans prendre garde au sourire qui accompagnait cette taquinerie, sursauta si violemment qu'il en laissa tomber son sabre.

« Un crâne sergent que nous avons là ! » murmura Prospero Solis entre ses dents.

Mais le son du clairon, éclatant tout à coup, vint lui couper la parole. C'était le capitaine qui avait fait donner ce signal. Aussitôt tous les guérilleros vinrent se reformer en colonne sur le chemin.

« Je vois ce que c'est, se dit Cristobal. C'était une feinte du capitaine pour essayer la solidité de sa compagnie... »

Et don Luis confirma aussitôt cette hypothèse en disant :

« Bravo, les enfants, ce n'est pas trop mal !... »

Vous avez assez bien pris position et vous ne vous êtes pas fait tirer l'oreille pour quitter vos abris... Je vois que vous êtes des lurons... Eh bien !, puisqu'*ils* ne veulent pas sortir de leurs quartiers pour venir nous trouver, c'est nous qui irons les déloger et prendre leur déjeuner!... Allons, mes enfants, en marche, et vivement!... Que ces maisons soient à nous dans trois minutes!... »

La compagnie partit à l'instant même au pas gymnastique ; deux minutes après elle entra dans le village...

On ne voyait pas trace de carlistes. Quelques bérets de paysans, quelques bonnets de coton se montraient aux fenêtres ; sur le pas de sa porte une femme en jupon court était assise, écosant des fèves. Évidemment le village n'était point occupé et se trouvait absolument dénué de carlistes.

« C'est égal, se disait le capitaine en se frottant les mains. La compagnie a bien marché!... S'il y avait eu des carlistes, elle les aurait abordés carrément... Tout est pour le mieux!... Nous allons toujours déjeuner!... »

Les fusils avaient été formés en faisceaux sur la place de l'église. Toute la population accourait ; des femmes mal peignées, à moitié vêtues, la tête couverte d'un châle, des gamins pourvus d'un pan de chemise battant leurs talons, des petites filles

en sabots de forme gracieuse, ornés de dessins au fer rouge, venaient se grouper autour de la place et y former la haie.

« Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! Il faut trouver des vivres ! » dit le capitaine.

Et il donna l'ordre aux *cabos* ou caporaux de se répandre dans le village avec plusieurs hommes, pour y réquisitionner des provisions. On est si peu habitué à voir de l'argent dans ces pauvres villages de la frontière franco-espagnole, que la vue de quelques pièces blanches suffit à produire des miracles. Tous les habitants connaissaient du reste par expérience le système des carlistes qui les obligeaient à fournir gratis le feu, le sel et l'huile ; aussi étaient-ils trop heureux de livrer ces denrées contre espèces sonnantes.

Les munitionnaires revinrent bientôt portant des corbeilles d'œufs, des miches de pain bis, des tranches de lard.

Cependant, on avait allumé des braseros sur la place ; les hommes avaient fait le café et se disposaient à le déguster, lorsque Pablo apparut, traînant après lui une vieille femme qui se débattait énergiquement. Il riait de tout son cœur.

« Señor capitan, dit-il à don Luis, j'amène la señora devant votre illustre tribunal. Je viens de la surprendre en train de faire rôtir un magnifique

chapon; je l'ai sommée de me le livrer contre paiement pour la table du capitaine, et la señora s'y est absolument refusée. Avant d'employer la violence j'ai voulu consulter mon chef...

— Sainte Vierge Marie et tous les saints du paradis, protégez-moi! disait la pauvre femme épouvantée. Hélas! mes bons messieurs, que feriez-vous d'un seul chapon pour tant d'hommes?...

— Nous nous en arrangerions fort bien, dit le capitaine; mais enfin nous ne sommes pas des brigands, et si la señora met une grande opposition...»

A ce moment survint un vieux curé à cheveux blancs.

« Señora Josefa! criait-il en courant, señora Josefa! Ah! l'impertinente! Ne l'écoutez pas, Messieurs!...»

Le curé était tout essoufflé.

« Le chapon est à vous, Messieurs! dit-il. Trop honoré de pouvoir vous l'offrir. Ma gouvernante a trop de zèle, elle ne sait ce qu'elle dit... Faites-moi l'honneur de venir au presbytère, señor capitán, ainsi que vos officiers.

— Ma foi, ce n'est pas de refus, dit don Luis Ferrar. Venez, alférez Gomez, sergent Cortinas, caporal Garrido, et vous aussi, caporal de la Paz, vous avez bien mérité de la patrie. »

On se rendit chez le curé pour y dévorer le cha-

pon, de la señora Josefa, en dépit de ses murmures.

Le presbytère n'était pas aussi riche en argenterie qu'en chapons fins, tant s'en faut; il fallut se contenter de fourchettes d'étain ou de bois. Mais le chapon était excellent, le vin généreux, le vieux curé fort gai et la colère de Josefa fort drôle. Cela suffit à faire passer agréablement une heure.

Les soldats, pendant ce temps, avaient déjeuné sur le pouce, avaient pris leur café et se livraient maintenant aux douceurs de la sieste. Ils pouvaient dormir tranquilles; le capitaine avait eu soin de poster des grand'gardes en avant du village, et avait accordé trois heures de repos.

A quatre heures, le clairon se fit entendre. On se reforma aussitôt en colonne pour repartir. Sur la droite du village se trouvait un bois de chênes-lièges; c'était l'objectif du capitaine. Il commanda halte à la lisière; puis, appelant Cristobal, il lui donna l'ordre d'aller fouiller le bois avec l'avant-garde.

Cristobal divisa immédiatement ses vingt hommes en trois groupes. Ses plans avaient été bientôt faits: l'un irait à droite, l'autre à gauche, lui-même prendrait le centre; on s'espacerait d'une trentaine de mètres les uns des autres, de manière à ne pas se perdre de vue et à se rallier à la première alerte.

Un singulier sentiment de confiance et de joie

intime pénétra l'âme de Cristobal en se trouvant sous bois. Felipe, au contraire, paraissait sombre et préoccupé... On avançait sans bruit... Cristobal marchait à dix ou quinze mètres en avant de sa ligne de tirailleurs.

La lisière opposée du bois s'accusa par une bande de lumière... Il ne se trompait pas ! ces taches rouges qui tranchaient sur le vert sombre des feuillages, c'étaient bien des bérets carlistes !...

« L'ennemi est là !... » se dit Cristobal. Et, faisant signe à ses hommes de s'arrêter, rampant sur les mains et les genoux, il s'approcha assez du bord de la futaie pour constater qu'un corps ennemi — de sept ou huit cents hommes environ — était campé là, dans une clairière qu'enfermaient deux pointes du bois dessinées en croissant.

« Sept ou huit cents hommes !... C'est beaucoup en comparaison de l'effectif de notre compagnie !... se dit Cristobal. Mais ils n'ont même pas eu soin de se garder. Ils croient l'ennemi à quatre lieues d'ici, sous les murs de Pampelune. Les uns fument, les autres flânent ou dorment. On peut les surprendre... »

Cristobal revint vers ses hommes.

« Qui veut courir informer le capitaine de la présence de l'ennemi ? demanda-t-il.

— Moi ! » proposa aussitôt Felipe Cortinas, avec un empressement d'assez mauvais goût.

Le jeune alférés eut peine à retenir un coup d'œil ironique.

« Va donc ! lui dit-il. Et surtout reviens vite et en force !... Quant à nous, sans plus tarder, nous allons attaquer... Une occasion pareille ne doit pas être perdue !... »

Il dit, et, se tournant vers la ligne de tirailleurs, il commande à demi-voix :

« En avant !... Tir à volonté !... »

Les hommes s'élancent, et aussitôt la fusillade éclate sur la lisière de la forêt... Les carlistes, surpris, courent aux armes dans une extrême confusion... Ils ignorent le nombre et la force de ceux qui les attaquent. Avant d'avoir pu riposter par un seul coup de feu, ils ont une trentaine d'hommes hors de combat...

Cristobal a reconnu leur chef, non sans un douloureux serrement de cœur ; c'est M. de Santa-Fè, qui cherche à rallier ses hommes.

« Courage ! leur crie-t-il, ce n'est qu'une poignée de tirailleurs ; c'est évident d'après la maigreur du feu !... »

Les carlistes, à leur tour, commencent à diriger un feu nourri sur le bois. Plusieurs guérilleros qui se montrent à découvert sont blessés. Cristobal

sent à l'épaule comme un coup de fouet qui le cingle, il n'y prend pas garde... C'est qu'un objet accapare son attention : un drapeau qu'un sous-lieutenant carliste vient de sortir de sa gaine de cuir pour le faire flotter au vent et relever l'ardeur des soldats royalistes...

Au même instant Cristobal entend derrière lui la voix de don Luis :

« Hardi !... les enfants !... nous voici avec des munitions !... Tenez ferme !... »

Une idée folle s'empare de Cristobal : courir au drapeau, l'enlever ! Trente pas à peine l'en séparent...

Il sort du bois, son épée nue sous le bras gauche, son revolver au poing, et court au porte-drapeau. La rapidité de son action est telle que, la fumée aidant, personne ne le remarque. Il arrive au sous-lieutenant carliste, lui décharge son revolver en pleine poitrine et saisit le drapeau, qu'il emporte vers le bois.

Un cri de rage, une volée de coups de feu l'accompagnent. Mais son action a électrisé toute la compagnie qui déborde le bois de toutes parts, avance sur les carlistes, les culbute, les met en charpie ! Ils lâchent pied, battent en retraite en laissant sur le terrain près de trois cents morts ou blessés...

Le combat était fini, la position restait aux guérilleros.

Quant à Cristobal, il gisait à terre, au pied d'un chêne, blessé de trois coups de feu, évanoui — mort peut-être, — les mains crispées sur le drapeau qu'il avait conquis.



CHAPITRE XI

A L'AMBULANCE

La première impression que crut percevoir Cristobal quand il revint à la vie, ou du moins à une demi-conscience vague et incertaine, fut qu'il était sourd, aveugle, muet, perclus de tous ses membres et comme noyé dans des ténèbres infinies. Un bourdonnement lointain, comparable à celui de la mer, semblait bruire dans sa tête. Il n'avait même pas la force de soulever les paupières.

Où était-il? Faisait-il jour ou nuit?... Comment se trouvait-il en un tel état!... Il n'aurait pu le dire. Machinalement il essaya de palper autour de lui. Aussitôt une douleur atroce lui fit de nouveau perdre connaissance.

Quand il reprit ses sens pour la seconde fois, ce bourdonnement étrange recommença. C'était maintenant comme un bruissement qui finit par se pré-

ciser et lui faire reconnaître des voix humaines, — des voix très douces, d'un timbre singulier...

Il ne se trompait pas : ces voix parlaient anglais.

« Ma tante ! je crois qu'il a bougé, disait une de ces voix, la plus jeune et la plus fraîche.

— Croyez-vous, Mabel?... répondit l'autre. Voyons, essayons encore. Passez-moi les sels... Pauvre jeune homme !... Comme il est pâle !... Je crois que vous vous êtes trompée, mon enfant... il reste immobile...

— Et quelle affreuse blessure ! reprit la jeune voix d'un ton de commisération.

— Oui, terrible en effet. Je crains bien (baissant instinctivement le ton) qu'il n'y ait guère d'espoir à garder...

— Est-il possible ! Ah ! la cruelle chose ! Ne peut-on vraiment rien faire ? Pensez, ma tante, à ses sœurs, s'il en a, à sa pauvre mère !...

— Oui, mon enfant, tout cela est horrible ; cependant rappelez-vous que notre mission ici n'est pas de nous apitoyer vainement sur des maux irréparables, mais bien d'employer toute notre énergie à les diminuer. Je ne puis rester près de ce blessé plus longtemps, j'ai cent choses à faire...

— Puis-je continuer à lui faire respirer des sels, ma tante ?

— Certainement. Voici l'heure de donner sa po-

tion à ce malheureux qu'on vient d'amputer des deux jambes. Si votre malade bouge, appelez-moi... C'est singulier! je m'imagine que je le connais... Il me semble avoir déjà vu ces traits quelque part... »

Il y eut un silence. La senteur pénétrante du sel ammoniac, dissipant peu à peu le brouillard qui pesait sur le cerveau du blessé, rendait de l'activité à ses nerfs. Par un effort violent de volonté, il ouvrit les yeux.

Il se trouvait dans une grande salle garnie de lits à rideaux blancs; au-dessus de lui, une charmante figure encadrée de cheveux blonds était penchée, sérieuse et attentive. Il la vit s'éclairer d'un sourire.

« Je savais bien, dit-elle à demi-voix, qu'il vivait... Ma tante! »

Mais la bonne dame était toute aux soins qu'elle donnait à un autre blessé.

« Qui êtes-vous? murmura Cristobal, d'une voix à peine distincte.

— Votre infirmière.

— Mais votre nom?

— Mabel Fairlie.

— Je ne connais pas ce nom, dit Cristobal d'un ton vague, et vous je vous connais... Où suis-je? reprit-il.

— A l'ambulance de la Croix-Rouge, à Pampe-

lune. On vous a relevé cette nuit sur le champ de bataille et transporté ici.

— Savez-vous... pouvez-vous me dire où est le capitaine don Luis Ferrar? »

Un voile de tristesse couvrit les traits de la jeune garde-malade.

« Il est mort! s'écria Cristobal, en essayant de se soulever. Mais il retomba avec un gémissement.

— Ne bougez pas! Ne parlez pas! dit vivement la jeune fille. Don Luis Ferrar est vivant. Il est ici. Il est grièvement blessé... Maintenant, pas un mot de plus! Tenez, voici une potion qu'il vous faut prendre. Le docteur l'a ordonnée. »

Cristobal accepta docilement le breuvage qu'elle lui présentait, et il se sentit fortifié.

« Puis-je au moins vous remercier? dit-il avec un pâle sourire.

— Oui; mais gardez-vous de vous tourmenter, répondit-elle, sérieuse. Il faut réserver vos forces... Elle s'arrêta, n'osant parler de l'opération imminente.

— J'aurais tant de choses à demander, tant de choses à dire, » soupira le blessé.

Puis, voyant l'expression d'anxiété qui se peignait sur le visage de sa jeune gardienne, il se tut, épuisé d'ailleurs par l'agitation qu'il s'était donnée.



BIBLIOTECA NACIONAL
DE MADRID

Un moment plus tard, un médecin français, le docteur Briot, s'approchait de son lit

Le docteur était un homme grand, sec, au teint bilieux, au regard noir et perçant. Il découvrit la blessure de Cristobal; et, tout de suite, délibérément, d'une main sûre, il la sonda pour s'assurer jusqu'où avait pénétré la balle.

Pas un gémissement n'échappa au blessé; seulement, une ride profonde, sillonnant son front, témoignait de l'effort qu'il s'imposait pour supporter en homme ce douloureux examen.

« Je vois que vous savez souffrir, mon garçon, dit le docteur, dont la figure refrognée s'était éclairée d'une expression sympathique. Je vais donc procéder sans délai à l'extraction de la balle; c'est le plus pressé. Vous ne tenez pas, j'espère, à être insensibilisé?

— Pas de chloroforme! dit Cristobal.

— C'est parfait, répliqua le docteur. Car je vous avoue que cette opération préliminaire compliquerait singulièrement les choses. Nous manquons de tout ici... Je n'ai pas un seul aide, si j'excepte ces dames qui sont d'un dévouement admirable, mais qui ne peuvent vraiment pas remplacer des internes!... N'importe!... n'importe... Vous verrez que tout ira bien... Si seulement tous les blessés savaient supporter la douleur!... Mais on élève les

garçons dans l'édredon, puis on s'étonne de n'avoir que des poules mouillées!... »

Tout en parlant, le docteur avait étalé sa trousse, choisi un bistouri, une pince d'acier, deux ou trois érignes.

« Voilà qui est fait, reprit-il. A l'œuvre maintenant, et du courage!... Madame Cameron, soutenez-moi ce bras, je vous prie!... Mademoiselle, tenez la charpie toute prête, et passez-moi ce bassin d'eau phéniquée, quand je vous ferai signe... »

Un silence plein d'angoisse se fit. Le docteur avait reconnu qu'il ne pourrait retirer le projectile qu'en pratiquant une incision assez profonde. Armé de son terrible bistouri, il étudiait attentivement l'épaule fracassée, cherchant l'endroit où il devait porter le fer. Soudain il se décida; un éclair passa sur la lame affilée; d'un mouvement rapide et précis, il avait tranché dans le vif. Cristobal ne bougea pas. Le docteur se pencha, et, écartant les chairs, il procéda à la partie la plus douloureuse de l'opération, la recherche de la balle. Les deux dames, défaillantes, avaient détourné les yeux; le docteur, les dents serrées, le sourcil hérissé, s'acharnait à sa besogne, poursuivant le projectile meurtrier qui fuyait sous sa pince. De grosses gouttes perlaient sur son front... Cristobal, mor-

tellement pâle, les traits tirés, présentait l'image de la mort.

Tout à coup le docteur Briot se releva.

« La voici! s'écria-t-il en produisant un lingot de plomb cylindrique, long de trois centimètres. S'il y a du bon sens à se servir de projectiles pareils! Quels sauvages que les hommes civilisés!... Et cela se croit très supérieur aux nègres du Congo!... Mademoiselle! le bassin d'eau phéniquée, s'il vous plaît!... l'éponge!... Maintenant, ce tuyau de drainage, là-bas sur la table... il est tout coupé... Parfait!.. la charpie... oui... de l'alcool; je suis pour le pansement à l'alcool... Cela va vous cuire un peu, mon garçon; n'y faites pas attention, » ajouta-t-il en s'adressant à Cristobal qui éprouva au même instant la sensation d'un fer rouge appliqué sur la chair à vif.

Mais presque aussitôt la douleur s'apaisa, et il se trouva soulagé.

« Cette bande à présent! continuait le docteur imperturbable. Très bien! voilà qui est fait!... Mademoiselle, tous mes compliments... un interne de quatrième année ne m'aurait pas mieux aidé. Il n'y a plus maintenant qu'à laisser reposer le blessé.

— Merci, docteur, articula faiblement Cristobal en entr'ouvrant les yeux.

— Brave enfant! dit la vieille dame en passant la main d'un geste maternel sur sa tête bouclée.

— Il n'y a rien à dire, il s'est bien tenu! répliqua le docteur. Ce n'est pas souvent que j'ai vu endurer ainsi une opération aussi douloureuse. Mais savez-vous une chose? Le courage porte en soi sa récompense. Quand on résiste au mal de cette façon, on en a facilement raison. Vous verrez que nous tirerons ce garçon d'affaire, madame Cameron... Qu'y a-t-il encore?... Une autre blessure au bras droit?... une éraflure à l'oreille?... Tout cela n'est rien; de simples bobos... Pansement simple; une bande de sparadrap. Vous voyez que les plaies sont tout à fait superficielles... Vous vous chargez de la chose, n'est-ce pas, madame Cameron? Il faut que je me sauve... on m'attend au pavillon pour opérer une demi-douzaine de malheureux... »

Et l'intrépide docteur, ramassant ses outils, s'en alla en courant.

Les deux dames s'empressaient autour du blessé, lui présentant une potion tonique, relevant ses coussins, bordant son lit, mettant toutes choses en ordre autour de lui.

Cristobal éprouvait maintenant un sentiment de bien-être inexprimable. Ses traits s'étaient déten-

dus. Cette contraction cruelle, qui les altérait depuis le moment où il était revenu à lui-même, faisait place à une expression plus douce, — celle de sa physionomie naturelle. Un peu de couleur remontait à sa joue. Bientôt ses gardes-malades bénévoles remarquèrent avec joie que la fièvre tombait et qu'il s'endormait paisiblement.

A son réveil, il les retrouva penchées vers lui, épiant sur ses traits les phases de la crise qu'il traversait. Elles virent qu'il voulait parler.

« Chut ! fit M^{me} Cameron, en portant un doigt à sa bouche avec un sourire bienveillant. Nous ne devons pas vous laisser causer, c'est la consigne.

— Mais, ma tante, intercéda la jeune fille, peut-être désire-t-il quelque chose. Avez-vous soif, monsieur ?

— Non, dit Cristobal en attachant sur elle ses yeux que venaient de creuser profondément ces quelques heures de cruelle souffrance.

— Tâchez de rester bien tranquille et de vous rendormir...

— Je voulais seulement dire une chose : Je vous reconnais enfin. »

Les deux dames échangèrent involontairement un regard qui signifiait : il divague.

« Je vous reconnais, reprit Cristobal avec l'insistance qu'un malade attache à son idée. Vous êtes

l'étrangère qui assistait à Séville à la course de taureaux ; la jeune étrangère qui a bien voulu accepter mon flot de rubans !... »

Sur ces mots il laissa aller sur l'oreiller sa tête fatiguée, et, fermant les yeux, il se rendormit paisiblement.

« C'est donc cela ! dit M^{me} Cameron à voix basse. Il me semblait bien, moi aussi, avoir vu quelque part les traits de ce jeune homme ! Et maintenant je me dis qu'il faut que j'aie été aveugle pour ne pas l'avoir reconnu d'emblée !... On ne voit pas tous les jours une tête aussi remarquable, n'est-ce pas, Mabel ?

— Il est très bien, dit Mabel, mais surtout il est brave !... Dites-moi, ma tante, reprit la jeune fille, comment va le capitaine Ferrar ?

— Il est en assez bonne voie. Voilà encore un magnifique soldat !... Vraiment je commence à être de l'avis du docteur Briot et à croire avec lui que le courage du malade appelle sa guérison.

— A peine réveillé notre blessé a demandé de ses nouvelles, dit Mabel. Je regrette de n'avoir pas su plus tôt ce que vous me dites. Il paraissait plus inquiet au sujet du capitaine que sur son propre compte.

— Braves gens ! » dit M^{me} Cameron, et les deux dames retombèrent dans le silence.

Les réflexions de miss Fairlie étaient de nature complexe. Le dernier mot qu'avait prononcé Cristobal avant de s'endormir lui avait apporté une révélation qui n'était pas sans l'embarrasser un peu. Étrangère à l'Espagne où elle voyageait avec sa tante au moment de sa visite à Séville, elle appartenait, depuis un an déjà, à la *Société internationale de secours aux blessés*, et sa première idée, en apprenant que la guerre venait d'éclater, avait été de se mettre à la disposition du comité directeur des ambulances. Elle s'était vouée à l'humble office d'infirmière, et il n'était point de soldat si misérable à qui elle refusât des soins dévoués ou des encouragements sympathiques. Mais elle n'avait jamais envisagé la possibilité de se placer avec ses malades sur un pied d'intimité quelconque. Elle voulait bien passer le jour et la nuit à veiller, laver les plaies les plus hideuses, se plier aux plus humbles soins, mais cela sans que son rang de patricienne fût jamais méconnu, et que sa dignité y perdît rien.

Lorsqu'on avait apporté Cristobal, pâle et sans vie, elle n'avait nullement reconnu le jeune héros de la *corrida*, le gracieux triomphateur dont elle ne savait si l'hommage public lui avait causé plus de confusion ou plus de plaisir. Et maintenant elle éprouvait une sorte de malaise et d'appréhension,

un vague désir de se démettre d'une charge qui pouvait devenir gênante. Son cœur généreux ne pouvait cependant lui permettre de brusquer un blessé, un héros... La situation était difficile, et elle regretta presque, pour un moment, l'enthousiasme qui lui avait fait embrasser ces fonctions. Quelle contenance faire si le jeune malade persistait à son réveil dans ses réminiscences indiscretes, s'il continuait à voir en elle l'héroïne d'un incident romanesque qui paraissait à la jeune Anglaise s'être écarté un tant soit peu des strictes limites des convenances? Le plus simple, sans nul doute, aurait été de confier la difficulté à la bonne M^{me} Cameron et de la prier de dispenser à l'avenir sa nièce de tout service auprès de Cristobal. Pourquoi Mabel ne s'arrêta-t-elle pas à cette décision très raisonnable? Craignait-elle que sa tante taxât d'exagération de tels scrupules? Éprouva-t-elle une timidité bien naturelle à donner un nom à une chose très vague en somme et plutôt pressentie que constatée? Ou bien craignit-elle que d'autres mains s'acquittassent moins bien que les siennes des soins délicats que réclamait le jeune blessé? Toujours est-il qu'à son réveil il la retrouva à son chevet, prête à répondre au premier appel; avec un peu plus de raideur ou de timidité peut-être qu'elle n'en avait montré quelques

heures auparavant, mais toujours obligeante, adroite et dévouée.

Miss Fairlie s'était d'ailleurs inutilement tourmentée au sujet de l'attitude possible de son malade vis-à-vis d'elle. Et, pendant les longs jours de convalescence qui suivirent, elle eut le loisir de se rassurer. Une courtoisie chevaleresque, une gratitude sans bornes, mais aussi une réserve absolue caractérisaient les manières de Cristobal envers les deux dames. Jamais la moindre allusion ne passa plus sur ses lèvres à propos de l'épisode qu'elle avait craint d'entendre encore rappeler. Miss Mabel devait donc se tenir pour satisfaite; chose étrange, il n'en fut rien...

Non seulement elle n'avait pas à redouter d'empressement familial de la part du jeune officier; mais, comme tous les gens dont on outrepassé les volontés, Mabel était tentée de lui reprocher trop de froideur. Maintenant qu'il était avéré, par un commerce quotidien, que ses manières étaient celles d'un parfait caballero, pourquoi gardait-il cette attitude solennelle? Pourquoi ne reconnaissait-il pas les avances gracieuses qu'elle lui faisait? Il devait comprendre, enfin, qu'elle aurait souhaité quelques détails sur la fameuse journée de la course de taureaux. N'y avait-il pas un peu d'affectation à se taire ainsi d'un incident qu'il ne pouvait avoir

oublié? se disait Mabel avec quelque impatience.

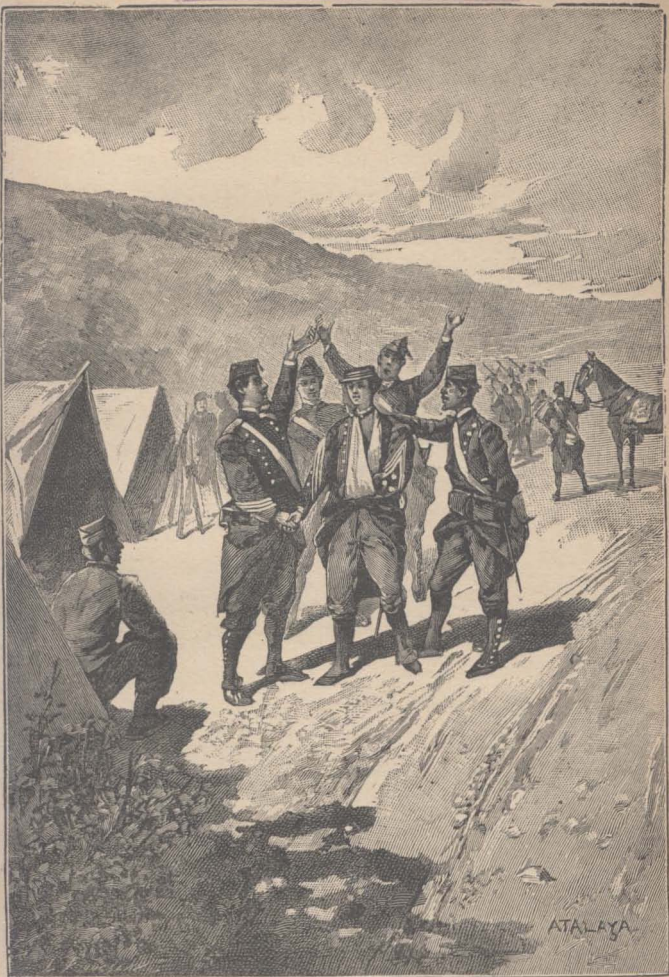
Mais Cristobal persista dans son mutisme. Avait-il deviné les craintes premières de la jeune Anglaise? Sa fierté ombrageuse en avait-elle été froissée?...

Au total, au bout de huit jours, les rapports étaient encore très cérémonieux et parfaitement officiels entre le jeune blessé et ses deux gardes-malades.

Un incident vint heureusement bientôt donner plus de cordialité à ces relations. C'était le matin vers dix heures; le docteur Briot avait renouvelé le pansement de Cristobal et le déclarait en bonne voie de guérison, quand des pas se firent entendre dans le vestibule de l'ambulance, et le général Hurtado, suivi d'un nombreux état-major, fit son entrée dans la salle.

Il se dirigea aussitôt vers le lit de son élève et, après l'avoir cordialement embrassé, il lui dit qu'il avait le plaisir de lui apporter, avec l'autorisation du docteur, une bonne nouvelle. Le général en chef des troupes constitutionnelles, sur le rapport qu'il avait reçu de la bravoure de Cristobal, venait de le porter à l'ordre du jour de l'armée « pour prise d'un drapeau à l'ennemi », et de le nommer capitaine.

Tout le monde s'empressa naturellement autour du blessé pour lui offrir des félicitations bien méritées.



LES GUÉRILLEROS ACCOURAIENT AU DEVANT DE LEUR
JEUNE CAPITAINÉ. (P. 175).

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

tées. Le général Hurtado resta près d'un quart d'heure auprès de lui, s'entretint avec M^{me} Cameron et miss Fairlie, et leur fit, en sortant, un tel éloge de son jeune officier, que la réserve britannique de ces dames n'y résista pas. De ce moment, elles traitèrent leur malade comme un ami de longue date. Par un effet naturel de ce changement de ton, la froideur glaciale de Cristobal fut aussi considérablement modifiée. Mais ce qui acheva de dissiper tous les nuages de réserve de susceptibilité, qui pouvaient encore entraver les bons rapports de ces trois personnes, ce fut l'arrivée sur la scène du capitaine Ferrar. On venait de le mettre ainsi que Cristobal dans le département des convalescents.

L'infortuné avait perdu les deux jambes. Il était à jamais incapable de reprendre les armes, et, pour qui le connaissait, la blessure morale devait être plus cruelle encore que les autres. Mais il semblait que, dans cette âme généreuse, le malheur n'eût fait qu'augmenter la sérénité. Loin de gémir sur son infortune, il ne pensait qu'à en consoler ses amis. S'il voyait Cristobal navré du spectacle que présentait son pauvre corps mutilé, c'était lui qui, par sa bonne humeur, son intarissable gaieté, lui rendait du courage et lui faisait oublier ses maux. La rudesse du capitaine n'était qu'apparente. C'était une armure qu'il avait cru devoir adopter pour

s'assurer l'obéissance des êtres souvent incultes auxquels il commandait, mais une armure qu'il déposait dès qu'il se trouvait en société polie. Son esprit était orné, il aimait la musique, la littérature, la poésie. Comme jadis, il improvisait en s'accompagnant de son inséparable guitare ; les petits événements de la vie de l'ambulance étaient tour à tour célébrés par l'infatigable barde.

M^{me} Cameron et miss Fairlie s'étaient vite prises pour lui d'une vive sympathie. Sous ces chansons, ces plaisanteries, elles discernaient tant d'héroïsme que bien des fois c'étaient des larmes au lieu de rires qu'évoquaient les fusées de jovialité du pauvre invalide.

Ainsi réunis par la pitié et l'admiration, il n'était guère possible que Mabel et Cristobal restassent longtemps étrangers l'un à l'autre. Bientôt une véritable intimité s'établit entre eux, et, lorsque le jeune capitaine, à peu près rétabli, put quitter l'ambulance, il éprouva le déchirement qu'on ressent en disant adieu au toit paternel.

CHAPITRE XII

LA CLASSE DU GÉNÉRAL HURTADO

Il y avait six semaines que Cristobal était entré en pleine convalescence quand il rejoignit son corps. A la vérité, il était condamné pour un mois au moins à porter le bras gauche en écharpe ; mais il avait hâte de retourner à la vie active et de se rendre utile dans la mesure de ses forces. C'est pourquoi, sur son insistance, le docteur Briot le laissa partir plus tôt qu'il n'aurait fallu peut-être. Le capitaine Ferrar, moins heureux que son jeune collègue, devait rester deux mois de plus à l'ambulance, et, ce qui était plus triste, renoncer pour toujours à reprendre les armes.

La nouvelle du retour de Cristobal s'était bientôt répandue dans le camp constitutionnel, présentement établi à plus de vingt kilomètres au nord de Pampelune. Tous les guérilleros accouraient au-

devant de leur jeune capitaine pour le féliciter sur sa promotion et l'acclamer. Quelques-uns parlaient même de le porter en triomphe. Pâle et faible encore, fatigué par le trajet qu'il avait fait à cheval, — car son grade lui donnait droit à être monté, et il venait de l'être au dépôt du régiment, — Cristobal avançait à pas lents, en serrant cordialement les mains qui se tendaient vers lui.

Le général Hurtado n'avait pas été le dernier à se porter au-devant de son élève favori, du jeune héros qui avait illustré son corps par la première action d'éclat de la campagne ; il le serra sur son cœur avec une émotion profonde.

« Nous sommes tous bien heureux de vous revoir au milieu de nous, mon cher enfant, lui dit-il. Mais ne vous êtes-vous pas un peu pressé de quitter Pampelune?... N'auriez-vous pas dû attendre au moins quelques semaines?...

— J'avais hâte de partager vos travaux et je craignais que vous ne donniez bataille sans que j'y fusse ! répondit Cristobal en toute sincérité. D'ailleurs j'imagine que le grand air et l'activité du camp me vaudront mieux que l'ambulance. Et le bon docteur Briot a fini par se rendre à mon désir... »

A ce moment il aperçut Felipe Cortinas, qui se tenait à l'écart, comme s'il ne savait quel accuei

lui ferait son ancien camarade. Sans doute il avait conscience de ce que sa conduite personnelle avait eu de peu héroïque au combat où Cristobal avait gagné sa double épaulette, et ce sentiment le paralysait.

Mais le jeune capitaine avait trop de générosité pour songer seulement à cet épisode déjà lointain. Il s'avança vers Felipe et lui tendit cordialement la main. Puis, se disant que peut-être ses nouveaux galons imposaient à son ex-condisciple, resté simple sergent :

« Que veux-tu? lui dit-il avec bonhomie, comme pour s'en excuser, la guerre est une loterie! Si je ne t'avais pas envoyé prévenir l'arrière-garde, c'est peut-être toi qui aurais pris le drapeau et qui serais aujourd'hui mon capitaine!... »

Felipe rougit violemment. Il savait que cette version de l'affaire était plus bienveillante qu'exacte et se demanda un moment si Cristobal ne se moquait pas de lui. Mais non. Il n'y avait qu'à voir ce regard franc et pur, cette main loyalement ouverte pour s'assurer du contraire.

Tant de noblesse eut raison de la sombre jalousie qui déchirait le cœur de Felipe. Des larmes de honte et de repentir montèrent à ses yeux.

« Tu vaux mieux que nous tous, et ce n'est pas le hasard, c'est la force des choses qui t'a élevé

au-dessus de nous, murmura-t-il d'une voix étouffée. Je t'ai longtemps méconnu, Cristobal, et j'ai bien des injustices à me faire pardonner... Mais sois-en sûr, je n'aurai plus désormais qu'un but : tâcher d'imiter ta conduite pour faire honneur, moi aussi, au collège d'où nous sommes sortis. »

Un groupe tumultueux et gai de jeunes soldats, en entourant les deux amis, vint couper court à ces épanchements. Cristobal ne fut pas peu surpris d'y retrouver encore quelques-uns de ses anciens condisciples. La classe de rhétorique de Santa-Maria était maintenant presque au complet.

« Tous ces braves jeunes gens nous ont rejoints, dit le général, aussitôt que les progrès de l'insurrection ont été connus à Séville. Malgré leur jeunesse, tous ont obéi à la voix du devoir et du patriotisme et sont venus se placer sous nos drapeaux.

— Quel dommage ! dit Cristobal, que notre cher José Perez ne soit point avec nous !...

— Oui, dit le général, je le regrette comme vous ; mais il n'est malheureusement pas le seul de notre collège qui ait pris parti pour don Carlos. Sans compter don Ruy Llorente y Paradès, qui commande un des corps d'armée de l'insurrection, il y a chez l'ennemi M. de Santa-Fè, il y a vos camarades Assensio Bartès y Diaz, Manuel San-Pedro — de bien braves enfants que j'aimerais à avoir

auprès de moi... Il y a aussi Rodrigue de Maraña... Mais que voulez-vous? Je puis du moins me féliciter de commander les meilleurs de tous et même le meilleur et le plus vaillant, » ajouta le général à l'adresse de Cristobal.

Un vivat unanime accueillit ces paroles du chef. Toute la classe était fière de la bravoure d'un de ses membres. Ce sentiment avait rapidement gagné plusieurs autres jeunes gens, venus des collèges de Madrid ou de Salamanque et qui adoptaient déjà Cristobal comme le héros universitaire.

C'est ainsi que, tout naturellement et par la force des circonstances, il devint d'emblée le centre et le chef d'une vingtaine de jeunes volontaires de son âge, tous sortis comme lui des écoles, tous animés de cet esprit de corps qui se transforme si aisément en esprit militaire. En campagne on se lie plus vite encore qu'au collège, surtout quand un caractère heureux et obligeant comme celui de Cristobal efface, en dehors du service, toute différence de rang et de grade. On ne partage plus seulement le pain de la science, mais le pain de munition, parfois dur et noir, les périls, les fatigues, les viriles émotions.

Rien d'étonnant donc qu'au bout de quatre ou cinq jours, Cristobal fût déjà très populaire parmi les jeunes guérilleros. Il y avait en ce moment un

intervalle d'accalmie. Les deux armées s'observaient; la guerre n'était provisoirement qu'une série d'escarmouches et de surprises d'avant-postes où la victoire restait non au plus fort, mais au plus adroit. Tandis que les généraux cherchaient à deviner la tactique de leurs adversaires et à la mettre en défaut, les troupes n'avaient guère qu'à s'exercer au camp comme en temps de paix.

Aussi plus d'un jeune volontaire commençait-il à se montrer assez désenchanté, et, disons le mot, à s'ennuyer de tout son cœur. C'est bon et amusant la guerre, quand on peut s'élancer à l'assaut d'une position ou tout au moins échanger quelques balles avec l'ennemi. Mais rester assis en rond autour d'un feu de camp, au milieu d'une plaine aride, recommencer chaque matin le même exercice, cultiver la « théorie » comme si l'on était à la caserne, tout cela est peu réjouissant; et il n'y a ni cigarettes, ni parties de cartes qui puissent suffire à abréger des heures parfois bien lourdes.

« Voilà le plus malin de nous tous! s'écria un jour Pablo de la Paz (un jeune collégien venu de Madrid), en parlant de Cristobal qui, assis à l'ombre d'un grand hêtre isolé, semblait plongé dans une lecture attachante.

— C'est vrai! répondit Miguel Fernandez; où diable a-t-il pu dénicher ce livre? je donnerais très

volontiers ma ration pour une page à lire! »

Le général Hurtado passait et saisit ce bout de dialogue.

« Le fait est que le capitaine Gomez nous donne l'exemple! dit-il en riant. Allons donc l'interrompre dans sa lecture et l'inviter à nous la faire partager...

— Qui aurait deviné cela? s'écria Estévan qui avait couru en avant des autres. C'est l'*Iliade* qu'il lit avec ce recueillement! Il valait bien la peine, en vérité, de nous mettre ainsi l'eau à la bouche.

— Que voulez-vous? répliqua Cristobal en riant du désappointement de ses camarades. A la guerre comme à la guerre! on se contente de ce qu'on a...

— Ne dites point de mal de l'*Iliade*! dit don Henriquez Hurtado. Je retiens votre exemplaire pour le moment où vous ne vous en servirez plus, capitaine. Homère est un compagnon fort approprié à notre situation, et si, seulement, nous pouvions nous battre comme ses héros, j'imagine que les Cortès ne s'en plaindraient pas. »

En causant ainsi le général avait pris le livre que lui tendait Cristobal.

« Tiens!... un devoir scolaire! dit-il en reconnaissant une feuille manuscrite qui s'était trouvée retenue entre deux pages. La dernière version latine que je vous avais corrigée, Messieurs! ajouta-

t-il en s'adressant plus particulièrement à ses élèves. Par parenthèse, je n'avais pas eu sujet d'en être fort content... Gomez lui-même avait légèrement pataugé dans ses commentaires... Vous rappelez-vous de quoi il s'agissait? Une brochette de citations et de locutions proverbiales à expliquer... Votre devoir n'était pas bon du tout, mon cher ami, reprit le général après l'avoir machinalement parcouru et en rentrant sans y songer dans son rôle de professeur.

— Ma foi, général, je ne demande qu'à corriger mes fautes, si vous voulez bien avoir l'obligeance de me les signaler! dit Cristobal avec une pointe de malice qui fut aussitôt comprise et appréciée de ses camarades.

— Pourquoi pas? s'écria don Henriquez. Nous pourrions plus mal employer notre temps, après tout! Si le cœur vous en dit, nous allons prendre une leçon sur le pouce...

— Voulez-vous nous permettre de l'écouter, général? dirent les jeunes soldats étrangers au collègue Santa-Maria.

— Assurément, mes enfants; et même, si vous m'en croyez, nous prendrons l'habitude d'utiliser ainsi nos moments de loisir. Après tout, Mars et Minerve peuvent fort bien marcher de front, et je ne vois pas pourquoi le métier des armes devrait

faire tort à vos humanités. Appelez ceux de vos camarades qui auront le désir de prendre part à notre conférence... »

En quelques minutes tous les élèves présents du collège Santa-Maria, Felipe, Estévan, Miguel, sans compter Pablo de la Paz et Gonsalvo Baccalar qui n'en faisaient point partie, étaient réunis autour du maître.

C'était, certes, un spectacle original que ce professeur en uniforme de général, ces jeunes soldats au pittoresque accoutrement, assis l'un par terre, l'autre sur un quartier de rocher ou un tronc d'arbre, et reprenant où ils l'avaient laissé leur cours de rhétorique.

« Puisque le capitaine Gomez a conservé le dernier devoir que je vous avais donné, dit le général-professeur, nous allons commencer par le reprendre.

« La première question est celle-ci : Expliquer et commenter la locution latine : *Vires acquirit eundo*. Vous avez tous la parole.

— *Elle ou il acquiert des forces dans sa course!* s'écria immédiatement Pablo de la Paz.

-- Voilà qui est bien malin ! dit Gonsalvo Baccalar. Et le commentaire?...

— Oui, dit le maître, c'est là que je vous attends. A quoi se rapportent ces paroles? De qui sont-elles? »

Pablo se mit à interroger le plafond, selon l'habitude de plus d'un collégien embarrassé; mais, sans doute parce qu'ici le plafond était remplacé par le ciel bleu, il ne sembla pas y trouver la solution demandée.

« Et vous, señor Miguel Fernandez? dit le professeur. Vous êtes de ceux qui avaient préparé ce devoir; vous saurez certainement me répondre.

— Oh! mon général, s'écria Miguel avec une naïveté parfaite, il y a plus de deux mois de cela; je ne m'en souviens plus!...

— Alors vous étudiez au jour le jour?... Vous aurez de beaux résultats!... Et vous, sergent Cortinas.

— Ma foi, mon général, je suis obligé de vous faire la même réponse que Miguel. J'ai bien idée que la citation est de Virgile, mais impossible de me rappeler à qui elle s'applique.

— Pour moi, mon général, dit Estévan qui n'avait pas parlé jusqu'à ce moment, si je ne me trompe, c'est « la Renommée » qui acquiert des forces dans sa course.

— Enfin! nous y sommes, dit le général; et voici le portrait de la Renommée tel que le fait Virgile et que l'a traduit don Cristobal. « Sa vie est dans sa mobilité, elle acquiert des forces dans sa course (*vires acquirit eundo*); d'abord faible et timide,

bientôt s'élevant dans les airs, son pied touche la terre, et son front se cache dans la nue. » Don Cristobal a eu, au sujet de ce portrait, une idée ingénieuse et plus plausible que le reste de son devoir : il croit que l'auteur français Beaumarchais s'en est servi, dans une pièce qui a, pour nous autres Sévillans, un intérêt tout particulier, dans le *Barbier de Séville*, et qu'il a appliqué à la calomnie le *vires acquirit eundo* du poète latin. Cela me paraît assez juste, et voici le morceau que don Cristobal a eu soin de citer : « *La calomnie, Monsieur?... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, pianissimo murmure et file et sème en courant le trait empoisonné.* » Beaumarchais décrit les progrès de la calomnie et continue : « *Puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élançe, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne et devient, grâce au ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription...* » C'est là, dit le général en terminant la lecture, une heureuse application du *vires acquirit eundo* ; je vois avec plaisir, don Cristobal, que vous mettez à profit, pour votre instruction générale, les lectures françaises que vous faites. Mais il y a une petite anecdote qui se rapporte au *vires acquirit eundo* ;

aucun de vous ne la connaît-il? Elle se rattache à un grand prince qui...

— Charles-Quint! cria Pablo de la Paz avant que le maître eût achevé.

— Si vous n'étiez pas si pressé, mon cher enfant, vous ne parleriez pas ainsi au hasard; c'est un souverain qui a voyagé évidemment : *vires acquirit eundo*... personne ne le connaît?

— César? hasarda Gonzalvo Baccalar.

— Non, il appartient aux temps modernes : *vires acquirit eundo*, répéta le maître avec un sourire malicieux.

— Louis XIV? dit Estévan.

— Je ne vois pas que Louis XIV se soit rendu célèbre par ses voyages, dit le professeur. Par ses promenades à la suite de ses armées, si vous voulez; mais je vous parle de voyages pacifiques, et il se pourrait bien que le souverain en question se soit arrêté dans la capitale de Louis XIV...

— Pierre le Grand, premier czar de Russie! s'écria Cristobal.

— A la bonne heure! c'est à Pierre le Grand que s'applique ici notre citation. Pendant son séjour à Paris, il visita l'hôtel des Monnaies; on frappa en son honneur une médaille dont la légende était « *vires acquirit eundo* », allusion ingénieuse aux résultats de ses voyages à travers l'Europe... J'at-

tends maintenant les plus forts en histoire à l'une des locutions suivantes : *Surge tandem, carnifex*. A vous la parole, don Pablo de la Paz!

— *Lève-toi enfin, bourreau*, dit Pablo d'un air piteux.

— Il me semble, dit le maître, que la version ne vous embarrasse pas; mais ici, la traduction n'est rien : ce que je vous demande, c'est le commentaire que vous connaissez tous sans nul doute... Voyons, don Pablo, et vous, señor Miguel Fernandez?... Pas de réponse... Sergent Cortinas, vous paraissez avoir le mot au bout de la langue...

— Ce sont les paroles que Mécène écrivit un jour sur ses tablettes en traversant le forum; voyant Auguste en train de juger des criminels avec tous les dehors d'une violente colère, il fit passer ces mots à l'empereur, qui avait tant d'estime pour Mécène qu'il descendit à l'instant du tribunal et attendit, pour prononcer la sentence, que son irritation fût calmée.

— Voilà qui est bien, dit le professeur. Je vois, don Felipe, que vous voulez relever l'honneur du collègue Santa-Maria aux yeux de vos camarades des autres villes. Mais ce sont eux, sûrement, qui vont se distinguer cette fois : *Nil mortalibus arduum est...*

— *Rien n'est impossible aux mortels*, murmura Pablo à demi-voix.

— Excepté à don Pablo de la Paz de tenir sa langue, dit le général en riant, et de répondre à ce qu'on lui demande... »

Ce fut Estévan qui parvint cette fois à expliquer que cette locution latine est empruntée à une ode d'Horace.

La leçon se poursuivit ainsi jusqu'à ce qu'enfin le professeur, s'apercevant que le soleil était déjà bas sur l'horizon, tira sa montre et revint brusquement à son rôle de général.

« Messieurs, vous m'avez fait oublier l'heure, dit-il en se levant... Je me hâte de rentrer chez moi... De votre côté, que le latin ne vous fasse pas négliger vos devoirs militaires... »

La classe se dispersa gaiement ; mais l'expérience était faite, et, à partir de ce jour, don Henriquez Hurtado s'arrangea pour consacrer de même, le plus souvent possible, une heure ou deux à ses élèves.

Don Dias de Aguilar, le chef d'état-major, reprit aussi bientôt son cours de langues vivantes ; ses élèves y apportaient une ardeur qu'il ne leur avait jamais connue pendant ses longues années de professorat. C'est qu'ici l'étude devenait un jeu, un délassement. On se reposait volontiers, aux con-

férences des deux professeurs, des longues veillées du bivouac, et les devoirs classiques permettaient de les passer avec moins d'ennui.

Cristobal surtout s'était remis avec ardeur à préparer l'examen du baccalauréat, qui devait lui permettre d'entrer à la fin de l'année à l'Université. Et, à tout prendre, ses études, ni celles de ses condisciples, n'auraient pas trop souffert de ce volontariat militaire improvisé, si la vie de camp s'était toujours passée en attentes ou en suspensions d'armes.

Mais le corps commandé par don Henriquez Hurtado dut bientôt changer de position. Sur un ordre de l'état-major, le général eut à faire évoluer ses guérillas de concert avec une division de l'armée régulière, pour prendre à revers et de deux côtés à la fois l'armée carliste. Ce mouvement devait être pour Cristobal l'occasion de nouvelles aventures.

CHAPITRE XIII

LA DÉPÊCHE

Il y avait huit jours que le corps de guérilleros était en marche vers l'ouest. Cristobal dormait à la belle étoile, roulé dans son manteau après une étape des plus fatigantes, quand il se sentit éveillé par une légère secousse. Don Henriquez Hurtado en personne se penchait sur lui.

« Venez avec moi jusqu'à ma tente, lui disait-il à voix basse. J'ai des ordres secrets à vous donner... Mais, avant tout, réveillez votre ordonnance et faites seller votre cheval. »

Le jeune capitaine obéit avec empressement et suivit son chef à la petite tente-abri qui lui servait de cabinet de travail et de chambre à coucher.

Sur une caisse en bois blanc qui faisait fonction de table, une carte géographique était étalée. La lueur d'une petite lampe fumeuse n'en laissait que

vaguement distinguer les détails. Auprès de la lampe, une lettre d'aspect officiel, scellée d'un large cachet rouge, montrait cette adresse à peine séchée :

*A Son Excellence le capitaine général
don Antonio Ralis y Cabral*

« Voici de quoi il s'agit, dit le général Hurtado sans autre préambule. Vous avez peut-être compris, mon cher enfant, que l'objectif de notre mouvement actuel est la petite ville de Luna, où nous devons opérer notre jonction avec le 3^e corps d'armée, afin de prendre les carlistes en flanc, de concert avec le 2^e qui opère sur leur gauche... Pour que le mouvement ait un plein succès, il est essentiel que le capitaine général commandant ce 2^e corps soit informé de certains faits, consignés dans cette lettre, et qui peuvent modifier considérablement les premières dispositions d'attaque... Je vous ai choisi comme messenger... La mission dont je vous charge là, mon cher capitaine, reprit le général, en fixant ses yeux sur Cristobal, est une mission de confiance que j'ai tenu à vous donner parce que je vous regarde comme mon meilleur officier... J'espère que vous vous en tirez à votre honneur... Le point capital étant d'ar-

river dans la huitaine au quartier général du 2^e corps, il importe peu de prendre au plus court. Au lieu donc de vous porter directement vers l'ouest, ce qui vous exposerait à rencontrer l'ennemi, vous obliquerez vers le sud, de manière à vous tenir au moins à vingt kilomètres de la ligne d'opération, puis vous gagnerez le but par les voies les plus sûres... Voilà qui est entendu, n'est-ce pas?... Il ne s'agit nullement ici de chercher le contact avec l'ennemi, mais, au contraire, de l'éviter... Au cas même où vous rencontreriez ses éclaireurs, votre devoir sera non d'accepter le combat, mais de le fuir.

— De le fuir!... dit en pâlisant le jeune officier, qui avait jusque-là écouté en silence les instructions de son chef.

— De le fuir, répéta le général d'un ton péremptoire... Vous n'êtes plus, dès à présent, un officier de guérillas mais un courrier militaire. Votre devoir n'est pas de tuer un ou deux hommes aux carlistes, mais de remettre cette dépêche à son adresse... Est-ce chose entendue?

— Oui, mon général, répondit Cristobal avec plus de résignation que d'enthousiasme.

— Eh bien, mon cher capitaine, en selle! et bonne chance!... » dit don Henriquez Hurtado en lui serrant cordialement la main.

Cristobal glissa la dépêche dans la poche intérieure de sa vareuse, tourna sur ses talons et s'enfonça dans la nuit.

Deux minutes plus tard il quittait le camp et dirigeait vers le sud la tête de son cheval.

Le lendemain de son départ, après avoir pris quelques heures de repos dans une *fonda* ou auberge de village, Cristobal s'était remis en route. Selon les instructions de son chef, il était maintenant à vingt kilomètres au moins de la base d'opération des carlistes, et, coupant à angle droit sa direction primitive, il allait vers l'ouest.

La nuit venait de tomber. bercé par l'amble de son cheval, le jeune officier ne dormait pas tout à fait; mais il était plongé dans cet état d'esprit particulier qui résulte parfois de la solitude et de la fatigue physique, où l'on rêve, pour ainsi dire, éveillé. Il songeait à tout ce qui lui était survenu depuis trois mois : à son arrivée au camp, à sa blessure, à cet avancement presque foudroyant qui avait en quelques jours transformé en capitaine le soldat novice... Comme les événements avaient marché vite!... Quel abîme séparait déjà sa vie présente de celle qu'il menait à Séville!... Comme sa cellule, son vieux bahut et ses rêveries au clair de la lune lui paraissaient loin! Et qui pouvait savoir ce que lui réservait encore l'avenir?... Serait-

il jamais professeur à l'Université, comme il l'avait souhaité si longtemps, ou le destin l'appelait-il au contraire à une éclatante carrière de soldat?... Sa vraie vocation n'était-elle pas celle des armes?

Malgré toute sa simplicité et sa modestie naturelle, Cristobal ne pouvait ignorer qu'il s'était conduit en héros. Son nom avait été inscrit à l'ordre du jour général de l'armée. Sa jeune épaule portait l'insigne d'un grade conquis sur le champ de bataille, et, sous cet insigne, la cicatrice de sa blessure! Décoration plus noble encore, ses chefs et ses camarades louaient à l'envi sa conduite en face de l'ennemi; le témoignage enfin de sa propre conscience lui disait qu'il avait fait son devoir. Tout cela était bien de nature à lui monter la tête, et, si les sentiers paisibles de l'étude, qui lui semblaient naguère si riants, lui apparaissaient aujourd'hui ternes et décolorés, ce n'était pas chose bien surprenante. Le voilà donc capitaine, colonel bientôt, général peut-être. Pourquoi non? Et en ces temps de trouble, où ne mènerait pas la gloire des armes? A toutes les grandes choses, à la direction des affaires de son pays. Ministre un jour, que ne ferait-il pas? Comme il travaillerait à la gloire de l'Espagne! Que de réformes, que d'améliorations, que de progrès marqueraient son passage aux affaires. Pas un État en Europe ne pourrait

se vanter d'avoir une armée plus vaillante, des écoles mieux tenues, un peuple plus prospère que sa chère patrie. Même ces étrangers orgueilleux qui ont planté leur pavillon sur Gibraltar seraient obligés de s'incliner devant la grandeur renaissante de la vieille Espagne, et de reconnaître que, si elle a des égaux, elle n'a point de maîtres!...

Ici, ses pensées allèrent tout naturellement vers ces deux aimables Anglaises qui l'avaient soigné avec tant de dévouement, qui avaient fait sa convalescence si facile. Les retrouverait-il jamais? Reverrait-il un jour cette douce Mabel dont la présence avait embelli ses heures de souffrance? Saurait-elle jamais quel culte d'admiration et de reconnaissance il lui avait voué?... Non, sans doute... Séparés par les hasards de la guerre, la différence de nationalité, ils n'étaient pas destinés à se rencontrer... Eh bien, elle n'en resterait pas moins dans sa mémoire comme un type achevé de grâce féminine, et, s'il ne lui était pas donné d'entretenir avec elle des rapports de bonne amitié, il chargerait la renommée de rappeler son nom à sa charmante garde-malade...

Ainsi songeant, Cristobal gravissait, au pas ralenti de sa monture, une côte assez raide et venait de s'engager dans un chemin creux bordé par des buissons de mûriers sauvages.

Tout à coup, son cheval fit un brusque écart, et, avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui arrivait, le jeune capitaine se sentit saisi par les jambes, par les bras, par la nuque...

« Qui vive? disait dans l'ombre une voix rude, sous la tête même du cheval.

— Officier d'ordonnance, répondit machinalement le jeune homme. Qui êtes-vous donc vous-mêmes? Voulez-vous bien me lâcher?...

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure... Commencez toujours par vider les étriers... Perlaz, allume ta lanterne; il fait noir comme dans un four! » dit la voix rude.

Sans autre forme de procès, une demi-douzaine de mains calleuses avaient déjà enlevé Cristobal, qui se trouvait maintenant sur ses pieds, à terre, mais toujours hors d'état de faire usage de ses bras, et serré par la nuque comme dans un étau...

« Je suis aux mains d'une bande de voleurs, » pensa-t-il en enrageant.

La lumière de la lanterne que « Perlaz » avait allumée vint promptement le détromper.

Cette lumière lui montrait en effet une douzaine d'hommes vêtus d'un pantalon et d'une blouse bleue, chaussés d'espadrilles, armés jusqu'aux dents et coiffés d'un béret rouge.

« Les carlistes ! ne put-il s'empêcher de dire dans sa surprise.

— Oui, mon officier, les carlistes ! répliqua un vieux sous-officier chevronné, propriétaire de la grosse voix qui avait si désagréablement tiré le cavalier de son rêve... Vous ne vous attendiez pas, sans doute, à nous trouver par ici?... Ces choses-là se voient, à la guerre, ajouta-t-il philosophiquement.

— Il faut que vous soyez à six lieues au moins de votre corps, dit Cristobal avec un dépit mal dissimulé.

— Six lieues?... oh non !... deux tout au plus... Histoire de réquisitionner quelques vivres, et de voir s'il n'y aurait pas un coup à faire... répliqua le sergent d'un ton de bonne humeur. Mais ce n'est pas tout ça, mon officier !... Nous sommes obligés de vous désarmer ! » ajouta-t-il en dépouillant le prisonnier de son sabre, de son revolver, et de tout ce que contenaient ses poches.

Après quoi il donna l'ordre de le lâcher.

« Maintenant, caballero, reprit-il poliment, en portant la main à son béret, si vous voulez me donner votre parole de ne pas vous évader, je me ferai un plaisir de vous rendre votre monture jusqu'au camp où je vais vous conduire.

— Je vous suis grandement obligé de cette offre

gracieuse, répondit Cristobal en faisant un effort pour montrer une politesse égale, mais je ne saurais l'accepter. Mon intention est au contraire de vous fausser compagnie si je le puis.

— Parfait ! dit le sergent en saluant militairement. En route, alors ! Car j'ai l'ordre de ne point perdre de temps. Perlaz, prends par la bride le cheval du caballero, et, à tes risques, je te charge d'en avoir soin. »

Sur quoi, il plaça Cristobal entre ses hommes rangés sur deux lignes, et donna l'ordre du départ.

La marche fut des plus pénibles. Au bout d'une heure environ, on finit pourtant par arriver à une gorge étroite donnant accès dans une petite vallée où s'abritait tout un attirail de tentes, d'armes en faisceaux et de charrettes dételées.

C'était le campement d'une colonne carliste envoyée aux vivres à cinq lieues au moins de la base d'opérations. Le général Hurtado ni Cristobal n'avaient prévu une pointe si hardie.

Le sergent conduisit son prisonnier à une baraque en planches montée sur roues, qui servait de corps de garde, et, s'effaçant pour le laisser passer, il lui fit signe d'entrer.

« Je suis obligé de vous faire garder, caballero, dit-il en s'inclinant, puisque vous ne voulez pas donner parole. »

Cristobal ne répondit pas, et la porte se referma sur lui. Il se sentait profondément triste et humilié. Eh quoi ! était-ce là qu'aboutissaient tant de beaux rêves ? Il avait parlé de s'évader, mais le pourrait-il ?... N'allait-il pas se voir forcé d'assister, spectateur inutile, à ce duel émouvant des deux partis qui se partageaient le pays ? Comment avait-il pu être si peu prudent, si distrait ? Ne savait-il pas bien qu'en maintes occasions, la prudence est la plus belle partie de la valeur ? Il maudissait mille fois l'insouciance avec laquelle il avait accompli ce voyage. Que deviendrait la dépêche qu'on lui avait confiée ? Comme un renard pris dans une trappe, il lui faudrait être témoin du triomphe de ses ennemis. Peut-être verrait-il les instructions qu'il apportait aux siens servir à leur confusion même. Elles étaient chiffrées, certainement ; mais qui l'assurait que les carlistes ne trouveraient pas la clef de ce chiffre ?... Toutes les malchances ne semblaient-elles pas fondre sur lui ?

Comme il méditait ainsi, sans avoir pu fermer l'œil de tout le reste de la nuit, le jour reparut, et le sergent qui l'avait arrêté se présenta devant lui.

« Mon officier, dit-il en saluant militairement, j'ai ordre de vous conduire au quartier général.

— Allons ! » dit Cristobal en se levant.

La marche fut plus longue qu'il ne l'avait supposé, — douze à quinze kilomètres au moins. Mais enfin, toujours escorté d'un piquet d'hommes bien armés, il entra dans un village où le quartier général du corps d'armée carliste était installé.

En pénétrant au rez-de-chaussée d'une grande maison, transformé en bureau, il resta stupéfait de se voir en présence de Rodrigue de Maraña en uniforme d'officier d'ordonnance carliste.

Rodrigue était assis à une table, occupé à transcrire des ordres, et, quoique manifestement surpris, lui aussi, de cette rencontre imprévue, il ne jugea pas à propos de se lever.

« L'imbécile feint de ne pas me reconnaître ! pensa Cristobal. C'est d'un goût plus que douteux entre camarades, même quand ils ont pris parti en deux camps opposés... Mais, après tout, peu m'importe ! et j'aime autant cela... »

A ce moment, une porte s'ouvrit au fond de la salle, et un homme de haute taille, en petite tenue de général, parut sur le seuil. A peine eut-il vu le prisonnier :

« Cristobal Gomez !... cher enfant !... C'est vous qu'on nous amène !... s'écria-t-il en se jetant au-devant de lui et le serrant cordialement dans ses bras. Ah ! que j'éprouve de joie à vous revoir. On vous disait mort. Et je ne pardonnais pas à nos

balles d'avoir été chercher mon élève le plus cher... »

Celui qui parlait ainsi n'était autre que M. de Santa-Fè, le professeur.

« Ah ! cher maître ! dit Cristobal en lui rendant joyeusement son étreinte, quel bonheur de vous rencontrer et de vous voir en bonne santé ! Vous voilà général?... »

— Eh oui, mon enfant, dit le professeur modestement. Vous savez peut-être que j'avais gagné mes grades en d'autres campagnes ; on m'a tenu compte de mes services passés... Mais causons de vous, Cristobal. J'ai entendu conter vos prouesses ; j'aimerais à en connaître le détail...

— Oh ! moi, dit Cristobal en rougissant, je n'ai pu faire grand'chose jusqu'ici. J'ai été blessé presque à la première affaire.

— Vous appelez cela pas grand'chose ! dit en riant le général. Je vois que votre modestie ne s'arrange pas de trop de louanges. Laissons donc ce sujet. Vous voilà sur pied maintenant, et tout prêt à recommencer, cela va sans dire ?

— Hélas ! dit Cristobal, ramené soudain au sentiment de sa situation, que peut faire un captif ?

— Bon ! bon ! reprit évasivement M. de Santa-Fè, vous trouverez bien encore à donner quelque coup d'estoc et à en recevoir, si telle est votre am-

bition. Ne broyez pas trop de noir, jeune homme, et d'abord acceptez mon déjeuner. Vous devez être affamé?...

— Les incidents de la nuit et de la matinée, dit Cristobal en souriant, avaient chassé de ma mémoire la question du déjeuner. Maintenant que vous m'y faites penser, je me sens en effet grand appétit, et je serai très honoré, général, de m'asseoir à votre table. »

Sur quoi M. de Santa-Fè le conduisit à la salle à manger.

« On me dit, reprit-il après le premier service et en s'adressant à Cristobal, qu'il avait placé à sa droite, on me dit que vous avez refusé de donner votre parole de ne pas vous évader? Mauvaise tête ! continua-t-il en regardant affectueusement son élève, je vous reconnais bien là !

— Vous m'embarrassez, général, dit le prisonnier avec un sourire. Comment avouer à un hôte si hospitalier que mon vœu le plus ardent serait de le quitter ? Comment lui confesser que ce vœu m'empêche presque de goûter l'excellente chère qu'il me donne et d'apprécier à sa valeur son aimable compagnie ?

— Ah ! petit serpent ! dit le général, n'employez pas votre rhétorique à me corrompre. Peine perdue, jeune homme ! Peine perdue !... Mais, voyons,

parlons affaires ! Quels sont vos projets, Cristobal ?

— Eh ! en puis-je avoir ? s'écria le jeune capitaine, franchement attristé. Ne suis-je point pris par la patte, inutile à mon parti, incapable d'agir ?...

— Il y aurait moyen de sortir de cette impasse, dit le général.

— Que voulez-vous dire ? s'écria le prisonnier, saisi d'espoir.

— Pourquoi ne vous engageriez-vous point chez nous, mon cher enfant ? Écoutez-moi, Cristobal, continua M. de Santa-Fè, en arrêtant du geste son ex-élève, qui protestait déjà. Ce que je vous propose est parfaitement possible, et parfaitement honorable, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer. Il ne s'agit point ici de passer à l'ennemi de la patrie, mais seulement de changer de cause, et toujours avec des Espagnols... En réalité, quel motif avez-vous de vous ranger du côté des libéraux ? Vous seriez sans doute un peu embarrassé de le dire. Contre qui portez-vous les armes ? Contre vos plus chers amis. Quant à moi, voyez-vous, Cristobal, tant que vous ne serez pas des nôtres, il me semblera qu'il me manque un bras. Laissez-moi croire que vous aussi vous éprouvez quelque peine à vous battre contre moi. Et José Perez ?... N'avez-vous pas le cœur navré d'avoir pour adversaire

un ami si dévoué? Savez-vous combien il vous porte haut? Pouvez-vous vraiment envisager la possibilité de percer cette poitrine d'ami?...

— N'ajoutez pas un mot, mon cher maître! s'écria Cristobal, bouleversé. Tout ce que vous dites, je me le suis représenté cent fois... Les possibilités dont vous parlez me glacent d'horreur. Rien ne me serait plus doux que de combattre sous vos ordres, côte à côte avec Perez... Mais il n'y a pas à y songer! Je ne saurais quitter la cause que j'ai embrassée. J'honore celle que vous servez, croyez-le, et, si c'était possible, je lui souhaiterais le succès. Mais je suis lié indissolublement à mes chefs. Ils croient en moi, général! Voudriez-vous me faire ce tort de donner à ceux qui m'ont accablé de témoignages d'estime et de bonté, le droit de m'appeler traître et ingrat?... »

Cristobal s'arrêta, la gorge serrée par l'émotion. Le général s'était accoudé, la tête dans les mains. Il garda longtemps le silence.

« Alors, dit-il enfin, vous ne voulez pas devenir mon aide de camp!

— Le puis-je? Je vous le demande à vous-même en toute sincérité. Serait-ce bien reconnaître les bontés de tout ordre qu'a pour moi le général Hurtado?

— C'est vrai, répliqua M. de Santa-Fè plus tou-

ché de cette raison que des autres. Vous ne pouvez pas abandonner Hurtado. Je le comprends... Eh bien, mon cher ami, reprit-il en souriant, dans ce cas il ne me reste qu'une chose à faire C'est de vous mettre en liberté. Je m'en voudrais de profiter contre vous d'une surprise. Allez où votre conscience vous appelle, mon cher enfant, vous êtes libre.

— Parlez-vous sérieusement? s'écria Cristobal au comble de l'étonnement et de la joie.

— Quand désirez-vous partir? dit le général simplement.

— A l'instant même, ai-je besoin de vous le déclarer? répondit le jeune capitaine. J'étais si désolé d'avoir si mal répondu à l'attente de mes chefs... Vous ne pouvez pas savoir, général, combien je suis reconnaissant de ce que vous voulez faire.

— Achevez au moins de déjeuner, » dit M. de Santa-Fè.

Le changement inespéré de situation avait coupé net l'appétit du jeune officier. Le général vit que, pour mettre le comble à sa générosité, il fallait presser la conclusion. Aussi fit-il servir le café et donner l'ordre d'amener le cheval du prisonnier. Puis, il l'accompagna en personne jusqu'à la porte et lui serra cordialement la main, après lui avoir fait rendre ses armes.

Cristobal avait déjà le pied dans l'étrier. Il se retourna vers son ci-devant maître.

« Qu'est-ce? Avez-vous quelque chose à me demander? dit celui-ci en voyant qu'il semblait hésiter.

— Général, j'étais chargé d'une mission de confiance, d'une dépêche; on ne me l'a pas rendue...

— Votre dépêche!... Y songez-vous, mon enfant?... Elle est de bonne prise. Je puis vous mettre en liberté, mais votre dépêche nous appartient.

— Quel malheur! s'écria naïvement Cristobal. Don Henriquez Hurtado y attachait tant d'importance!... Il ne se consolera pas qu'elle ne soit pas parvenue. »

M. de Santa-Fè parut réfléchir un instant.

« Bah! dit-il enfin, il ne sera pas dit que je ferai de la peine pour si peu à cet excellent Hurtado et à vous... Je vais vous faire restituer la dépêche. Battista, va prendre le pli cacheté qui est sur mon bureau, » cria-t-il à son ordonnance.

Le soldat rentra dans la maison. Il fut assez longtemps à revenir; mais il finit par rapporter le pli qu'on attendait.

« Voici votre lettre, mon cher capitaine, dit le général de son plus grand air, en la remettant à Cristobal qui la serra dans sa poche avec une joie profonde... Et maintenant, bonne chance! Battista

va vous escorter aux avant-postes et vous faire passer... adieu!...»

Un quart d'heure plus tard, Cristobal était libre, et courait à franc étrier sur la route de Luna.



CHAPITRE XIV

NOUVEAUX RETARDS

Il y avait déjà douze heures que Cristobal, redevenu libre, avait quitté le camp carliste. Avant tout il voulait regagner le temps perdu, aussi faisait-il diligence. Sur le soir, après trois heures de repos données à son cheval dans une auberge, il s'était remis en route pour Luna. Seulement, au lieu de prendre la voie la plus directe, il obliquait légèrement vers le sud, pour éviter une nouvelle aventure du genre de celle de la veille.

Malheureusement, cette précaution nécessaire rendait assez pénible la marche du jeune cavalier, en l'obligeant à prendre des chemins fort mal entretenus. Le ciel était couvert et les étoiles voilées par les nuages, ce qui ne permettait pas de s'orienter aisément. Bref, vers minuit, en arrivant à un carrefour formé par trois sentiers, Cristobal

dut reconnaître qu'il ne savait plus absolument où il se trouvait et quelle direction il convenait de suivre.

Comme il hésitait et retenait son cheval, une voix dolente s'éleva dans la nuit.

« Illustre cavalier, n'oubliez pas un pauvre infirme, privé de l'usage de ses mains ! » disait cette voix.

Elle partait évidemment du pied d'une grande croix de bois dressée au milieu du carrefour.

Cristobal s'en rapprocha et distingua vaguement une forme humaine sur les marches du piédestal de maçonnerie.

« Que faites-vous là à pareille heure, mon honorable frère?... Seriez-vous hors d'état de poursuivre votre route ? demanda Cristobal avec la noble et touchante courtoisie qu'un cavalier espagnol accorde au plus humble mendiant.

— Illustre seigneur, je me repose tout simplement avant de me diriger de nouveau vers Luna, » répondit l'homme en se levant.

Cristobal vit alors, autant que le permettait l'obscurité, que l'étranger portait un bandeau sur l'œil gauche et n'avait, en guise de bras, que deux moignons informes.

« Vous connaissez bien la route de Luna ? demanda-t-il avec un certain empressement.

— Je la connais, je pense, aussi bien qu'homme au monde, répliqua le mendiant.

— Peut-être alors pourriez-vous me servir de guide, reprit le jeune officier. Vous seriez, cela va sans dire, rémunéré de vos peines, et voici toujours un acompte, ajouta-t-il en laissant tomber une pièce de monnaie dans la sébille que le mendiant tendait au bout du crochet qui lui servait de main.

— Je serai très honoré de vous conduire, noble seigneur que Dieu bénisse !... Désirez-vous suivre la grand'route, ou au contraire les sentiers vicinaux ?...

— Les sentiers, autant que possible. Mais l'essentiel pour moi est d'arriver à Luna sans tomber dans quelque poste carliste.

— Votre Seigneurie peut, là-dessus, se fier à moi ! » dit l'homme en se dirigeant vers le chemin de droite.

Cristobal le suivit aussitôt.

L'infirmes, tout en marchant, fredonnait une chanson.

« Vous semblez prendre la vie gaiement, mon ami, remarqua Cristobal, qui avait mis pied à terre et conduisait son cheval par la bride.

— Je ne suis pas né d'hier, noble señor, et j'ai reconnu qu'un esprit morose est encore le pire

des malheurs; aussi je chasse la tristesse par mes chansons.

— Vous êtes philosophe, » dit Cristobal, amusé par l'étrangeté du vieux vagabond.

Il lui fit conter son histoire, et ce récit humoristique allégea un peu la monotonie de la route. Quand le jour parut, vers cinq heures du matin, on n'apercevait pas encore le moindre vestige de Luna. Le pays était pauvre et désert; rien n'annonçait le voisinage d'une ville.

« Par ma foi! je crois que je me suis trompé de direction! dit le guide au sortir d'un chemin creux, en voyant quelque marque de désappointement sur la figure du jeune officier. Veuillez m'attendre deux minutes, caballero, tandis que je vais monter au sommet du coteau et tâcher de m'orienter... »

Cristobal fit un signe d'assentiment, et aussitôt le mendiant s'éloigna avec rapidité vers une hauteur située sur la droite. Bientôt il l'eut atteinte. Sa silhouette se dessina nettement sur la crête, où il ne s'arrêta que peu. Bientôt il disparut.

Assis sur une grosse pierre au bord du chemin, Cristobal attendait toujours. Une demi-heure se passa sans que se remontrât son guide. Las de cette inaction, impatient d'arriver au but, le jeune officier finit par se remettre en selle et se diriger au pas vers le coteau où s'était éclipsé l'invalidé.

Mais il ne trouva plus trace de ce guide singulier, et il eut beau promener sa lorgnette dans toutes les directions, il ne découvrit aucun être vivant, aucune habitation. A perte de vue le paysage se composait d'une série d'ondulations arides et incultes. Le seul vestige de vie qui fût apparent était une légère colonne de fumée, toute droite sur le ciel bleu, près de l'horizon.

Cristobal prit naturellement le parti de se diriger vers cette fumée. C'était l'unique chance qui lui restât de rencontrer quelque être humain et de se renseigner sur sa position.

« Sans doute le vieux bavard aura reconnu qu'il m'avait complètement détourné de ma route, et il n'aura pas osé revenir m'annoncer cette fâcheuse nouvelle, se disait-il... à moins que le brigand ne soit un agent carliste aposté tout exprès pour me mettre en défaut, ajouta-t-il intérieurement, sous le coup d'un soupçon soudain. Enfin, nous saurons ce qui en est!... »

En approchant de la colonne de fumée qu'il s'était donnée pour but, le jeune cavalier ne tarda pas à constater qu'elle provenait d'un feu de bivouac; il se demandait déjà s'il n'allait pas retomber dans un parti ennemi, quand la vue de deux ou trois maisonnettes sur roues, qu'un pli de terrain lui avait longtemps cachées, vint subitement le ras-

surer. Ce n'était pas un camp carliste, mais un camp de gitanos qui préparaient leur déjeuner à ce feu en plein air...

Et quelle fut la première personne qui se présenta aux yeux de Cristobal ?

La Ydresilla, qu'il n'avait plus jamais rencontrée depuis la scène de la Giralda.

Elle ne parut nullement étonnée de l'apercevoir et s'avança vers lui la main ouverte.

« Je t'attendais, mon fils, lui dit-elle. Viens t'asseoir à mon foyer et partager avec moi le pain et le sel. »

Le fardeau des ans ou des soucis semblait s'être récemment appesanti sur la bohémienne. Sous ses cheveux blancs, sa face était plus émaciée et plus pâle. Seuls ses yeux étaient restés aussi vifs, aussi pénétrants que par le passé.

« Tu hésites, mon fils, reprit-elle en démêlant de l'indécision dans l'attitude du jeune officier, qui avait pourtant arrêté son cheval. Pourquoi te méfier de moi?... Je ne désire que ta gloire et ton bonheur... Je t'en prie, accepte le repas de la bohémienne !... »

Cristobal, ému par l'accent mélancolique de la vieille femme, n'hésita plus.

« Eh bien ! ma mère, j'accepte avec plaisir, dit-il, d'autant plus que j'ai grand'faim, je l'avoue, et

que je crains de m'être beaucoup écarté du but de mon voyage et même de tout endroit habité.

— Suis-moi, » dit doucement la Ydresilla.

Elle rentra dans l'espèce d'aire limitée par les trois voitures et par une tente de toile rayée. Les bohémiens s'écartaient sur son passage avec toutes les marques du respect et de la déférence.

Quelques-uns parmi ces gitanos mangeaient déjà leur déjeuner, accroupis sur leurs talons, piquant à la pointe du couteau des morceaux de viande dans les gamelles. Un groupe de trois ou quatre petites bohémiennes s'exerçaient à danser la *Malagena* et la *Romalis*.

Une danseuse commence seule. Le mouvement est lent, et ce sont les bras surtout qui prennent des attitudes gracieuses et pittoresques. Bientôt ses compagnes se joignent à elle. La danse devient plus animée, et les spectateurs assis en rond l'accompagnent de battements de mains, pour marquer la mesure, et de cris frénétiques, qui deviennent assourdissants pour peu que les figures soient bien exécutées.

« Tout est prêt, » dit la Ydresilla à Cristobal qui regardait les danseuses.

Soulevant le vieux tapis qui fermait l'entrée de sa tente, la bohémienne l'invita à prendre place à une petite table de forme mauresque. Sur cette



SA SILHOUETTE SE DESSINA NETTEMENT SUR LA CRÊTE (P. 211).

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

table était déjà servie une soupe fumante, flanquée d'une sorte d'*olla podrida* fort appétissante et d'une jarre de café froid.

« Ne mangerez-vous pas avec moi, ma mère ? » demanda le jeune homme en voyant que la Ydresilla ne venait pas se mettre auprès de lui.

— La pauvre bohémienne sait ce qu'elle doit au fils de ses rois ! » répondit la Ydresilla en secouant la tête d'un air si résolu que Cristobal n'insista pas.

Il connaissait assez les préjugés de la race gitana pour s'expliquer aisément que la vieille se fit scrupule de partager son repas. Il s'assit donc sans la prier davantage devant les excellents mets qu'elle lui avait préparés et y fit grand honneur, la longue marche de nuit ayant singulièrement aiguisé son appétit.

La Ydresilla l'avait regardé faire avec une satisfaction évidente ; quand il eut fini elle lui tendit une cigarette tout allumée, et, tirant de sa ceinture une courte pipe, elle la bourra de tabac et se mit elle-même à fumer.

« Je te vois donc enfin à mon foyer, mon fils ! dit-elle alors. Voilà bien longtemps que j'appelais ce moment de mes vœux. Grâce au ciel qui me protège, tu as rompu le pain sous ma tente... notre alliance est signée.

— Je ne vois pas trop ce que le ciel vient faire en cette circonstance... dit Cristobal assez vivement. Je me suis égaré en chemin et je n'attribue nullement ma mésaventure à l'intervention divine...

— Aide-toi, le ciel t'aidera, dit la bohémienne avec un sourire. Sans t'en douter, mon fils, tu suivais les instructions de la pauvre gitana, et ce sont elles qui t'ont conduit ici...

— Quoi! s'écria Cristobal en sautant sur ses pieds, c'est à vous que je dois de m'être égaré! Laissez-moi vous dire, dans ce cas, que je vous en sais le plus mauvais gré et vous demande ce que signifie cette plaisanterie!

— Mon fils, répondit Ydresilla avec calme, j'ai agi pour ton bien et pour ta gloire. Es-tu donc fait, toi, le fils de l'héritier des rois maures, pour servir en obscur soldat la cause des usurpateurs? Que t'importent leurs folles querelles? Tu es né pour des destinées plus hautes, et, si tu les oublies, je suis là pour te les rappeler. Souviens-toi que je représente auprès de toi la race qui a protégé le berceau de ta famille... Je te protégerai aussi, quoi que tu en puisses dire...

— Je ne réclame la protection de personne, mais seulement le droit de remplir des devoirs librement acceptés! répliqua vivement Cristobal. Je vous remercie de votre hospitalité, ma mère:

mais si vous croyez vous faire bien venir de moi en multipliant les obstacles sur ma route, c'est vous tromper étrangement... Assez de contes bleus ! rentrons dans la saine raison, je vous en prie... Admettons que je sois, comme vous le dites, destiné un jour à régénérer l'Espagne... Pour le moment je suis chargé d'une dépêche que je veux absolument porter à sa destination... Si vous avez quelque affection pour moi, comme vous le dites, donnez-moi des indications qui me permettent de regagner le chemin perdu par votre faute... Sinon je pars, à la grâce de Dieu, et je ne vous reparle de ma vie, foi de caballero !...

— Ne t'emporte pas ainsi, mon fils, dit la bohémienne d'un ton caressant. Songe aux intérêts de ta gloire et non pas à ceux des roitelets qui se disputent ton héritage.

— Je vous dis que je veux partir, répliqua Cristobal, parce que tel est mon devoir. »

La bohémienne haussa les épaules d'un air de pitié.

« Jeune fou ! dit-elle, qui risque sa vie dans les démêlés de ses pires ennemis et qui craint de ne pas arriver assez tôt pour s'exposer encore !... Crois-tu que je n'aie pas souffert, moi, en te sachant blessé, presque mourant, sans avoir rien accompli de tes destinées ?... Mais qu'il en soit comme

tu le désires... Tu partiras quand tu le jugeras nécessaire. Seulement, crois-moi, prends d'abord le repos dont tu as si grand besoin. Dors quelques heures. En te réveillant tu trouveras un guide sûr, ta monture refaite, et, ce soir même, je te le jure, tu seras à Luna. »

Cristobal vit qu'il fallait céder sur ce point. Il se sentait d'ailleurs accablé de fatigue et comprenait que le moyen le meilleur d'arriver au but était de commencer par reprendre des forces.

Il accepta donc l'offre qui lui était faite de s'allonger sur le matelas de cuir que lui montrait la bohémienne. A peine il s'était roulé dans son manteau qu'il succomba au sommeil et s'endormit, bercé par une vieille ballade maure qu'Ydresilla, près de son chevet, chantait à demi-voix en s'accompagnant de la guzla,

CHAPITRE XV

CHEZ LE CAPITAINE GÉNÉRAL

Il était environ trois heures après midi, et Cristobal ne semblait pas près de s'éveiller. Ydresilla, qui voulait tenir sa promesse, ouvrit la porte de la tente de manière à y laisser entrer les ardents rayons du soleil. Elle se mit en devoir de préparer du café; mais tous ses mouvements n'eurent aucun effet sur le jeune officier. Il dormait paisiblement comme un enfant; son jeune visage, creusé et amaigri par les fatigues de la guerre, avait une expression de sérénité touchante.

La bohémienne le regarda longtemps, et sa physionomie s'éclaira d'un sourire énigmatique. Il y avait de la dérision dans ce sourire, de la cruauté, une expression de fourberie, et pourtant une sorte de tendresse.

Cristobal ne sentait rien de tout cela et con-

tinuait à dormir. Ydresilla finit par se pencher sur lui et, lui touchant légèrement l'épaule :

« Cristobal !... cria-t-elle. Cristobal !... »

Il ouvrit les yeux et les fixa d'abord d'un air indécis sur le visage basané de la gitana.

« Allons, señor capitaine, dit-elle gaiement, ne voulez-vous plus partir et porter votre dépêche?... Vous qui aviez tant de hâte, ce matin?... »

— C'est vrai ! répliqua Cristobal en sautant prestement sur ses pieds. Vous avez bien fait de m'éveiller, ma mère, car sans vous j'aurais été capable de dormir jusqu'à demain. Mais me voilà reposé, grâce à cet excellent lit, et tout prêt à repartir si vous pouvez me donner un guide...

— Je te l'ai promis, dit Ydresilla d'un air de dignité. La gitana n'a qu'une parole. »

Quelle que pût être l'opinion de Cristobal sur la loyauté de la gitana, il n'en laissa rien paraître.

« Dans ce cas, ma mère, je suis prêt, dit-il. Le temps de plonger ma tête dans le ruisseau limpide que j'ai vu ce matin... »

— Va, mon fils, dit la bohémienne, puis tu prendras cette tasse de café, et mon petit-fils Juanito te conduira où tu veux aller. »

Cristobal courut à la fontaine d'eau vive et rentra, au bout de quelques instants, frais et dispos. Il accepta la tasse de café que lui offrait Ydre-

silla, et aussitôt elle frappa dans ses mains. Un petit garçon d'une dizaine d'années attendait apparemment ce signal, car il entra immédiatement dans la tente. Sa chemise à peu près en loques était serrée autour de la taille par une large ceinture rouge qui servait à maintenir son pantalon tout effrangé. Il était pieds nus, tête nue, mais, en dépit de la pauvreté de son costume, tout dans cet enfant indiquait la santé, la vivacité et l'intelligence; sa brune physionomie était éclairée par deux grands yeux pétillants de feu et de malice. Il répondit au bonjour un peu étonné de Cristobal par un sourire qui fit briller deux rangées de dents éclatantes comme celles d'un jeune chien.

« Allons, Juanito, dit la bohémienne, tu vas conduire le caballero où je t'ai dit. Il est pressé. Ne ménage pas tes jambes.

— N'ayez peur, mère, répondit le petit. Le cheval du seigneur officier a de longues jambes, mais je les lui ferai ouvrir!...

— C'est bien ce que je veux! dit Cristobal. En route donc!... Je vous remercie, Ydresilla, de l'hospitalité que vous m'avez offerte. Je voudrais pouvoir la reconnaître royalement, ajouta-t-il avec une intention imperceptiblement ironique; mais ma bourse, vous le savez...

— Pas d'argent entre nous! s'écria vivement la

bohémienne. Tout ce qui est ici est à ta disposition, et de bon cœur... Va, mon fils, et n'oublie pas ta mission!... »

Cristobal s'inclina devant la vieille femme avec une politesse cérémonieuse et sortit de la tente. Son cheval l'attendait, pansé et harnaché avec soin. Il n'eut donc qu'à sauter en selle et à partir, accompagné des « a dios » de toute la tribu.

Juanito prit sa course à travers les rochers avec une rapidité telle que Cristobal avait quelque peine à l'égaliser sans lancer son cheval au galop. Ils suivirent longtemps des sentiers enchevêtrés ou, pour mieux dire, à peine indiqués dans un pays rabo-teux et difficile. Enfin ils remontèrent une plaine moins aride et un chemin mieux tracé.

Le soir venait, et le ciel commençait à s'illuminer d'une poussière d'étoiles. Cristobal, plongé dans ses pensées, allait allégrement à côté de son petit guide. Celui-ci fredonnait un air bizarre qui éveillait dans l'esprit de Cristobal, à son insu, des idées fantastiques. La route montait maintenant et serpentait de nouveau dans un dédale de rochers. Mais Juanito marchait avec la sûreté et la vivacité d'un furet. Cristobal, guidant de son mieux sa monture, se demandait comment l'enfant pouvait si bien se reconnaître dans une région si accidentée. Il finit par lui en faire compliment.

« Ah, Juanito ! dit-il avec malice, tu n'es pas embarrassé pour ta route. Je gage que tu as des amis parmi les contrebandiers? »

Juanito sourit dédaigneusement.

« Le señor est soupçonneux, dit-il.

— Peuh ! fit Cristobal. Les contrebandiers seraient-ils par hasard trop mauvaise compagnie pour toi?

— Ce sont des chiens de chrétiens, répondit dédaigneusement Juanito.

— Et moi ? dit Cristobal en riant. Je suis aussi un chien de chrétien. Pourtant tu prends la peine de me servir de guide. Comment arranges-tu cela?

— Le señor, c'est différent, dit l'enfant.

— En quoi ? » demanda Cristobal, curieux de savoir si la bohémienne avait confié ses rêveries aux gens de sa tribu. Mais Juanito bondit devant lui sans répondre et entonna à plein gosier une chanson de gitanos.

Le jeune capitaine ne voulut pas insister, pensant qu'on avait pu défendre à l'enfant de parler sur ce sujet. Il se contenta donc de l'écouter sans l'interrompre. Mais bientôt Juanito se rapprocha et se mit, sans en être prié, à conter de vieilles légendes bohémiennes étranges et poétiques, qui firent passer le temps comme un rêve. Sans prêter une oreille bien attentive, Cristobal cheminait ab-

sorbé, jouissant du charme de cette heure, de la beauté de la nuit, de l'exercice qui faisait battre plus fort le sang dans ses artères.

Deux heures s'écoulèrent ainsi. Presque sans s'en douter le jeune officier traversa d'un chemin à un autre; puis il arriva à une grande route bordée de champs cultivés. Il vit briller dans la nuit des points lumineux au bas d'une côte, et Juanito lui dit :

« Voilà Luna!... »

Cristobal répondit par une exclamation de plaisir. Il serra les flancs de son cheval et descendit la côte au grand trot. Arrivé aux premières maisons de la ville, il pensa à Juanito et se retourna; l'enfant ne l'avait pas accompagné.

Le jeune capitaine se donna alors la peine de revenir sur ses pas, ayant à cœur de retrouver son guide et de le récompenser de ses peines; mais le petit gitano avait disparu comme si le sol l'eût englouti, et la nature du chemin qu'ils avaient suivi rendait toute poursuite vaine.

Cristobal en fut réduit à se dire que Juanito, en le laissant là, obéissait sans doute aux ordres de la bohémienne. Soupçonnant toutefois que, caché dans quelque coin, le petit singe pouvait bien se faire un malin plaisir de le guetter, Cristobal déposa, bien en vue sur une borne, quelques réaux

qui roulaient dans sa poche, et redescendit vers la ville.

Dès ses premiers pas dans la rue, il rencontra des soldats de l'armée régulière et, quand il eut annoncé qu'il était porteur de dépêches, un de ces soldats s'empressa de le conduire au quartier général.

Il fallut d'abord avoir affaire au commandant du corps de garde, ou *guardia de prevencion*. Ce n'est pas comme en France un simple caporal à la tête de quatre hommes, mais un officier qui en commande vingt-cinq ou trente. Ses prérogatives sont très étendues. Par exemple, s'il est chargé de la porte d'une caserne, il n'y laisse pas entrer le colonel sans l'accompagner partout; il a la clé du magasin des ordinaires et possède toutes les attributions d'un adjudant-major de semaine.

Un tel personnage ne pouvait faire moins que d'opposer quelques obstacles à l'entrée de Cristobal dans le sanctuaire. Après d'assez longues négociations, il se décida pourtant à l'envoyer au cabinet des aides de camp.

Là, nouveaux pourparlers avec des officiers d'état-major en uniforme bleu foncé à broderie d'or. Un de ces messieurs portait sur sa casquette les deux galons de lieutenant, sur la manche de son habit, les trois étoiles de capitaine et au parement les galons de commandant. Cristobal, encore peu

familiarisé avec les insignes très compliqués de l'armée régulière espagnole, commit en s'adressant à lui le crime de ne remarquer que les chevrons.

« Capitaine, dit-il en saluant, je suis porteur d'une lettre du général Hurtado pour le commandant en chef du 3^e corps.

— Mon grade est celui de commandant, répondit sèchement l'officier. Huit jours d'arrêts, que je vais vous faire infliger, vous apprendront le respect que vous devez à vos supérieurs... »

Cristobal s'inclina sans mot dire. De plus vieux soldats que lui ont commis en Espagne des fautes d'étiquette comparables à la sienne. Il savait vaguement, comme tout le monde, que, dans l'armée péninsulaire, le *grade* est distinct de l'*emploi* et qu'à côté du rang personnel il y a presque toujours le rang honoraire. Mais il n'avait pas encore eu le temps d'explorer à fond ces arcanes. Il ignorait qu'on voit des régiments espagnols commandés par de simples capitaines et des colonels placés, par le hasard du rang fictif, sous le commandement d'un chef d'escadrons.

Le fait s'était même produit récemment sous les murs de Pampelune. Au moment où une division recevait l'ordre de se mettre en retraite, après un engagement meurtrier, on reconnut que le com-

mandement de la colonne revenait à un capitaine du génie qui cumulait le *doble grãdo* de lieutenant-colonel honoraire avec celui du plus ancien chef de bataillon d'armée. Il se trouvait par suite avoir autorité sur son propre commandant. Cette anecdote avait beaucoup égayé les journaux espagnols et étrangers. Mais Cristobal gisait à ce moment sur son lit d'ambulance, et ne l'avait pas connue.

Elle n'aurait d'ailleurs ébranlé en rien le respect qu'il portait aux excellentes qualités militaires de ses frères d'armes. Comme tous les soldats méridionaux, ceux-ci aiment le galon et parfois ils en abusent; mais, pour ce qui est de l'instruction, de la bravoure et de la solidité, ils n'ont rien à envier à personne. Le tort de l'armée espagnole n'est pas de manquer d'officiers, c'est d'en avoir trop, et surtout d'en avoir qui ont trop de grades à la fois ou qui se mêlent d'intrigues politiques, au lieu de s'occuper exclusivement de leurs devoirs professionnels.

Cristobal se préparait donc à porter avec résignation les conséquences de sa bévue. Mais à peine eut-il remis sa carte au lieutenant-capitaine-commandant d'état-major, que le ton de cet officier changea subitement. Il ne fut plus question d'arrêts. Le nom de don Cristobal Gomez était déjà populaire dans l'armée comme celui d'un jeune héros,

du premier volontaire mis à l'ordre du jour pour prise d'un drapeau.

Deux minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il était en présence du capitaine général.

Don Antonio Ralis y Cabral était un homme aux cheveux grisonnants et coupés en brosse, à l'épaisse moustache noire, à la physionomie énergique et même un peu dure. Assis devant un bureau chargé de cartes et de papiers, c'est à peine s'il s'inclina légèrement pour répondre au salut du jeune homme. Il ouvrit le pli cacheté que lui présentait don Cristobal, et, y trouvant une dépêche chiffrée, sonna pour la faire traduire sous ses yeux.

Tandis qu'un aide de camp se livrait à ce travail, le général s'était remis à étudier sa carte, et Cristobal attendait.

Au bout d'un quart d'heure environ, la traduction était prête. Don Antonio en prit connaissance, et aussitôt il fixa sur le messager un regard si pénétrant que le pauvre garçon ne put se défendre d'un sentiment de malaise.

« Cette dépêche est d'avant-hier matin, dit le général. Elle m'indique un mouvement urgent. Pourquoi ne me parvient-elle que ce soir? »

Cristobal raconta simplement ce qui lui était arrivé, sa capture aux avant-postes carlistes, d'a-

bord, puis le mécompte qui lui avait fait perdre encore vingt-quatre heures.

« Ah!... vous êtes tombé aux mains des carlistes? dit le général après avoir écouté ce récit. Et ils vous ont rendu votre dépêche?... Tout cela est trop beau pour être vrai...

— Mais, général, Votre Excellence peut bien penser!... s'écria Cristobal rouge d'humiliation.

— Oh!... Je ne doute pas une minute de votre véracité, capitaine, répondit froidement don Antonio. Je me permets seulement de douter de la bonne foi carliste....

— C'est au général Santa-Fè, un de mes maîtres, que j'avais affaire! expliqua Cristobal.

— N'importe! Je me méfie, » dit le capitaine général qui semblait chercher à ses pieds.

Il finit par retrouver, parmi d'autres papiers jetés au panier, l'enveloppe du message apporté par Cristobal, et il se mit aussitôt à l'examiner attentivement.

« J'en étais sûr!... s'écria-t-il après un instant. La dépêche a été ouverte...

— J'ai peine à le croire, mon général, objecta respectueusement Cristobal. Et, d'ailleurs, puisqu'elle est chiffrée!...

— Chiffrée?... répéta don Antonio en le regardant comme pour voir s'il parlait sérieusement;

vous ne croyez pas les carlistes assez sots pour ne pas avoir notre chiffre comme nous avons le leur?... Vous êtes encore jeune, capitaine, reprit-il avec un sourire moqueur. Rappelez-vous bien qu'à la guerre les chiffres secrets ne servent absolument qu'à donner un travail supplémentaire aux états-majors. En tous cas il faut toujours raisonner comme s'ils n'avaient pas d'autre utilité

— Mais, en vérité, mon général, reprit Cristobal, il me répugne d'admettre la possibilité d'une telle trahison. La dépêche m'a été rendue telle qu'elle m'a été prise, et j'ai certes trop de confiance dans l'honneur du professeur de Santa-Fè...

— Pourtant, interrompit brusquement don Antonio, il est manifeste que l'enveloppe a été coupée au rasoir tout autour du cachet, puis recollée... C'est évident. Voyez vous-même... »

Il tendait l'enveloppe à Cristobal qui s'en saisit pour l'examiner à son tour. Aucun doute n'était possible. L'enveloppe avait été ouverte.

« Je jure bien en tout cas que ce n'est pas par le général Santa-Fè! s'écria-t-il avec chaleur, en dépit de sa mortification. Je suis aussi sûr de lui que de moi-même!

— La dépêche peut être sortie de ses mains, avoir été *travaillée* par un autre, objecta le capitaine général.

— En effet ! s'écria Cristobal qui revit toute la scène dans un éclair soudain. La dépêche était restée au bureau de l'état-major, où M. de Santa-Fè l'a envoyé prendre à ma requête, au moment de ma mise en liberté... Et dans ce bureau, il y avait Rodrigue de Maraña!...

— Rodrigue de Marana? demanda don Antonio.

— Oui, dit Cristobal, un peu confus de s'être laissé aller à nommer celui qu'il ne pouvait encore que soupçonner. Un de mes camarades... »

Il s'arrêta.

« Un de vos camarades dont vous ne paraissez pas tout à fait aussi sûr que du général Santa-Fè, n'est-il pas vrai? » reprit don Antonio.

Cristobal resta silencieux. Il s'en voulait déjà d'avoir implicitement porté une accusation pareille contre Rodrigue. Et pourtant il était bien difficile de douter encore. L'évidence s'imposait.

Le capitaine général, de son côté, semblait plongé dans ses réflexions. Quand il en sortit ce fut pour appeler un aide de camp.

« Faites dîner monsieur, qui repartira le plus tôt possible », lui dit-il en indiquant Cristobal.

Et se retournant vers le jeune capitaine :

« Je suis obligé de vous renvoyer au général Hurtado pour prendre des instructions nouvelles, et cette fois verbales, ajouta-t-il. La dépêche m'est

arrivée tardivement; elle a été ouverte; tout a été malheureux en cette affaire. Encore n'y a-t-il que moitié mal, puisque nous ne sommes pas tombés dans le panneau... Au revoir, capitaine, je vous attends dans trois jours au plus tard!... »

Il ne restait à Cristobal qu'à s'incliner et à obéir. C'est ce qu'il fit aussitôt.

CHAPITRE XVI

LA SURPRISE

Le capitaine Cristobal mit moins de temps à revenir de sa mission auprès du général Ralis qu'il n'en avait mis à la remplir. Dès le lendemain soir, il rentra à son corps et se présentait à son chef. Don Henriquez Hurtado écouta son récit en silence ; puis, se levant, il se mit à se promener de long en large dans la tente, les mains derrière le dos, le front penché, l'œil soucieux.

« Comme vous, mon cher enfant, je me refuse à croire que Santa-Fè vous ait trahi, dit-il enfin. Mais il est triste de penser qu'un de vos camarades, un élève de Santa-Maria-de-los-Angelès a pu se conduire de la sorte. Et au bout du compte, les carlistes auraient parfaitement profité de cette infamie si le capitaine général ne s'était, par bonheur, aperçu de la fraude !... Voilà ce qui me cho-

que et m'attriste en cette affaire. Il me semble qu'en cas pareil, je croirais mon honneur assez engagé pour fournir au moins des explications à mes adversaires... »

A ce moment un soldat souleva la porte de la tente et dit :

« Mon général, on vous amène un parlementaire qui vient de se présenter aux avant-postes.

— Un parlementaire? répondit don Henriquez. Qu'on le fasse entrer sur l'heure... »

Un homme de haute taille, en uniforme de général carliste, fut immédiatement introduit. Selon l'usage, il avait les yeux bandés par un large mouchoir blanc. A peine ce bandeau fut-il enlevé, que don Henriquez et Cristobal reconnurent avec surprise le parlementaire : c'était le professeur de Santa-Fè en personne.

« Mon collègue, et vous, mon cher élève, dit-il aussitôt en les saluant, je suis heureux de vous trouver ensemble, et mes explications en seront plus aisées. Je viens vous dire à tous deux que votre dépêche a été ouverte, et vous en présenter mes excuses. Non que le fait même eût été contraire aux droits de la guerre ; mais j'ai rendu la dépêche la croyant intacte, et je ne veux pas que vous puissiez me croire capable...

— Mon cher collègue, si vous voulez me per-

mettre de vous interrompre, dit ici don Henriquez, laissez-moi vous déclarer que, Cristobal et moi, nous étions précisément en train de nous affirmer l'un à l'autre la conviction que nous avons de votre loyauté parfaite en cette affaire.

— Personne n'a seulement songé une minute à vous soupçonner! s'écria de son côté Cristobal.

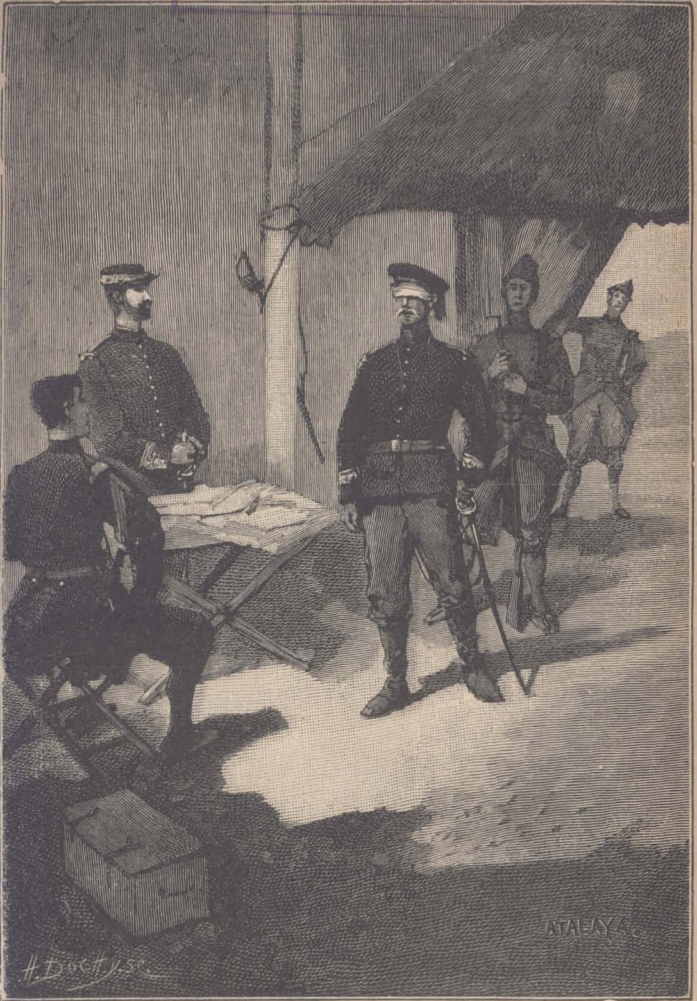
— Je vous remercie tous deux de n'avoir pas douté de moi, répondit avec chaleur le général carliste. J'avoue que je l'espérais et n'attendais pas moins de vous... Mais je vous dois des explications complètes, et j'avais à cœur de vous les apporter en personne... La dépêche, vous le savez, reprit-il en s'adressant plus spécialement à Cristobal, avait été apportée au bureau de mon chef d'état-major. Ce bureau était occupé, pendant que nous déjeunions, par le capitaine Sandrès et le lieutenant Maraña! C'est à l'instigation de ce dernier que la dépêche a été ouverte et copiée, quand je l'ai fait demander pour vous la rendre. Les deux officiers, non sans hésitation, m'ont annoncé le fait quelques heures plus tard, après avoir réussi à trouver la clef du chiffre et, par conséquent, à traduire la dépêche. Sans doute, ils n'en auraient rien dit si elle avait été de peu d'importance; mais, trouvant qu'elle donnait l'indication d'un mouvement capital, ils n'ont plus osé garder pour eux cette

information, et ils ont cru, bien à tort, qu'ils pouvaient s'en faire honneur... Vous comprendrez aisément quelle a été ma colère. Colère à la pensée de la trahison dont on pouvait me croire capable; colère à la pensée que cette trahison allait faire réussir votre projet; car, en ayant connaissance par une voie pareille, je ne pouvais pas honorablement l'empêcher... Mais je n'avais même pas le droit de m'abandonner aux mouvements tumultueux de mon cœur. Il fallait prendre mon parti sur l'heure. Je l'ai pris, en adressant ma démission à mes chefs, avec l'énoncé des motifs impérieux qui m'obligeaient à cette décision. Ma démission acceptée pour la forme, j'ai prié deux de mes amis de demander raison au capitaine Sandrès de l'injure qu'il m'avait faite en exposant mon honneur à des soupçons outrageants... Nous nous sommes battus ce matin, au pistolet... Il est mort...

— Mort !... s'écria Cristobal. Et Rodrigue ? ajouta-t-il involontairement.

— Je ne pouvais pas me battre avec un enfant qui a été mon élève. J'ai exigé qu'il fût révoqué avant de reprendre ma démission. Il a aussitôt quitté l'armée carliste, et moi je suis venu ici, mon cher Gomez, vous demander si vous trouvez la réparation suffisante.

— Je la tiens pour mille fois trop complète, mon



LE PARLEMENTAIRE AVAIT LES YEUX BANDÉS (P. 234).

BIBLIOTECA REGIONAL
DE MARIÓPOLIS

cher maître, s'écria le jeune homme, puisqu'il n'y avait pas de votre part l'ombre d'une intention mauvaise, ni de la mienne l'ombre d'un soupçon.

— Que sais-je? reprit le vieux carliste en se tournant vers don Henriquez après avoir cordialement serré la main de son élève. Les nouvelles mœurs militaires sont si étranges!... Ne prêche-t-on pas ouvertement l'espionnage et la trahison!... Ce n'est pourtant pas chose bien belle en elle-même que la guerre. Elle ne se relève que par l'honneur et la chevalerie. Otez-en ces choses, et ce n'est plus qu'un assassinat compliqué d'escroquerie. Hélas!... Si l'Europe doit en venir là, que du moins notre noble Espagne soit la dernière à entrer dans cette voie!...

— Elle n'y entrera pas tant qu'elle comptera des fils tels que vous, mon cher Santa-Fè, dit le général Hurtado en pressant à son tour la main de son visiteur. Et maintenant un mot : vous avez bien voulu avant-hier matin faire déjeuner Cristobal; veuillez nous faire l'honneur et le plaisir de partager notre souper... »

M. de Santa-Fè accepta cordialement l'offre de son collègue, et, quelques instants plus tard, assis avec Cristobal et quelques autres officiers autour d'une table modeste, il causait avec eux de Séville, du collège Santa-Maria; de toutes ces choses d'hier,

déjà si lointaines. Il apprit non sans plaisir que la classe de rhétorique n'oubliait pas entièrement ses devoirs scolaires, au milieu des mâles occupations du camp, et peu s'en fallut qu'il ne profitât, lui aussi, de l'occasion pour donner une leçon d'histoire « sur le pouce ».

Mais la soirée s'avancait et il était temps pour lui de regagner les lignes carlistes. Aussi dut-il se résoudre à se séparer de ces amis qui allaient redevvenir des adversaires. Ce ne fut pas sans avoir échangé avec eux les plus affectueuses poignées de main. Don Henriquez et tous les élèves de M. de Santa-Fè voulurent l'accompagner aux avant-postes, où il retrouva son escorte; puis on se dit un dernier adieu, et il s'enfonça dans la nuit.

De son côté le général Hurtado, après avoir passé plusieurs heures à étudier la situation militaire, prenait de nouvelles décisions qu'il communiqua, le lendemain matin, à Cristobal.

« J'ai arrêté mon plan, que vous allez apporter au capitaine général, mais de vive voix, comme il le désire, » dit-il au jeune officier.

Ouvrant une carte, il développa ce plan très simple et très clair, en marquant au crayon rouge les points stratégiques qui devaient servir d'objectifs aux deux corps d'armée. Il le fit reprendre ensuite par Cristobal et répéter avec soin pour

s'assurer qu'il était bien compris et qu'il n'y avait pas d'erreur possible. Enfin, pleinement satisfait du résultat de cette épreuve, il ajouta :

« Vous êtes bien jeune pour la mission que je vous confie, mon cher enfant. Mais, dans la crise que traverse l'Espagne, il faut que les enfants sachent être des hommes, et vous avez déjà montré que vous avez le sentiment de ce devoir. Aussi je n'hésite pas à vous choisir. Seulement, au lieu de partir seul, pour vous rendre au quartier général du 3^e corps, vous allez prendre une escorte. Il ne faut plus que les surprises comme celles de l'autre soir soient possibles. Vous n'avancerez jamais qu'après avoir fait reconnaître le terrain par vos éclaireurs. Choisissez donc, dans votre compagnie, une trentaine d'hommes d'élite. Vous vous mettrez en route aussitôt qu'ils seront prêts... »

Cristobal s'inclina et sortit de la tente. Il se sentait enivré de joie. C'était bien un commandement qu'il avait, cette fois!... Avec la responsabilité, il aurait donc les moyens de la soutenir, et, s'il était attaqué, d'opposer à l'ennemi une résistance sérieuse!... Sans doute, il le sentait bien, l'essentiel était d'arriver à bon port auprès du capitaine général puisqu'il s'agissait de lui apporter une communication secrète. Mais n'importe; le fait même qu'on le plaçait à la tête d'un détachement de

trente hommes entraînait le devoir de repousser, le cas échéant, la force par la force. Et, au fond du cœur, Cristobal ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'il en aurait l'occasion.

Il prit ses mesures en conséquence. Après avoir désigné, dans sa compagnie, ceux de ses soldats qu'il savait animés pour lui d'un véritable culte, et parmi eux tous ses camarades de Santa-Maria, il leur donna l'ordre de s'équiper avec le plus grand soin, leur fit distribuer des rations pour trois jours et procéda à une inspection attentive. Les armes, les sacoches les cartouchières furent successivement visitées. Quand tout eut été trouvé en bon état, Cristobal alla prier le général de passer en personne ses hommes en revue. Il reçut alors, avec ses instructions dernières, sa cordiale poignée de main, et, se plaçant au flanc de la colonne, il commanda d'une voix mâle :

« Par file à droite!... En avant!... Marche!... »

La petite troupe partit allégrement, de ce pas élastique et vif de l'armée espagnole, qui rappelle celui de nos chasseurs à pied. Bientôt elle eut perdu de vue, en s'éloignant vers le sud, le camp où elle venait de passer de si douces semaines. Un jeune soldat d'une vingtaine d'années, nommé Pedro Garcia, qui avait une voix charmante, entonna alors une séguidille dont tous les autres repre-

naient en chœur le refrain. Et il semblait que cette chanson familière accélérât encore le cours du sang jeune et chaud qui coulait dans les veines de ces petits soldats, en donnant plus de légèreté au pas, plus de vigueur aux muscles.

On alla ainsi quatre ou cinq heures. Après avoir fait halte pour le dîner, on se remit en marche.

La colonne sortait d'un village assez misérable, quand elle rencontra sur la route, et venant en sens contraire de celui qu'elle suivait, un petit garçon déguenillé qui s'arrêta pour la voir défiler, et dans lequel Cristobal reconnut, non sans étonnement, son petit guide Juanito.

« Te voilà, garnement ! lui dit-il en arrêtant son cheval. D'où viens-tu donc ainsi et pourquoi m'as-tu quitté si brusquement avant-hier ?

— Je ne vous ai pas quitté, señor capitaine, répliqua très sérieusement le petit bonhomme. C'est vous qui avez mis votre cheval au galop pour descendre la côte de Luna. J'ai cru que vous aviez assez de moi, et, comme je ne pouvais plus vous être utile, je m'en suis retourné chez nous. »

La chose était possible, après tout.

« Alors tu n'as pas trouvé la monnaie que je suis revenu déposer pour toi sur la borne ? demanda Cristobal, touché de tant de discrétion.

— Non, señor capitaine ! je n'en savais rien, dit l'autre avec un rayon malicieux dans ses yeux noirs.

— Et que fais-tu par ici ? reprit le jeune officier en prenant une pièce blanche qu'il glissa dans la patte noire du petit gitano et qui disparut immédiatement dans les profondeurs d'un pantalon indescriptible.

— Je viens de Vorja, où les carlistes sont en force, répondit Juanito.

— Vraiment ! les carlistes ont poussé jusqu'à Vorja ? demanda Cristobal, vivement intéressé par ce renseignement inattendu.

— Oui, capitaine ; on dit qu'ils sont au moins deux mille, et ils envoient des détachements dans tous les environs. Aussi, je sais bien ce que je ferais, moi, si j'étais officier et à la tête d'une belle troupe de soldats !...

— Que ferais-tu, Juanito ?

— Je prendrais par la montagne, là sur la gauche ; j'irais me poster avec ma troupe dans un petit coin que je connais et où les carlistes ne manqueraient pas de passer en faisant des vivres, car trois chemins y mènent ; et je leur en donnerais des vivres, à coups de fusil, au moment où ils s'y attendraient le moins !... Ils n'auraient que ce qu'ils méritent, ajouta Juanito d'un ton senten-

cieux, car ils prennent tout sans payer, en laissant un bout de papier, — ce qu'ils appellent un *bon de réquisition*, — en manière de monnaie. On dit bien que ce papier sera payé un jour, s'ils ont la victoire. Mais voilà, auront-ils la victoire? Je n'en suis pas sûr. »

Les soldats, témoins de cette conférence, ne purent s'empêcher de rire des aperçus du petit gitano sur la solvabilité des carlistes, et Cristobal fit comme les autres. Après tout, il pouvait y avoir dans ce que disait l'enfant un renseignement à utiliser, et la manière dont il s'était acquitté de sa mission, l'avant-veille, en le guidant vers Luna, plaidait en faveur de sa connaissance du pays. C'est pourquoi le jeune capitaine, mettant pied à terre, confia son cheval à son ordonnance et, prenant Juanito par une oreille, il le conduisit un peu à l'écart.

« Ce chemin dont tu parles, lui dit-il, où mène-t-il? »

— Celui de la montagne?... A Calbiesca. »

Cristobal ouvrit la carte qu'il portait sur lui et l'examina avec attention. Non seulement un crochet sur Calbiesca ne le détournait nullement de la direction générale qu'il s'était tracée, mais, si les carlistes occupaient véritablement Vorja, comme l'assurait Juanito et comme c'était parfaitement

possible, ce crochet était en quelque sorte tout indiqué.

« Tu te charges de nous conduire aussi bien que tu m'as conduit l'autre soir ? reprit-il en regardant l'enfant.

— Oui, señor capitaine ; j'en fais mon affaire, répondit Juanito. Et vous verrez la belle embuscade que je vous indiquerai, s'il vous convient de l'essayer.

— Nous verrons... En attendant, mon petit gars, marche en tête de la colonne et montre-nous la route de Calbiesca. »

Juanito ne se fit pas répéter l'invitation. Cristobal se remit en selle, et, deux minutes plus tard, la petite colonne, obliquant à gauche, s'engageait dans un sentier qui s'élevait graduellement vers des montagnes assez riantes.

Au coucher du soleil, elle était parvenue dans une charmante vallée, arrosée par un ruisseau qui chantait gaiement sur des rochers tout roses. Le jeune capitaine, jugeant le moment venu de camper pour la nuit, donna l'ordre de la halte. On se trouvait dans une vaste clairière abritée contre les vents du nord par une magnifique muraille de basalte, et contre ceux de l'est, par une ondulation de terrain couverte de bruyères. Le bois sec abondait, ce qui est toujours une considération impor-

tante dans le choix d'un bivouac. Les hautes herbes et les feuilles ne manquaient pas non plus, ce qui permettait d'improviser des matelas moins durs que la terre nue. Bref, l'endroit paraissait fait à souhait pour s'y arrêter, et bientôt la petite troupe fut activement occupée, autour de trois feux, aux préparatifs de son dîner.

Cristobal, en bon capitaine, avait commencé par poser quatre sentinelles aux abords de son camp, quoique rien ne parût indiquer un danger quelconque. Les hommes qui devaient former le corps de garde et relever les sentinelles de deux heures en deux heures, furent désignés; le caporal Pablo de la Paz, qui les commandait, reçut l'ordre de ne pas s'endormir, afin de présider en personne à ce roulement.

Cependant la soupe était faite, et le café fumait dans les tasses d'étain. Toute la troupe soupa de bonne humeur; puis les soldats, paresseusement allongés à terre, bien roulés dans leurs manteaux et les pieds au feu, allumèrent leurs cigarettes. Cristobal en fit autant, et Juanito, qui avait partagé son dîner, ne fut pas le dernier à s'étendre sur le lit de fougère que les hommes avaient préparé. Alors les conversations cessèrent peu à peu; chacun s'établit de son mieux pour la nuit, et le sommeil régna sur le camp.

Seul, Pablo veillait, assis sur une pierre auprès du feu. La première heure passa assez vite. La seconde fut coupée par le changement des sentinelles, qu'il alla relever en personne, comme c'était sa consigne, en se faisant donner le mot d'ordre et s'assurant que tout était tranquille.

Cette cérémonie terminée et les quatre hommes qu'on venait de délivrer une fois endormis comme les autres, le jeune caporal commença d'éprouver, lui aussi, un grand besoin de repos. Il se leva, se mit à marcher de long en large devant des feux, qui jetaient une lueur affaiblie sur les faisceaux d'armes. Ses compagnons, allongés à terre en des attitudes variées, lui faisaient un effet étrange. On eût dit un champ de bataille couvert de morts et de blessés... Il secoua ces idées folles. Mais il n'y avait pas à dire : il se sentait accablé de fatigue, la tête lourde, les yeux brûlants...

« Luttons ! se dit-il. Et, pour commencer, ral-lumons le feu... »

Il prit des branches sèches dans un tas et les jeta sur l'un des brasiers, qui se ranima aussitôt et illumina toute la clairière. Les mains à la flamme, Pablo se crut sauvé et définitivement vainqueur du sommeil. Mais hélas !... le sommeil le guettait. Un engourdissement invincible s'empara de lui. Sa tête roula sur son épaule ; son corps s'affaissa

lentement sur le sol. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le caporal Pablo dormait d'aussi bon cœur que les autres.

.
La fraîcheur du matin, associée aux premières lueurs du jour, le rendit à la conscience de ses devoirs. Pablo se secoua, promena un regard indécis autour de lui et constata avec une vive satisfaction que tout semblait aller le mieux du monde.

« Heureusement le capitaine ne s'est pas aperçu que je ne veillais pas, se dit-il, ou gare à la salle de police!... »

Au même instant un coup de feu éclatait sur la gauche de la position, et l'une des sentinelles se repliait vers le camp, en criant :

« Aux armes!... voilà les carlistes!... »

Tout le monde fut sur pied en un moment. Les soldats, à demi réveillés, sautèrent sur leurs armes. Cristobal se porta vivement dans la direction où l'ennemi était signalé. Mais à peine avait-il fait dix pas sur la gauche, que deux ou trois coups de feu partirent presque simultanément au nord, à l'est, au sud, et, de tous côtés, on vit surgir des bérêts rouges sur la crête des hauteurs, autour de la clairière... Non seulement l'ennemi était en nombre, mais très évidemment il opérait un mouvement d'ensemble et cernait la petite troupe.

Sans perdre une minute, Cristobal la forma en carré et commanda le feu sur les quatre faces à la fois. Les carlistes étaient encore trop loin sans doute, car cette décharge générale ne parut pas arrêter un instant leur marche concentrique.

« Attention!... chargez... armes!... » commanda le jeune capitaine.

Il ajouta à demi-voix :

« Nous allons les laisser approcher à trois cents mètres... Et alors, tir à volonté pendant une ou deux minutes, puis nous nous jetons sur eux à la baïonnette et nous rompons leur ligne... »

Un concert d'imprécations interrompit ce discours. Les hommes, en ouvrant leurs cartouchières, venaient de les trouver vides...

« Pas de cartouches!... »

— Nous sommes trahis!... » disaient les soldats.

Et de fait, on ne pouvait guère apercevoir d'autre explication d'un phénomène aussi singulier.

Cristobal, pâle de colère, cherchait à se rendre compte du désastre inouï qui s'abattait sur lui.

« Juanito!... cria-t-il soudain en se frappant le front. Misérable petit gitano!... où est-il?... »

Mais Juanito avait disparu sans laisser de traces. Evidemment, le traître était lui. Souple comme une couleuvre, adroit comme un singe, exercé peut-être par ses compagnons habituels à vider

les poches des passants sans qu'ils s'en aperçussent, il avait dû profiter du sommeil des soldats pour dévaliser leurs gibernes et laisser la vaillante petite troupe désarmée au milieu de ses ennemis.

Ainsi, c'était à la défaite qu'aboutissaient toutes les espérances du jeune capitaine, tous ses rêves de gloire et de succès. Sa mission était manquée, il n'en pouvait plus douter. De minute en minute le cercle des carlistes se resserrait autour de lui; de minute en minute leur nombre apparaissait plus formidable et leur supériorité plus écrasante.

« Il ne nous reste plus qu'à nous faire tuer ! dit à demi-voix Cristobal dont les yeux s'étaient remplis de larmes de rage. Car nous n'allons pas nous laisser prendre comme des rats, reprit-il en s'adressant à ses hommes. Nous n'avons plus de cartouches ? Eh bien ! tant mieux !... Ce sera plus tôt fini !... à la baïonnette !... »

A ce moment un appel de clairon retentit sur la droite dans les lignes carlistes, et l'on en vit sortir un officier qui agitait un mouchoir blanc, pour demander à parlementer.

Cristobal reconnut le professeur don Ruy Llorente y Paradès.

CHAPITRE XVII

LA CAPITULATION

A l'appel du clairon, le mouvement concentrique des carlistes s'était arrêté. De son côté, voyant son ancien maître se présenter si inopinément en parlementaire, Cristobal s'avança seul à sa rencontre.

Aussitôt on vit dans les deux troupes presque tous les hommes, laissant retomber à terre les crosses de leurs fusils, rouler dans leurs doigts une cigarette et l'allumer. Et c'était un curieux spectacle que celui de ces adversaires face à face ne songeant plus provisoirement qu'à pousser dans l'air matinal leurs petites spirales de fumée bleue.

Cependant les deux chefs s'étaient rejoints. Cristobal salua le premier son ex-professeur qui portait les insignes de colonel. Don Ruy Llorente ne se contenta pas de lui rendre son salut.

Reconnaissant son élève il lui tendit les deux mains.

« Mon cher enfant, lui dit-il, je compatis sincèrement, croyez-le, à la cruelle situation où je vous vois placé. J'étais à quelque distance d'ici avec mes hommes, il y a une heure environ, quand un gamin, qui nous est plus ou moins affilié (on le voit du moins souvent dans notre camp où il amuse les hommes par ses chansons et ses mille tours de passe-passe), ce petit drôle donc est venu me conter qu'il avait réussi à s'emparer de toutes les munitions d'une force constitutionnelle, qui se trouvait ainsi désarmée. Je ne pouvais pas, n'est-il pas vrai? refuser la chance qui s'offrait. A la guerre comme à la guerre. Aujourd'hui vous, et demain moi peut-être... Bref, je suis venu sur ces indications, et il ne nous a pas été difficile de vous cerner... Ah! mon enfant! on n'acquiert pas en un jour l'expérience de nous autres vieux barbons! reprit le professeur avec bonté sur un geste de désespoir de Cristobal. Que voulez-vous? Quand on est jeune il est bien difficile de résister au sommeil, et, en vérité, vous n'êtes aucun de vous d'âge ni de force à supporter les fatigues de cette guerre... Cher enfant, que j'aimerais mieux vous voir poursuivant paisiblement vos études, ne pensant moi-même qu'à former votre esprit et votre cœur comme je m'efforçais de le faire en des temps

plus heureux!... Mais je ne 'saurais vous dire mon chagrin lorsque j'ai vu que c'était contre vous, mon cher élève, contre Felipe, Miguel et Estévan, vous tous enfin, que j'étais venu ! Cette rencontre m'est affreusement pénible, et voyez José là-bas... D'ici même vous pouvez lire sur son visage les sentiments qui l'agitent... Enfin, quoi qu'il en soit et bien que, selon la loi de la guerre, j'aie droit de vous faire tous prisonniers, cela m'est trop pénible... Voici, Cristobal, ce que je propose : vous êtes absolument entre nos mains, vous ne réussiriez, avec toute votre bravoure, qu'à vous faire tuer comme des lapins en résistant... Vous n'auriez même pas le temps d'arriver sur nous à portée de baïonnette ; une seule décharge vous décimerait au premier pas, et la seconde vous achèverait au vingtième... Voici donc ce que je vous offre : vous garderez vos armes, vous défilerez hors d'ici avec les honneurs de la guerre ; mais ce ne sera que pour rentrer dans vos foyers, en me donnant votre parole de ne plus servir pendant toute la durée de la guerre civile... »

Des larmes de rage et d'humiliation montèrent aux yeux de Cristobal à ces paroles, et ce ne fut que par un douloureux effort de volonté qu'il les empêcha de rouler sur ses joues. Eh quoi ! c'était là la fin de ses rêves d'ambition ! c'est là la gloire

qu'il s'était promise !... Après n'avoir pas su seulement veiller sur les hommes qu'on lui avait confiés, fallait-il qu'il ne lui restât même pas l'honneur de se faire tuer à leur tête ?... Cette idée était intolérable ! plutôt souffrir mille morts, se faire exterminer jusqu'au dernier, accepter même d'être faits prisonniers et tout mettre en œuvre alors pour s'échapper, puis revenir prendre sa place sous les drapeaux !... Déjà il ouvrait la bouche pour repousser les propositions de don Ruy Llorente ; mais celui-ci l'arrêta, et, lui prenant la main :

« Vous n'avez pas le droit, mon cher enfant, lui dit-il gravement, de refuser une offre comme la mienne sans consulter vos hommes. Faites-leur part de mes propositions ; je vous donne cinq minutes pour délibérer. »

Cristobal s'inclina en silence et, revenant vers ses camarades, il leur répéta les conditions généreuses du colonel carliste. Il espérait les voir repoussées d'emblée ; mais, au contraire, elles furent accueillies avec une satisfaction visible, et Felipe, prenant la parole, se chargea de formuler l'opinion générale.

« Ma foi, dit-il, ce n'est pas déjà si bête ce qu'il propose là, le vieux Llorente ! je suis d'avis qu'il faut accepter sans délai.

— Accepter ! cria Cristobal en frémissant d'indignation.

— Oui, accepter, répéta Felipe. Mon cher ami, je t'avoue que plus je la vois, plus la guerre civile me répugne. A quoi cela rime-t-il, je te le demande, que nous risquions de tuer don Ruy Llorente pour lequel nous avons tous le plus sincère attachement, ou d'être tués par lui, ce qui, j'en suis sûr, lui serait un amer chagrin ; te vois-tu frappant mortellement José que j'aperçois là-bas te faisant les yeux doux?... Non, cette guerre ne me dit rien ; j'y suis entré par entraînement, pour faire comme les autres, et, à parler vrai, constitutionnels ou carlistes se valent à mes yeux... J'aime par-dessus tout l'Espagne, et j'ai beau me battre les flancs, je ne puis pas réussir à voir autre chose en nos adversaires que des frères, des Espagnols comme nous... Ah ! si c'était un ennemi étranger, si c'était contre une invasion de notre pays qu'il fallût lutter, ce serait tout différent!... Mais ici ! Confesse toi-même, Cristobal, que tu ne les hais point et que tu les embrasserais de bon cœur au lieu de leur donner des coups de baïonnette !...

— Felipe parle d'or, dit Estévan. Je me range à son avis. Je pense tout ce qu'il dit et plus encore !

— Et moi aussi ! dit Miguel Fernandez.

— Et vous, Pablo ? demanda amèrement Cristobal. Êtes-vous d'avis aussi de mettre bas les armes et de rentrer tranquillement chez vous ? »

Pablo rougit ; mais, faisant un violent effort pour se vaincre et parler selon sa conscience :

« Oui, dit-il. Comme nos amis je trouve la guerre civile une chose affreuse, et je soupire après le jour où l'Espagne en sera libérée. Sans doute il serait plus glorieux pour nous d'avoir surpris les carlistes au lieu de nous être laissé surprendre par eux... Mais que voulez-vous, capitaine ? telle est la fortune de la guerre... Les conditions du colonel Llorente sont des plus honorables. Il y aurait folie à ne pas les accepter... »

Cristobal demeurait irrésolu. Son orgueil souffrait cruellement. Il eût tout donné pour ne point avoir la responsabilité de la capitulation. Ce rôle de chef, qui la veille encore l'enivrait d'orgueil, l'accablait maintenant. Il ne pouvait se décider à revenir vers le colonel Llorente, à accepter ou à refuser. Mais ses soldats impatients se pressaient autour de lui en discutant l'affaire ; quelques-uns la prenaient déjà assez vivement à cœur pour jeter leur bonnet en l'air et se mettre à acclamer le chef carliste. Il était évident que ceux-là aussi en avaient assez de la guerre civile... Cristobal voulut parler, s'adresser à ses hommes, essayer de réveiller en eux quelque ardeur guerrière. Mais, évidemment, le feu sacré s'éteignait. Les acclamations et les vivats recommencèrent ; il ne resta plus qu'à re-

tourner auprès de don Ruy Llorente pour lui faire part du résultat de la délibération, d'ailleurs visible.

« Je suis bien heureux, mon cher enfant, que vos amis vous aient donné ce sage conseil, dit don Ruy d'un ton affectueux. Croyez-moi, vous m'en voulez maintenant; mais, plus tard, j'en suis sûr, vous me remercirez de vous avoir fait honorablement quitter cette guerre fratricide. Ce n'est point à votre âge, Cristobal, qu'on peut avoir des convictions assez assises pour s'armer contre ses compatriotes. Pour moi, du moins, cette guerre est le résultat logique de toute mon existence, des aspirations qui m'ont guidé toute ma vie; il en est de même pour mon cher ami don Henriquez Hurtado. Ce que nous faisons, c'est avec les yeux bien ouverts... Mais vous! pauvres enfants! combien mon cœur saignait de vous voir mêlés à nos sanglantes querelles, et combien je remercie le ciel de m'avoir choisi pour vous en tirer! Allons, mon jeune ami, courage, et ne m'en veuillez pas trop, je vous en prie!... »

Cristobal baissa la tête. Son cœur était trop gonflé d'amertume pour qu'il pût se rendre aux raisons du colonel. Mais le sort en était jeté désormais, et il fallait vider le calice. Il sut le faire virilement.

Retournant vers sa troupe, il la forma sur deux lignes, fit présenter les armes au colonel carliste, puis mettre les baïonnettes au fourreau et les fusils à l'épaule. Il commanda alors d'une voix ferme :

« Par le flanc droit!... Par file à gauche! En avant!... Marche!... »

Et la colonne se mit en mouvement, se dirigeant vers le sud.

De leur côté les carlistes, rompant leur ligne pour laisser le passage libre, présentaient les armes aux vaincus. Les tambours battaient aux champs, le drapeau s'inclinait. C'était une cérémonie émouvante et dont tous les détails disaient en quelque sorte :

« Vous êtes des braves... nous le savons et nous vous rendons hommage... Mais vous êtes désarmés et ne pouvez plus rien pour votre cause... Du moins dites-vous bien que l'honneur est sauf... »

Les soldats de Cristobal semblaient apprécier ce langage, car ils défilaient la tête haute. Seul il courbait le front en souhaitant d'être mort pour ne pas recevoir de tels honneurs. Tandis que, morne et pâle, il marchait au flanc de sa colonne, ses yeux tombèrent tout à coup sur José Perez qui, debout, le sabre au clair, fixait sur lui un regard où se lisait le plus étrange mélange de sentiments. Le bon José voyait l'amer chagrin de Cristobal et le

ressentait comme le sien propre; en même temps il éprouvait un peu de la satisfaction naturelle à un soldat heureux, et il s'efforçait de la dissimuler, afin de ne pas insulter à la douleur de son ami en laissant paraître une joie insultante... Tout cela se mêlait sur sa figure naturellement joviale et lui donnait une expression si singulière, que Cristobal en aurait ri en toute autre circonstance. Mais, en rencontrant ses yeux, il détourna vivement la tête et se mordit la lèvre jusqu'au sang, tandis qu'une rougeur de colère colorait son visage.

Le pauvre José demeura tout penaud et contristé de cette injustice de son ami.

« **Est-ce** ma faute à moi? » se demandait-il candidement.

Il avait le cœur si fidèle et si loyal qu'il se reprocha à l'instant cette pensée et qu'il sentit un nuage voiler ses yeux. Pauvre José! lui aussi à cet instant il maudit la guerre civile qui lui défendait de courir après Cristobal, de lui jeter les bras au cou et de le prier « d'être amis »! Mais il fallait rester au poste et étouffer dans son cœur tout sentiment d'affection!

Cependant les constitutionnels avaient bientôt perdu de vue les carlistes. Quand ils se furent éloignés d'une demi-lieue environ, Cristobal fit

faire halte à ses hommes. Il voulait à la fois leur donner le temps de préparer leur déjeuner et les consulter sur la conduite qu'il convenait de tenir, car désormais il n'y avait plus dans la petite troupe ni chefs ni soldats, on avait donné sa parole de ne plus servir pendant la guerre civile; il s'agissait de savoir comment on allait s'y prendre pour tenir cette parole.

Après un conseil animé, il fut résolu qu'on se rendrait en corps à Saragosse pour y déposer les armes, et expliquer à l'autorité militaire le cas dans lequel on se trouvait placés; en suite de quoi chacun reprendrait sa liberté et retournerait dans ses foyers, s'il le jugeait à propos.



CHAPITRE XVIII

PROJETS TRAGIQUES

Cristobal restait très indécis sur ce qu'il ferait après avoir remis son rapport à Saragosse. Rentrer à Séville en vaincu, après une capitulation, lui semblait la dernière des humiliations. Au fond, il était inconsolable de ce qui lui arrivait, et plus il y songeait, en marchant au flanc de sa colonne, plus il en ressentait l'amertume.

Sa tristesse finit par se communiquer à sa troupe, et, le soir, quand on s'arrêta pour la nuit, le découragement y était général. Ceux qui avaient le plus vivement insisté pour accepter la proposition du colonel Llorente n'étaient pas maintenant les moins empressés à regretter d'avoir pris ce parti. On le vit bien quand on en causa, autour du feu de bivouac.

« Il me semble maintenant que c'est un cauche-

mar ! dit Miguel, ou plutôt, que cela ne peut pas être... En tout cas, nous n'allons pas rentrer à Séville pour y être la risée publique... Qu'as-tu décidé, Cristobal ? Pour moi je pense à m'embarquer comme mousse, si l'on veut de moi...

— C'est une idée ! répliqua Felipe. Dans ces temps troublés, comment pourrions-nous songer seulement à reprendre nos études ?... A moi aussi, la perspective de rentrer à Séville en vaincu m'est insupportable, et je suis bien décidé à n'y point revenir dans ces conditions... Mieux vaudrait nous engager dans un autre corps !...

— Ce serait manquer à l'honneur ! s'écria Cristobal d'un air de morne indignation.

— Mais, c'est contraints et forcés que nous avons donné notre parole ! et puis... il est avec le ciel des accommodements ! continua Felipe.

— J'en suis !... s'écrièrent plusieurs voix.

— Quoi ? dit Cristobal. Pouvez-vous seulement concevoir sérieusement un pareil projet ?... Pour ma part, je me ferais l'effet d'un assassin si je me trouvais aux prises avec un carliste... Faites-vous donc si bon marché de votre parole ? Comme vous aussi, j'éprouve une amère tristesse à la pensée d'être inutile à mon pays ; mais la mer nous est ouverte. Peut-être trouverons-nous à y employer nos forces... Au pis, nous aurions la ressource de

passer à l'étranger, et de servir en France dans la légion étrangère; cela, plutôt que de forfaire à l'honneur et de trahir la foi jurée...

— Eh quoi! dit une voix pleine et sonore qui paraissait venir des nuages, vous songez à aller au loin chercher des aventures sans gloire, quand ici même, sur le sol sacré de la patrie, vous avez à votre portée la plus belle de toutes!... »

Les jeunes gens se retournèrent et aperçurent à quelques pas une vieille femme debout sur un rocher. A la lueur du feu de bivouac qui éclairait en plein ses traits, Cristobal reconnut Ydresilla. Elle poursuivit :

« Gibraltar n'est-il pas aux mains des Anglais?... L'occupation de cette ville par l'étranger n'est-elle pas pour l'honneur espagnol une tache inoubliable?... Il serait si facile de s'emparer de la place et de la rendre à ses maîtres légitimes... Les Anglais y sont nombreux, sans doute, et puissamment armés, mais sans méfiance... Une poignée d'hommes résolus, pénétrant par ruse au cœur de la citadelle, coupant les fils télégraphiques, faisant sauter les magasins à poudre, suffiraient à s'en emparer ou tout au moins à la détruire. La chose faite, elle deviendrait aisément définitive... Enlevé par surprise à l'Espagne, le rocher de Gibraltar lui serait rendu par une autre surprise... Et quel honneur

pour les auteurs d'un tel coup!... Quelle pure gloire, mille fois préférable aux tristes lauriers de la guerre civile!... Cristobal, sois fidèle à ton nom, à ta race, à ta destinée!... Rends Gibraltar à la patrie!...

— Bien parlé! » cria une voix jeune et fraîche.

Et José Perez tomba comme une bombe au milieu des jeunes soldats. Se jetant au cou de Cristobal il l'étreignit affectueusement.

Quand les jeunes gens, à peine revenus de l'étonnement que leur causait cet incident, relevèrent les yeux pour les porter vers le rocher où ils venaient de voir la gitana, celle-ci avait disparu.

« C'est elle qui m'a averti de ce qui se prépare! dit aussitôt José Perez comme pour répondre au regard étonné de Cristobal. Pensais-tu que je te laisserais prendre Gibraltar sans moi!... Ah! mais non... Assez de cette triste séparation! J'ai eu trop de peine ce matin. J'ai envoyé sur-le-champ ma démission à mon général, et me voici, prêt à partir avec vous pour Gibraltar.

— Gibraltar? Que veux-tu dire? demandait-on à José.

— Ydresilla m'a tout conté, poursuivit-il. Elle est venue me trouver au camp, elle m'a dit : « Quitte

cette cause ingrate, cesse de te battre contre tes amis, tes frères; va tuer les vrais ennemis de ta patrie, va arracher Gibraltar aux Anglais. Joins-toi à ton ami Cristobal et à ses compagnons qui sont libres et qui veulent profiter de leur liberté pour faire sauter la forteresse britannique. »

— Mais quelle est cette histoire? s'écria Cristobal. J'en entends parler aujourd'hui pour la première fois...

— Cependant, continua José, la bohémienne paraissait très affirmative dans ses dires. Elle m'a tout expliqué en me guidant jusqu'ici, et ne semblait pas douter un instant de l'usage que vous alliez faire de ces armes que vous avez gardées et de votre liberté reconquise... Détruire Gibraltar est au fond chose très facile... Un rocher percé de part en part de galeries souterraines et plein de poudre, un véritable obus. Une allumette ferait l'affaire...

— Détruire Gibraltar!... comme tu y vas! s'écria Pablo.

— Un joli projet! dit Estévan.

— Un projet magnifique! reprit José en proie à un enthousiasme exalté. Quoi de plus beau que d'exterminer les brigands qui nous ont volé ce coin de la patrie? Aucun de nous a-t-il reculé, ces der-

niers temps, à verser le sang de ses frères, le généreux sang espagnol? Ne vaudra-t-il pas bien mieux nous attaquer à nos ennemis véritables?

— Tu as peut-être raison, dit Cristobal, il est beau de s'attaquer à l'ennemi de la patrie, mais en combat régulier, face à face, les yeux dans les yeux... Et tu nous parles là d'une surprise, d'une espèce de trahison.

— Bah! Surprise, trahison!... Les Anglais ont-ils agi autrement quand ils nous ont pris Gibraltar? Et ne gardent-ils pas sans remords ce fruit de leur rapine? Croyez-le bien, mes amis, non seulement les cœurs généreux applaudiront à notre entreprise, mais ils nous placeront, si elle réussit, au rang des plus illustres héros.

— Il a raison, crièrent plusieurs voix. Enlevons Gibraltar!...

— Mais enfin, objecta encore Cristobal, plus ébranlé qu'il ne voulait le montrer, nous sommes en paix avec les Anglais et nous ne pouvons pas les attaquer sans déclaration de guerre.

— En paix! Est-ce qu'on est en paix avec le pick-pocket qui vous a filouté votre montre et qui y regarde l'heure à votre barbe? On l'empoigne à la gorge, on lui reprend son butin et l'on s'expli-

que ensuite... Quel meilleur moyen, du reste, de mettre fin à la guerre civile?... Carlistes et constitutionnels n'entendraient pas plutôt parler d'un coup de main sur Gibraltar, qu'ils se réuniraient dans une pensée commune de patriotisme et de haine contre l'étranger... Ne vois-tu pas cela, toi Cristobal, toi le meilleur de nous et le plus brave, notre chef naturel et notre guide?

— Cet argument me décide, José, dit Cristobal en serrant énergiquement la main de son ami. Oui, je vois que nous avons le droit pour nous, et que ce serait une bénédiction d'attirer sur notre pays la guerre étrangère, si nous pouvions ainsi faire cesser la guerre civile... J'accepte. J'accepte surtout afin d'assumer toute la responsabilité de notre entreprise, si, d'aventure, elle échoue.

— Elle n'échouera pas!... Et, quoi qu'il arrive, nous partagerons avec toi toute la responsabilité. Consens seulement à nous commander, et, pour mon compte, je suis sûr du succès.

— Oui!... Vive Cristobal!... vive notre chef!... crièrent tous les soldats.

— Je serai fier de vous servir de capitaine, dit modestement le jeune officier, mais à la condition que vous me juriez obéissance. Dans une tentative

pareille, c'est, avec la discrétion la plus absolue, la condition formelle du succès.

— Nous jurons obéissance et discrétion ! » répondirent avec énergie tous les acteurs de cette scène étrange.

Les émotions de la journée, l'humiliation de la défaite, l'incertitude du lendemain, le patriotisme, l'étourderie contagieuse de la jeunesse, tout concourait à leur faire trouver naturel, licite et réalisable un projet qu'ils auraient considéré en temps ordinaire comme purement chimérique. Leur bonne foi était complète. Ils auraient été bien étonnés si un homme sage et de sens rassis, surgissant tout à coup au milieu d'eux, leur avait démontré la folie, le ridicule et le don-quichottisme de leur projet.

Le tumulte un peu apaisé, on passa à l'examen des détails. Avec la naïveté caractéristique de leur âge, les conjurés s'occupèrent d'abord des côtés en quelque sorte extérieurs de l'affaire. Quel nom, quel signe de ralliement allait-on donner à la conspiration ? Après en avoir successivement rejeté plusieurs, on finit par s'arrêter à celui d'*El Nodo*, qui est la devise et l'écusson de Séville depuis Alphonse le Sage.

Cet écusson représente un *écheveau* (en espagnol *madeja*) entre les deux syllabes *no* et *do*. Il forme

ainsi un rébus héraldique qui se lit : *no m'ha de-
iado* (elle ne m'a pas abandonné).



Cette importante affaire une fois réglée, il s'agissait, avant tout, d'aller reconnaître Gibraltar. Et ici se dressa d'emblée une objection que Miguel formula avec un certain sens pratique :

« Il faut de l'argent pour cela!... Et quant à moi, je n'en ai guère. »

Les jeunes gens se regardèrent abasourdis. Aucun n'avait songé encore au nerf de la guerre.

« Vous voilà bien ! s'écria José. Heureusement qu'Ydresilla a été plus prévoyante que vous. Voici

ce qu'elle m'a chargé de remettre à notre capitaine. »

Et comme tous le considéraient avec étonnement :

« C'est l'héritage de tes ancêtres, fils de Boabdil, » dit-il à Cristobal.

Sur quoi, dessinant une révérence profonde, quelque peu moqueuse, il lui tendit une bourse d'un travail précieux.

Tous les conjurés se pressèrent autour de Cristobal. Il regardait, mais n'osait toucher l'objet que José lui offrait.

Au milieu de la soie artistement brodée d'arabesques d'or, au milieu des perles fines enchâssées dans le brocart, se détachait à moitié effacée la devise arabe que lui-même portait gravée au fer rouge sur sa poitrine et que la main d'Ydresilla y avait fait apparaître... Les couleurs étaient déteintes par le temps, l'or terni par un long usage ; mais on la reconnaissait pourtant. C'était la même, il n'y avait pas à en douter.

« Mais ouvre donc la bourse, » s'écria Pablo impatient.

Cristobal ne semblait pas l'entendre. Était-il donc réellement le fils des souverains arabes ? Ydresilla avait-elle dit vrai ? Tout semblait courir à le démontrer...

Il saisit et ouvrit machinalement la bourse qu'une corde en soie tenait serrée.

Une pluie de pièces d'or anciennes s'en échappa ; il y en avait à toutes les effigies espagnoles ; d'autres étaient des sequins d'or jaune et mat couverts de caractères arabes et datant évidemment de la domination des Maures. C'était une fortune que Cristobal tenait dans ses mains.

Les camarades avaient poussé un cri de surprise.

« Désormais nous sommes sûrs de notre affaire ! s'écria Estévan ; l'or n'est-il pas le nerf de la guerre et la clef qui ouvre les citadelles les mieux gardées ? Gibraltar est à nous !

— Tu oublies, lui dit Cristobal, que cet argent ne nous appartient pas.

— Il est à toi, te dis-je, répliqua José. Ydresilla me l'a remis pour toi.

— Mais d'où le tient Ydresilla ?

— Elle m'a juré que c'était le trésor de Boabdil. Dis à Cristobal, a-t-elle ajouté, qu'il songe à la Giralda et à l'écusson rouge qu'il porte sur le cœur ; qu'il prenne cet or, le seul héritage de Boabdil, conservé fidèlement par Thengara et par ses descendants. Ce trésor lui appartient en propre ; il ne saurait en faire un usage plus noble que de le consacrer à libérer sa patrie.

— Je ne sais que penser, dit Cristobal ; c'est une vraie fortune...

— Crois-moi, dit José, si la bohémienne ne savait de source certaine que tu es en droit de la revendiquer, elle ne s'amuserait pas à te la jeter à la tête.

— Reste à savoir seulement, dit Estévan, si Cristobal est disposé à dépenser son héritage pour le but que nous nous proposons.

— Pouvez-vous en douter ? s'écria le jeune capitaine. Si j'accepte cet argent, ce n'est qu'à raison même de sa destination. Je jure de l'employer uniquement à la réussite de nos projets !... »

On s'occupa alors d'arrêter les premiers mouvements. Et d'abord, afin de ne point éveiller les soupçons, il fut convenu qu'on se séparerait dès le lendemain pour se rendre isolément à Madrid, puis à Malaga. C'est là qu'on se réunirait sous des déguisements et des prétextes divers, pour étudier les voies et moyens de l'entreprise et concerter les mesures décisives. Le rendez-vous général était la petite colline couverte de cactus que couronne, à Malaga, le palais arabe de Gibralfaro.

Ces dispositions arrêtées, Cristobal distribua à ses compagnons les fonds nécessaires pour payer les frais de voyage et de déguisement. Puis chacun

se roula dans son manteau et s'endormit en rêvant d'une Espagne affranchie du joug de l'étranger, maîtresse des colonnes d'Hercule, redevenue la reine des deux mers.

CHAPITRE XIX

A GIBRALTAR

Quinze jours plus tard, deux jeunes touristes, élégamment vêtus et pourvus de passeports parfaitement réguliers, arrivaient à Gibraltar par le bateau à vapeur de Cadix et descendaient au Westminster-Hotel, dans King's street. Ces jeunes touristes étaient Cristobal et José, voyageant tous deux sous leur nom comme des étudiants riches qui veulent voir du pays.

Une auberge du port, la *Mule noire*, était le point de ralliement désigné à leurs camarades, qui devaient les avoir précédés à Gibraltar sous des déguisements variés : les uns en marchands de fruits ou de légumes de Malaga ; les autres en pêcheurs, en muletiers, en porteurs d'eau, voire en mendiants. La Ydresilla, qui les avait rejoints à Malaga, s'était réservé le rôle de marchande ambu-

lante de pantoufles marocaines, qui convenait spécialement à son teint brun et à son type africain.

Ces précautions n'étaient nullement chose de luxe. La sévérité des règlements militaires est telle dans l'enceinte de Gibraltar, que les étrangers peuvent y pénétrer seulement avec un permis délivré par la chancellerie anglaise, et que les Espagnols des environs qui apportent des denrées, doivent tous les jours avoir quitté la ville au coup de canon de cinq heures du soir. La venue d'une troupe de trente jeunes gens aurait donc paru suspecte aux autorités britanniques, si ces jeunes gens n'avaient pris soin, d'après les indications fournies par Ydresilla, d'entrer séparément et sous des prétextes divers. Ils repartaient tous les soirs pour revenir le lendemain. On devait de la sorte s'habituer insensiblement à leur présence, et, d'autre part, ils restaient ainsi à la disposition de leur capitaine, de manière à exécuter ses ordres aussitôt que l'heure de l'action serait arrivée.

On sait que la pointe de Gibraltar, cet étroit rocher dont les Anglais se sont emparés par surprise en 1704, domine le détroit du même nom et l'illumine chaque nuit des rayons de son phare. Les sujets anglais ont seuls le droit de s'y établir d'une manière permanente. On les désigne plaisamment sous le nom de *lizards of the rock*; et il faut bien,



LA YDRESILLA SETAIT RESERVE LE ROLE DE MARCHANDE
DE PANTOUFLES MAROCAINES (P. 273).

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

en effet, avoir un peu de la nature du lézard pour se résoudre à vivre sur ce roc stérile et nu, toujours brûlé par le soleil et battu par les vents du large. La ville proprement dite se compose d'un groupe de maisons aux murs blancs ou jaunâtres, aux jalousies vertes, aux toits en tuiles rouges, coupées çà et là de jardinets entretenus à grands frais, et qui frappent d'emblée le voyageur par leur aspect bien britannique. Ce ne sont plus là les toits projetés en avant, les vérandas et les galeries ouvertes des demeures espagnoles. Selon sa coutume, l'Angleterre n'a pas seulement installé ses soldats à Gibraltar, elle y a implanté ses mœurs.

Elle n'en utilise pas moins comme auxiliaires tous les peuples voisins ; aussi trouve-t-on dans les rues de Gibraltar, au moins entre le matin et le soir, le plus extraordinaire mélange de races. Juifs aux pieds nus, drapés dans leurs longs caftans, Turcs en blanc turban ; Marocains de Tanger ; Arabes aux larges burnous, veufs de leurs poignards et de leurs sabres qu'il a fallu déposer aux portes ; Espagnols de toutes les provinces, circulent par centaines au milieu des soldats anglais en habit rouge. Mais le caractère indigène n'en a pas moins disparu ; ce rocher escarpé, ce n'est plus l'Andalousie.

Le premier soin de Cristobal, après avoir arrêté un appartement au Westminster-Hotel, fut de sortir

avec José Perez pour aller faire un tour sur la place du marché.

Il y reconnut tout de suite plusieurs de ses camarades fort occupés dans l'esprit de leur rôle.

C'est ainsi qu'Estévan, costumé en porteur d'eau, assourdissait le marché entier de son cri perçant : « Agua!... fresc'agua! » en balançant la cruche de grès sur son épaule comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie. Pablo de la Paz vendait des oranges. Miguel escortait un convoi de mulets pesamment chargés. Felipe semblait réussir à souhait dans le commerce des figues de Barbarie, qu'il portait piquées au bout de sa baguette, après les avoir pelées avec soin. Chacun s'amusait visiblement de son métier, et, dans ce pays où le plus humble mendiant a souvent l'air d'un prince déguisé, personne ne s'étonnait des allures plus ou moins empruntées de ces jeunes marchands ou de ces muletiers d'occasion.

En passant devant eux, Cristobal ni José n'eurent garde de leur adresser la parole. On se contenta d'échanger des regards qui disaient :

« Nous sommes là!... prêts à agir!... »

Ce point acquis, les deux jeunes touristes rentrèrent à leur hôtel, déjeunèrent à l'anglaise et firent demander un valet de place qui pût leur montrer les curiosités de Gibraltar. Pour la modique

somme de dix pesetas par tête, ce personnage, obséquieux mais utile, se chargea d'aplanir toutes les difficultés, et notamment d'obtenir la permission de visiter la forteresse.

Au sortir de King's street, qui est bordée d'hôtels et de boutiques, la route commence à monter, et bientôt les jeunes gens quittèrent la ville, que domine une tour mauresque datant de 725; il n'en reste que les ruines, mais c'est encore l'édifice le plus élevé de Gibraltar. Les rochers bruns ou grisâtres qui forment le sol ne présentent guère de végétation. Cristobal fut cependant surpris d'y découvrir quelques palmiers, une espèce d'asperge aux branches blanchâtres et piquantes, des aloès sauvages arborescents et des fleurettes des champs. Au point de vue zoologique les jeunes touristes remarquèrent surtout l'énorme quantité d'escargots qui couvraient le sol; le chemin poussiéreux qui grimpait en lacet au flanc de la montagne en était littéralement semé; on était involontairement contraint de les écraser en marchant. Mais ce qui frappa particulièrement les deux amis, ce fut le nombre des canons qu'ils apercevaient tous les vingt pas braqués sur le mur et toujours gardés par une sentinelle. Quelques-uns de ces canons étaient de fabrication ancienne et abondamment pourvus de boulets en pyramides. D'autres, de modèles plus modernes, allongeaient

sur un léger affût de fer leur mufle encapuchonné de toile goudronnée et n'avaient point de munitions apparentes. Mais, sans nul doute, les mesures étaient prises pour les pourvoir en un instant, si besoin était, d'obus cylindro-coniques chargés des poudres les plus savantes.

Plus on s'élevait, plus la vue devenait admirable : d'abord sur la magnifique baie d'Algeziras, et plus loin vers le village de San Roque, coquettement niché sur une colline verdoyante.

On arriva bientôt à la *Signal-House* ou maison du sémaphore, toute bordée de canons, entourée de talus et de bastions.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent sur la terrasse.

Au sommet de la *Signal-House* flottait le drapeau anglais, rouge avec la croix de Saint-Georges bleue et blanche.

C'était la première fois que Cristobal voyait le pavillon britannique, et cette apparition se dressait devant lui sur le sol même de la patrie conquise !

Une rage sourde gonfla son cœur.

Depuis une demi-heure, l'idée de prendre la forteresse de Gibraltar lui semblait insensée, presque irréalisable. Ce drapeau, qui flottait insolemment au vent, la lui fit de nouveau trouver toute naturelle...

« Oui, dût-il y périr lui-même, il arracherait à

ces impudents étrangers le rocher espagnol qu'ils détenaient. Sa cause était sainte et sacrée; il n'était poussé que par le zèle du plus pur patriotisme... il réussirait!... »

Et Cristobal se mit à songer plus sérieusement que jamais à son entreprise, tout en considérant le magnifique panorama qui s'étendait sous ses yeux : c'était d'abord au delà de la mer bleue, toute frangée d'écume, la pointe extrême de l'Afrique. L'air très pur permettait non seulement de distinguer le contour de la côte marocaine, mais encore de voir Ceuta et même d'en deviner vaguement les détails.

Au nord, une ligne non interrompue de montagnes bornait la vue : la sierra Palme, la sierra Gitana, les hauteurs de Ronda, vertes et riantes, couvertes de chênes, de châtaigniers et d'un tapis de bruyère et de myrtilles; seuls les contreforts de la sierra de la Luna se dressaient stériles et rocheux, offrant un contraste complet avec les montagnes voisines.

Cristobal était en admiration devant cette patrie si belle, dont un seul morceau restait détaché comme par un cataclysme. Il fut tiré de sa contemplation par une exclamation de José :

« Des singes! criait-il, vois donc comme ils sont drôles!... »

En effet cinq ou six petits singes sauvages, a queue courte, se roulaient dans la poussière de la route en ayant l'air de s'amuser à cœur joie. L'approche des jeunes gens et de leur guide les mit en fuite; grimpés sur un aloès en fleur ils entamèrent les plus **drôles de grimaces** comme pour narguer **ces passants**.

Gibraltar est le seul point de l'Europe où l'on trouve des singes à l'état sauvage. Ils sont d'ailleurs en assez petit nombre depuis l'occupation anglaise; aussi a-t-on fait une ordonnance défendant de les inquiéter, afin de conserver au pays un de ses caractères les plus originaux et les plus singuliers. Après s'être reposés une demi-heure sur le monticule de Signal-House, Cristobal et José le redescendirent pour s'enfoncer dans une gorge étroite et se mettre à gravir un nouveau sentier. Celui-ci conduisait au plus haut rocher de Gibraltar, qui dresse sa tête altière à 475 mètres au-dessus des flots : la véritable forteresse. Les murailles qui l'entourent sont formidables. On dirait que chaque pierre porte gravée sur sa face la détermination de rester à jamais anglaise.

Les deux jeunes gens pénétraient donc au cœur même de la place, à ce qui en est pour ainsi dire le noyau et l'expression condensée.

Qu'on imagine un roc énorme, abrupt, escarpé,

invulnérable par sa masse même, par la nature de sa composition minéralogique, et, d'autre part, comme taillé à facettes par la main de l'homme et présentant en tout sens des gueules de canon. Le roc, couronné de la forteresse proprement dite, est percé, ainsi qu'une ruche d'abeilles, de galeries casematées qui lui servent de magasins et mettent sa garnison à l'abri des obus ennemis. En poudres, munitions et approvisionnements de tout ordre, il contient dans ses flancs de quoi soutenir un siège de plusieurs années. A trois lieues à la ronde, son artillerie commande les terres et les mers. Qu'une batterie tente de se dresser devant lui; qu'un cuirassé vienne s'emboîser dans ses eaux : sur un signe, cent bouches à feu de quarante à quatre-vingts tonnes pulvériseront la batterie, couleront le cuirassé.

Inutile de dire que l'accès des galeries souterraines n'est pas ouvert au public. On n'en montre qu'un certain nombre, qui suffisent d'ailleurs pleinement à donner une idée de celles qu'on ne voit pas. Encore cette visite s'accomplit-elle toujours sous la surveillance d'un sous-officier anglais.

Grâce à leur guide, qui avait des intelligences dans la place, Cristobal et José n'éprouvèrent pas de difficulté sérieuse à pénétrer dans ce qu'on peut appeler la zone banale de la forteresse. Après avoir

franchi le corps de garde, ils suivirent un chemin de ronde, passèrent sous une porte cintrée et entrèrent de plain-pied dans une galerie. Cette galerie, creusée à vif dans le roc, s'étendait en droite ligne sur une longueur de cent vingt mètres au moins. Elle était percée, de place en place, d'embrasures qui toutes donnaient du côté du *territoire neutre*, c'est-à-dire de San Roque, du côté de l'Espagne. Cristobal le constata avec colère; la bouche d'un canon monstre flanqué d'un caisson d'obus était braquée sur chacune de ces embrasures.

« C'est un défi jeté à l'Espagne ! pensa Cristobal, soit ! Je relève le gant !... »

D'autres galeries, coupant la première à des angles divers, commandaient de même la baie d'Algeziras, la plaine et le large. Le sous-officier expliqua que des galeries pareilles formaient plusieurs étages jusqu'au sommet du rocher. Il insista avec orgueil sur la puissance des canons dont elles étaient armées, — les plus gros, dit-il, qu'on ait jamais fabriqués à Woolwich.

« Et nous en avons de rechange, » ajouta-t-il en faisant gravir aux visiteurs un escalier de fer dont la cage semblait un puits creusé dans le roc, pour arriver à l'étage supérieur.

Là, en effet, dans un immense magasin sans jour

du dehors mais éclairé à la lumière électrique, s'alignaient sur le sol, les uns contre les autres, des files de canons sans affût, de toute longueur et de tout calibre.

« Pourquoi cet éclairage, au lieu de becs de gaz comme dans les autres parties de la forteresse? demanda Cristobal.

— A cause des magasins à poudre qui se trouvent là, répondit le sous-officier en montrant, au bout de la galerie, plusieurs portes fermées.

— On ne peut pas les visiter?...

— Oh! non. Personne n'y entre que pour raisons de service; encore faut-il dans ce cas ôter ses souliers et les remplacer par des chaussons de feutre. Le frottement d'un clou de semelle suffirait à provoquer une explosion.

— Et naturellement une explosion aurait ici des résultats désastreux?

— Elle ferait tout sauter... Nous avons en magasin plus de dix mille tonnes de poudre ordinaire, sans compter les nouvelles poudres spéciales qu'on expérimente depuis quelques mois.

— Je suis surpris qu'on ne place pas plutôt ces magasins dans la rade, fit observer Cristobal en feignant d'être inquiet de ce voisinage.

— Oh! il n'y a aucun danger ici, répliqua le sous-officier. Vous voyez comme les magasins sont

isolés. Il est interdit de fumer dans les galeries, qui sont éclairées à la lumière électrique, et personne n'y pénètre sans escorte... Je vais du reste vous donner une idée de l'ensemble, » ajouta-t-il en conduisant les visiteurs vers un second escalier qui les amena, au terme d'une ascension des plus fatigantes, sur une sorte de plate-forme étroite qui formait observatoire.

La vue était là vertigineuse, mais admirable. Tous les alentours de Gibraltar se dessinaient comme une carte topographique au pied du rocher, qui se ramassait sous le regard et semblait plus formidable encore, plus imprenable d'en haut que d'en bas.

Chose étrange, cette impression, loin de troubler Cristobal, ne fit que l'affermir dans la conclusion qu'il avait déjà tirée de sa visite : Gibraltar, inattaquable au dehors, ne l'était pas au dedans. C'est au dedans que devait porter la tentative...

Et son œil avide parcourait les flancs du rocher, calculait les hauteurs, mesurait les distances.

« C'est le jardin du gouverneur ? demanda-t-il négligemment en montrant au soldat une série de terrasses verdoyantes qui s'étagaient au-dessous des bâtiments du réduit central.

— Oui, monsieur, » répliqua l'Anglais.

Et l'on redescendit l'escalier de fer. Mais déjà

le plan de Cristobal se dessinait dans son esprit. La terrasse inférieure du jardin, il avait eu le temps de le remarquer, finissait assez bas sur le flanc du rocher, du côté de la ville. Soixante ou quatre-vingts mètres à peine en séparaient le mur de celui du fossé. C'était là le point vulnérable. Les ingénieurs militaires, uniquement occupés d'une attaque extérieure, l'avaient négligé. Cristobal se disait qu'il fallait en faire sa base d'opérations...

Il avait hâte maintenant de se retrouver seul, de réfléchir à ce qu'il avait vu et de chercher la solution du problème.

Prétextant d'un peu de fatigue, il pria le guide de conduire José vers le phare, pour le lui faire visiter, tandis qu'il rentrait à l'hôtel et s'enfermait dans sa chambre.

Il était en proie à cette surexcitation nerveuse d'où naissent habituellement les projets chimériques. L'illégalité de son entreprise, son caractère attentatoire au droit des gens, ses conséquences meurtrières pour des milliers d'êtres innocents, tout s'effaçait à ses yeux devant la grandeur patriotique du but. Écraser dans son aire le vautour anglais posé sur ce coin de terre espagnole; réduire Gibraltar en poussière et l'arracher ainsi à l'étranger: n'était-ce pas un résultat assez beau pour justifier toutes les audaces?... Ah!... qu'il en découvrit

seulement le moyen, et il n'hésiterait pas à l'employer. Au bout d'une demi-heure de méditation, le plan se dessinait dans son esprit.

De quoi s'agissait-il, en somme ? De risquer sa vie et celle de deux ou trois collaborateurs pour faire sauter le roc, avec ses casemates, ses casernes, ses forts, ses magasins. La poudre s'y trouvait prête. Le tout était d'arriver à cette poudre pour y mettre le feu. Ce ne devait point être chose impossible à des jeunes gens robustes, agiles et braves. La question était donc uniquement de gagner un point assez élevé de l'enceinte fortifiée, d'y amener des cordes à nœuds ; puis de redescendre, à l'aide de ces cordes, au niveau de quelques embrasures bien choisies, et, par ces embrasures, de s'introduire dans les batteries d'abord, puis dans les magasins. L'intérieur de la place devait nécessairement être d'autant moins gardé, la nuit, que l'extérieur l'était davantage. Cristobal restait convaincu que ce petit exploit gymnastique ne présenterait pas de difficultés sérieuses, à une condition, pourtant, c'est qu'on fût parvenu à s'élever avec armes et bagages jusqu'à l'endroit choisi pour devenir la base d'opérations, c'est-à-dire jusqu'au jardin du gouverneur.

Comment y atteindre ? c'est ce qu'il s'agissait d'étudier sur l'heure.

Il sortit comme pour se promener dans la ville. Dès les premiers pas, son regard tomba sur une affiche officielle : la mise en adjudication, pour le premier jour de la semaine suivante, d'une fourniture de farines. « Le cahier des charges, disait l'affiche, est à la disposition du public dans les bureaux de Son Excellence le gouverneur. »

Vingt minutes plus tard, Cristobal, remonté à la citadelle, se présentait en ces bureaux. Il n'y resta pas longtemps, à peine les quelques minutes nécessaires pour feuilleter le dossier qui fut mis sous ses yeux, et feindre de prendre quelques notes sur son carnet; après quoi, il se fit donner une formule de soumission imprimée, demanda très sérieusement jusqu'à quelle heure on aurait, le lundi suivant, pour déposer une offre, puis il se retira.

Les bureaux du gouverneur, placés en dehors de sa résidence privée, sur une grande cour extérieure, avaient leurs fenêtres et leurs portes tournées vers la grille de son jardin particulier. Cristobal avait désormais ce qui lui importait, un moyen de s'introduire dans ce jardin : il suffisait d'arriver dans les bureaux à l'heure du lunch, toujours sous prétexte d'une soumission pour la fourniture de farines, et de profiter d'un moment où la cour serait déserte pour se jeter dans le jardin. S'il était vu, il s'excuserait de son indiscretion.

Au cas contraire, il se trouvait dans la place.

Le reste n'était plus qu'une affaire technique. Il attendait, caché dans un arbre ou dans un fourré, que la nuit fût venue. Quant à ses camarades, partis de Gibraltar à l'heure habituelle, ils y revenaient en canot, de San Roque ou d'un autre point de la côte, et, vers dix ou onze heures du soir, apportaient, en suivant le fond des fossés, les cordes à nœuds et les autres engins nécessaires. Cristobal, muni d'un long peloton de ficelle qu'il déroulait jusqu'au fossé, s'en servait pour hisser les cordes et il en attachait une au tronc d'un arbre. Cinq ou six de ses camarades venaient alors le rejoindre par ce chemin aérien. Il ne restait plus qu'à se partager les rôles, à gagner, par un petit tour de force gymnastique, un certain nombre d'embrasures judicieusement choisies, et, une fois dans les batteries, à se mettre à la recherche des magasins à poudre, que leurs portes désignaient suffisamment, pour percer ces portes, y introduire une mèche, provoquer l'explosion...

Tout cela paraissait maintenant si pratique et même si aisé, que Cristobal ne songea plus qu'à discuter avec ses amis les détails du plan ainsi formulé. Un billet, déposé à la *Mule noire*, les avertit de se rendre Malaga pour arrêter les dispositions à prendre.

En trois jours, tous les préparatifs étaient faits ;

les cordes et l'outillage voulu avaient été introduits à Gibraltar et enterrés en lieu sûr; enfin les rôles étaient distribués, les dispositions prises et l'exécution du complot fixée au samedi soir à minuit, sous la seule condition qu'il fût possible, ce jour-là, de s'introduire au château. Le samedi est un jour de fête et de demi-congé pour les Anglais; on l'avait choisi sur le conseil d'Ydresilla qui paraissait fort au courant de leurs habitudes. Le signal devait être donné par Cristobal en personne, qui avertirait ses camarades vers dix heures du soir, en imitant le cri de la chouette, au moment même où il ferait descendre jusqu'au fond du fossé l'extrémité de son peloton de ficelle. José, Miguel, Estévan, Felipe et Pablo devaient aussitôt lui envoyer les cordes, divisées en plusieurs paquets qui pouvaient aisément s'adapter bout à bout. Cette espèce d'échelle aérienne à peine mise en place, les quatre jeunes gens l'escaladaient pour venir rejoindre leur chef. Ils exécutaient aussitôt ses instructions et se portaient immédiatement sur les quatre embrasures choisies par lui. A minuit sonnant, autant que possible, il fallait que tous les préparatifs fussent terminés, les mèches mises en place et allumées. Aussitôt on se repliait sur le jardin du gouverneur, pour regagner le fossé et s'éloigner en toute hâte du volcan prêt à éclater.

Les explosions étaient attendues pour minuit quinze minutes. Au milieu de la confusion et de l'épouvante qui les suivraient nécessairement, trois groupes de conjurés agissaient chacun de leur côté. Les uns, partis de San Roque, en canots, à onze heures du soir, allaient poser des torpilles au flanc des deux cuirassés, des avisos et des canonnières qui se trouvaient en rade. Les autres coupaient le câble sous-marin et les fils télégraphiques de la station centrale. Un observateur, posté à Malaga, attendait la lueur du cataclysme, pour en donner télégraphiquement la nouvelle aux journaux espagnols, avec l'explication de ses causes et de ses conséquences. En même temps et par la même voie, il leur expédiait la proclamation suivante, adressée aux hommes de tous les partis :

« Espagnols!... Tandis que la guerre civile nous divise et nous déchire, l'étranger foule le sol sacré de la patrie et garde le roc de Gibraltar qu'il a occupé par surprise.

« Des hommes de cœur se sont juré de rendre à l'Espagne la clef de sa maison et de la Méditerranée. Ils ont déclaré la guerre à la Grande-Bretagne, détruit ses arsenaux, coupé ses communications, occupé Gibraltar.

« Maintenant ils font appel aux patriotes, quelle que soit leur foi politique. Ils disent aux libéraux

comme aux carlistes et aux républicains : arrêtez cette lutte fratricide, unissez-vous dans une pensée commune et venez avec nous défendre notre conquête!... Aux armes!... Tout pour la patrie!... Tout pour Gibraltar! »

Tel était le plan dans ses lignes principales.

CHAPITRE XX

DANS LE JARDIN DU GOUVERNEUR

Le jour décisif approchait, et nos jeunes aventuriers, Cristobal surtout, n'avaient pas laissé refroidir leur zèle, s'entretenant sans relâche de la grandeur de l'entreprise, s'encourageant mutuellement par les exemples du passé, se grisant à la pensée d'accomplir une prouesse où les plus héroïques soldats des temps modernes eussent échoué. Leurs noms, aujourd'hui ignorés, allaient voler aux extrémités les plus reculées du monde habité. Comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu, cette nouvelle surprenante était à la veille d'éclater : Gibraltar est pris ! l'imprenable Gibraltar a capitulé ! Et devant qui ? Devant une poignée de héros imberbes, hier encore des enfants... Quel rêve !...

Tout le jour, la chambre d'auberge, qui était

leur salle de délibération, retentissait des projets les plus insensés, des motions les plus absurdes. Tous voulaient se distinguer, dépasser les autres. Chacun avait, dans l'antiquité dont il se nourrissait naguère sur les bancs de l'école, un héros de prédilection qu'il prétendait imiter. Celui-ci choisissait son modèle à Sparte, celui-là à Athènes, cet autre à Rome.

Felipe, devenu maintenant un foudre de guerre, ne parlait de rien moins que d'aller défier, jusque dans son antre, le féroce gouverneur, fallût-il, pour lui démontrer l'inutilité de la résistance, laisser, comme Scevola, son bras droit se consumer sur un brasier ardent.

« Mais, interrompait José qui avait le génie critique, où prendras-tu ton brasier dans cette saison ?

— Laisse-moi tranquille, José, tu es insupportable, » disait Felipe avec humeur.

Cette belle ardeur se calma pourtant un peu le samedi matin. Cristobal, en serrant la main de ses camarades pour se rendre à Gibraltar, était grave et soucieux. Ils étaient, eux, profondément émus et semblaient comprendre mieux qu'ils n'avaient fait jusqu'à ce moment la terrible grandeur de l'action où ils s'engageaient. Néanmoins, personne ne parla de l'abandonner; on se quitta en se disant : A ce soir !...

Tout parut d'abord marcher à souhait. Cristobal, pourvu de la soumission cachetée qu'il apportait au château, et les poches garnies de provisions de bouche, n'éprouva pas la moindre difficulté à franchir l'enceinte. A une heure précise, il entra dans les bureaux et y trouvait les employés activement occupés à fermer leurs pupitres pour le demi-congé du jour. A une heure cinq minutes, il traversait la cour déserte et, profitant adroitement du moment où la sentinelle avait le dos tourné, il se jetait, sans être vu, dans le jardin du gouverneur...

Personne.

Se cacher dans un massif de fleurs, suivre en courant l'allée voisine, enfin aborder un épais massif de rhododendrons, d'où il voyait fort bien le château en restant invisible, tout cela fut l'affaire d'une minute.

Une fois en sûreté dans cet observatoire fleuri, il se trouva assez empêché de savoir comment il allait employer le long espace de temps qui le séparait du moment fixé pour l'action. Que faire? Il avait négligé de se munir d'un livre. Il ne lui restait qu'un parti à prendre : dormir s'il le pouvait. C'est ce qu'il fit sans beaucoup tarder. Le soleil, dont les rayons quasi verticaux envoyaient leur chaleur jusque sous l'épais rideau de verdure, le silence qui régnait dans le parc, interrompu de loin

en loin par le bourdonnement de quelque insecte, tout invitait au sommeil. Et, nouvel Alexandre, Cristobal s'endormait tranquillement, oubliant presque, avec l'insouciance de la jeunesse, que bientôt une partie terrible allait se jouer.

Il avait ainsi passé trois ou quatre heures lorsqu'il s'éveilla. Se dressant à demi, il regarda autour de lui. Aussitôt le souvenir de ce qui l'amenait en ce lieu lui revint, et il en resta stupéfait.

Maintenant qu'il se sentait seul dans ce jardin, face à face avec l'entreprise folle, sinon criminelle, qu'il allait tenter, il en découvrait les côtés atroces, que le patriotisme, l'enthousiasme, la soif du danger, lui avaient à demi cachés jusqu'alors.

Les yeux fixés devant lui, comme si un voile venait de se déchirer brusquement à ses yeux, et ainsi qu'il advient dans les moments suprêmes, il revoyait en raccourci, se les expliquant mieux à présent, tous les événements qui avaient marqué les six derniers mois de sa vie.

Quel mobile pouvait donc inciter la Ydresilla à le pousser dans ce complot? Voilà la question qui s'imposa à lui, dominant toutes les autres, réclamant impérieusement une solution. Était-il bien possible qu'elle lui vînt à l'esprit pour la première fois? N'avait-il vraiment jamais soupçonné jusqu'à cette heure qu'un motif personnel, un but inavoué,

pût se cacher sous les phrases sonores de la bohémienne? Non, vraiment... Tel est le privilège, le charme vainqueur de la jeunesse. Elle croit sans marchander. Le hideux calcul, la noire méfiance, le louche soupçon, lui sont choses incon nues. Ces tristes leçons de l'expérience, le jeune homme n'a pas eu encore le temps de les écouter. Plus tard il apprendra à se méfier, à voir l'égoïsme humain sous les plus beaux masques, à distinguer l'âpre note de l'intérêt personnel sous les accents les plus séduisants. Maintenant il ne discute pas; il ne demande qu'à croire.

Comment se faisait-il que cette confiance irréfléchie, cette exubérance de foi eût fait place subitement à la réflexion, à l'examen? Qui pourrait le dire? Peut-être la responsabilité formidable qui pesait sur lui, l'avait-elle mûri tout d'un coup, lui faisant franchir d'un bond la distance qui sépare l'adolescent de l'homme fait. Toujours est-il qu'il raisonnait avec sang-froid, et que, sorti de son long rêve, il mesurait l'abîme où il allait se jeter, où, chose plus terrible, il allait entraîner les autres!

Qu'était-ce, en somme, que cette Ydresilla? Par quelle inconcevable légèreté s'était-il laissé endoc triner, circonvenir par cette femme? Comment se pouvait-il qu'elle eût acquis sur lui cette influence, cette autorité même? En effet ce n'était pas lui

qui agissait ici, c'était elle; et lui, Cristobal, se rendait l'instrument d'une bohémienne! Était-il donc sous l'influence de quelque philtre mystérieux? La crédulité qu'il avait montrée semblait vraiment l'indiquer. Car, attribuer un sentiment purement patriotique à la gitana, il fallait pour cela ou manquer complètement de jugement ou bien peu la connaître.

Or, Cristobal la connaissait maintenant; il l'avait vue à l'œuvre, et, si le prestige que lui prêtaient sa taille majestueuse, ses grands traits, quelques phrases ronflantes, pouvait se soutenir quelque temps grâce à des circonstances romanesques, à un décor favorable, il devait se dissiper au contact journalier et, comme un manteau qui tombe, laisser à découvert dans toute sa laideur la farouche gitana avec ses instincts sauvages, son charlatanisme, sa férocité...

Ces pensées s'imposaient si violemment à l'esprit de Cristobal, qu'il bondit brusquement sur ses pieds et s'élança à demi hors du fourré.

Foin des complots de cette créature! Il ne serait pas plus longtemps le jouet d'une intrigante de bas aloi. Il allait sortir de ce lieu. Comment? Peu importait. Avertir ses amis, leur ouvrir les yeux, renoncer à cette aventure...

Mais soudain il s'arrêta. N'était-il pas en train de

se piper lui-même? comme dit le vieux Montaigne. Ne prenait-il pas volontairement pour des scrupules chevaleresques ce qui n'était que l'hésitation de tout son être?... La peur, si habile à se déguiser et à prendre les formes de la vertu?... Aux armes! la question, après tout, n'était pas de savoir si la Ydresilla avait ou n'avait pas un intérêt personnel dans ce complot... Tout se réduisait à ceci : la chose était-elle bonne en soi, patriotique? Était-ce oui ou non une insulte permanente, une épine au pied de l'Espagne que de voir l'étranger insolemment enraciné chez elle, et gardant les colonnes d'Hercule? Fallait-il se résigner pour toujours à laisser les portes de la Méditerranée aux mains de l'homme du Nord? Existait-il quelque part un code pour forcer l'Espagnol à s'y soumettre?... Non, cent fois non! Sur ce terrain, du moins, Cristobal était bien sûr de lui. Aucun motif inavouable ne le poussait; la patrie seule l'occupait, et il était prêt à donner sa vie pour elle...

Au milieu de ces hésitations le jour tombait. Le soleil avait disparu à l'horizon. Des lumières s'allumaient aux vitres du château. Les tentes de toile rayée qui défendaient portes et fenêtres contre les ardeurs du soleil andalou, se relevaient de tous côtés; les allées et venues des domestiques à l'intérieur semblaient annoncer les préparatifs d'une fête.

Protégé maintenant par l'obscurité relative qui commençait à envahir le jardin, Cristobal s'était avancé, et, se masquant derrière un massif de cactus, il observait. Des hôtes arrivaient à la file. Tantôt c'était un homme seul, tantôt un couple, l'homme en uniforme, la femme en toilette de gala, la tête encapuchonnée de dentelle, la longue traîne de sa robe se déployant sur les degrés de l'entrée. Bientôt l'oreille de Cristobal fut frappée par la musique d'un doux éclat de rires, et, un instant après, un essaim de jeunes filles aux vêtements vaporeux apparut sur le perron. Elles y demeurèrent quelques instants, pittoresquement groupées, leurs blanches draperies se détachant sur la sombre façade du château; puis elles descendirent légèrement les vieilles marches de pierre, et, prenant leur volée dans le parterre, chacune se mit à butiner parmi les fleurs.

Intéressé par ce charmant spectacle, Cristobal était presque sorti de son massif de feuillage pour mieux voir, lorsqu'il recula soudain comme s'il avait reçu un coup.

Parmi ces jeunes filles il venait de reconnaître Mabel Fairlie!

Vêtue d'une longue robe de soie blanche, elle avait l'air d'une jeune reine au milieu de ses filles d'honneur, tant elle surpassait toutes ses

compagnes en beauté, en grâce et en élégance.

Profondément troublé, partagé entre l'admiration, le saisissement, une joie inexprimable, une douleur intense, Cristobal était résolu à s'élancer, à crier à la jeune fille de fuir, de quitter au plus tôt cette ville condamnée. N'écoutant que l'instinct de la générosité, il allait se trahir, se perdre peut-être, lorsqu'un nouvel incident l'arrêta.

Sur le perron, se tenait un groupe de gentlemen, et, suivant la gracieuse coutume anglaise, les jeunes filles, Mabel comme les autres, s'étaient mises en devoir d'attacher à la boutonnière de chacun d'eux les petits bouquets qu'elles avaient composés à cet effet. Immédiatement après cette cérémonie, tout le monde rentra. Sans qu'il sût bien pourquoi, cet épisode avait glacé Cristobal. Il était toujours résolu à tout risquer pour sauver celle qui avait entouré de soins si généreux ses heures de souffrance, mais était-il prêt aux mêmes sacrifices pour ces jeunes hommes à la boutonnière fleurie? Question délicate! Il ne leur souhaitait aucun mal assurément; mais de là à s'immoler pour eux il y avait loin! Peut-être, après tout, Mabel se retirerait-elle avant l'heure fatale. S'il ne s'agissait, par exemple, que d'un dîner, il était très probable qu'il en serait ainsi... Cependant si ce dîner devait être suivi d'un bal? Si la malechance voulait que, pour une raison

quelconque, les invités s'attardassent?... Incertain, sentant sa résolution lui échapper, Cristobal voulut au moins se rapprocher assez du château pour surveiller tout ce qui allait suivre et pouvoir au moins sauver miss Fairlie.

Neuf heures achevaient de sonner lorsque, après de nombreuses hésitations et beaucoup de tâtonnements, il parvint à une terrasse plantée d'orangers qui longeait les bâtiments du côté opposé à l'entrée. De nombreuses portes-fenêtres, largement ouvertes et donnant de plain-pied sur ce jardin suspendu, y répandaient la vive lumière de l'intérieur. Cristobal se trouvait en ce moment devant un grand salon désert. Un autre salon plus petit lui faisait suite, et le jeune homme, guidé par le bruit des voix qui lui arrivait par échappées, comprit que la salle à manger était contiguë. Manœuvrant avec précaution, il parvint à se rapprocher de l'angle de la maison, où une sorte de renfoncement favorable s'offrait comme pour le dissimuler et d'où il voyait toute la salle.

D'abord il ne distingua qu'une profusion de cristaux, de fleurs, de blanches épaules, d'uniformes dorés, de bijoux étincelants. Mais, le premier éblouissement passé, il se rendit mieux compte de l'ordonnance du festin, en face de lui siégeait un homme encore dans la force de l'âge en dépit de

ses cheveux blancs, et qui occupait la place du maître de la maison.

C'était donc là le gouverneur — celui-là même contre lequel était dirigé le complot que Cristobal venait exécuter. Un frisson d'horreur le traversa, et, à la vue de la victime désignée, toute la différence qu'il y a entre la théorie et l'exécution d'un projet de ce genre se fit sentir à lui. Saisi d'un trouble sans nom, il détourna les yeux, ne pouvant supporter ce spectacle, et sa vue tomba sur la dame qui faisait face à l'amphitryon.

Cette dame n'était autre que Mabel Fairlie.

Juste ciel! que signifiait cela? Par tous les pays du monde l'usage est le même; il n'y a qu'une dignité à assigner à la femme qui occupe cette place: celle de maîtresse de la maison.

« Était-ce possible? se demandait Cristobal, au comble du trouble et de l'angoisse. Était-elle vraiment la dame de céans? Mais alors tout était dit; l'entreprise était impossible. Jamais, jamais il ne porterait une main hostile sur ce toit qui l'abritait... »

Puis une inquiétude le tourmentait.

A quel titre siégeait-elle en face du gouverneur? Était-elle sa sœur, sa nièce, sa fille, sa femme?

En ce moment un silence se fit, puis il entendit la voix au timbre pur et doux qu'il connaissait si bien.

« Papa, disait Mabel, mistress Liddon me demande si vous avez des nouvelles récentes du théâtre de la guerre. »

Cristobal respira.

« J'en attends ce soir même, dit le gouverneur, et j'ai donné l'ordre qu'on m'apporte les dépêches, à quelque heure qu'elles arrivent. Un engagement décisif entre les constitutionnels et les carlistes est imminent. Le dénouement ne peut guère tarder... »

A peine finissait-il de parler qu'un valet de pied entra, un plateau d'argent à la main, et le présenta au gouverneur.

« Vous me permettez, n'est-ce pas, d'ouvrir cette dépêche? dit-il en faisant d'un coup d'œil le tour de ses convives.

— Faites-le, de grâce, » dit chacun avec empressement.

Le gouverneur lut tout haut:

« L'armée carliste est mise en pièces; elle s'est jetée vers la frontière.

— C'est la fin de la guerre civile! conclut un vieux colonel assis à la droite de miss Fairlie.

— Dieu soit loué! » dit-elle avec ferveur.

Elle se leva, et, à ce signal, les autres dames quittèrent la table, laissant ces messieurs discuter les événements du jour en même temps qu'ils dégustaient les vins de leur hôte.

Puis, eux aussi, ils abandonnèrent la table pour rejoindre les dames au salon. Mabel s'était mise au piano. Elle jouait un menuet de Mozart. Quelqu'un proposa de le danser.

Les yeux brûlants, la gorge sèche, Cristobal suivait avec une angoisse croissante tous les détails de cette scène paisible et gaie.

Tout à coup dix heures sonnèrent à l'horloge du château. Et le malheureux se sentit glacé d'horreur à la pensée de ses camarades qui l'attendaient dans le fossé pour achever l'œuvre néfaste.

Avec une force nouvelle, tous les arguments qui s'étaient présentés à lui pour la lui faire abandonner se firent de nouveau entendre. Était-il possible que même la perspective d'un noble but à atteindre lui eût fait seulement accepter une épouvantable image comme celle qui se dressait maintenant devant lui?... Non!... cent fois non!... Il fallait renoncer à ce projet sinistre, donner contre-ordre et, avant tout, avertir ses amis...

Le cœur soulagé d'un poids formidable, Cristobal descendit en courant les terrasses étagées les unes au-dessous des autres jusqu'au mur inférieur; là, il se pencha et fit entendre le cri de la chouette. Un cri pareil lui répondit. Aussitôt, il fila son peloton de forte ficelle.

Bientôt il le sentit tendu par un poids qu'il ra-

mena à lui. C'était la corde à nœuds. La dérouter, en rejeter le bout au bas de la muraille, en fixer l'extrémité supérieure à un tronc d'arbre, tout cela fut l'affaire de quelques minutes de hâte fiévreuse.

Cristobal se disposait à enjamber la muraille et à se laisser glisser le long de la corde jusque dans le fossé, quand il la sentit fortement tendue et comprit que quelqu'un montait, José sans doute.

Force lui était d'attendre, maintenant, que son ami arrivât auprès de lui. Il s'y résigna, en se félicitant d'avoir nommé, pour ouvrir la marche, celui des conjurés qui se montrait habituellement le plus docile à ses ordres.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent. Enfin une tête surgit de la nuit au ras de la muraille; puis un corps se montra et sauta légèrement sur la terrasse.

Cristobal eut peine à réprimer une exclamation de surprise et de dépit. Ce n'était pas José qu'il voyait devant lui, c'était la Ydresilla!...

CHAPITRE XXI

YDRESILLA

La clarté qui tombait des étoiles permettait à Cristobal de voir assez nettement la figure de la gitana pour se rendre compte de son expression. Cette expression était celle d'une joie si farouche et si tragique qu'il en fut glacé.

« Que viens-tu faire ici? lui dit-il en la saisissant par le bras.

— Accomplir ma part de vengeance et savourer mon œuvre, dit-elle franchement. L'heure va sonner où tu feras sauter la citadelle. Mais il y a deux êtres qui ne doivent mourir que de ma main: le gouverneur et sa fille. Je suis ici pour cela.

— Que dis-tu? s'écria Cristobal indigné. Tu aurais le cœur d'égorger de ta main cette innocente jeune fille?... Malheureuse! tu me fais horreur! quelle raison peux-tu avoir d'entretenir de la haine

pour miss Fairlie? Qu'y a-t-il de commun entre elle et toi?

— Ce qu'il y a de commun?... répondit la sibylle en se redressant de toute la hauteur de sa taille. Il y a du sang!... Et ce sang ne sera lavé que par le sang!...

— Du sang! répéta dédaigneusement Cristobal. Du sang entre miss Fairlie et la Ydresilla! Je te savais femme d'imagination, gitana, mais non pas à ce point.

— Ne raille pas! répliqua-t-elle en faisant un geste énergique. Écoute, je vais tout te conter. Tu me diras ensuite si j'ai des raisons de haïr le gouverneur anglais et tous les siens... »

La tête de la bohémienne était retombée sur sa poitrine; un instant elle parut s'absorber dans des pensées lugubres. Mais bientôt relevant le front :

« Tu me vois, dit-elle. Tu vois cette femme aux cheveux gris, aux épaules courbées avant l'âge, au visage sillonné de rides profondes. En caballero que tu es, tu te dis sans doute : « Ce n'est qu'une vieille gitana!... Qu'importe ce qu'elle a pu souffrir, « ce qu'elle souffre encore!... ces espèces-là sont « faites pour pâtir et gémir. Il faut bien qu'elles se « résignent à leur sort! » Que ces créatures méprisées aient un cœur ou non, qu'elles aiment leurs enfants, leur famille. voilà ce qui vous importe peu,

à vous les plus forts. Et pourtant un cœur bat dans nos poitrines, et plus nous sommes méprisés, opprimés, foulés aux pieds, plus nous nous attachons les uns aux autres, plus nous ressentons les malheurs qui viennent nous frapper dans notre humilité! Écoute, Cristobal... Il y a vingt ans j'étais la reine de ma tribu; non seulement je portais dans mes veines le sang d'une longue suite de chefs, mais j'avais pour moi la beauté, ce don suprême, et le ciel, plus clément que vous autres, avait daigné douer la pauvre gitana du génie des affaires et de l'art de commander. J'avais épousé un jeune homme de notre race, beau et noble entre tous. Il se nommait Paquito... ay di me!... »

Elle s'interrompit en poussant un profond soupir. Puis au bout d'un instant elle reprit lentement :

« Paquito ne supportait qu'avec douleur l'abjection de notre peuple. Son cœur fier et né pour la justice s'indignait de se voir voué dès le berceau à une infériorité dégradante. Pourquoi devait-il être opprimé toute sa vie? Qu'avait-il fait pour cela? Il était ambitieux; s'il avait pu il aurait aspiré aux destinées les plus hautes... et il se voyait réduit à la condition de gitano!... la plus basse qui soit au monde... Malheureux Paquito! que de fois m'a-t-il confié ses aspirations, le feu qui le dévorait! Moi j'étais jeune alors et timide. Mais, quand il me par-

lait, je sentais mon cœur s'épanouir d'orgueil et d'espérance; il me semblait qu'un homme comme Paquito ne pouvait manquer d'accomplir de grandes choses... En l'écoutant, je croyais tout possible. Je pensais que sa volonté viendrait à bout de tous les obstacles et que je verrais bientôt luire l'aurore d'un jour nouveau, celui de l'amour, de la paix, de la fraternité universelle, celui où le gitano méprisé serait l'égal du plus noble hidalgo, où mon Paquito prendrait sous le ciel la place à laquelle il avait droit... Illusions! folles et téméraires ambitions! qu'est-ce qu'un gitano pour qu'il ose avoir une opinion, désirer même de relever la tête sous le pied qui l'écrase?... Mon mari n'avait pas pu seulement se faire admettre dans l'armée espagnole comme simple soldat. Il exerçait la profession de muletier et, à ce titre, venait souvent à Gibraltar. Il y était signalé pour son caractère intraitable et comme le plus habile des contrebandiers. Aussi le gouverneur, l'orgueilleux Fairlie, l'honorait-il d'une haine toute particulière. Un jour on l'avait entendu dire que, si ce Paquito était jamais pris sur le fait, il serait pendu dans les vingt-quatre heures. Paquito ne devait même pas obtenir ces vingt-quatre heures de répit. Une nuit, nuit néfaste, attiré dans un véritable guet-apens, il fut arrêté par la douane anglaise au moment où il dé-

barquait deux ou trois pipes de vin de Porto. En brave qu'il était, Paquito se défendit. Deux douaniers tombèrent coup sur coup sous les balles de son revolver. Mais les Anglais étaient en force ; ils eurent le dessus... Et, moins d'une heure plus tard, Paquito, conduit devant le gouverneur, était, sans jugement, sans interrogatoire, par un simple décret du bon plaisir de ce monstre, envoyé à la potence...

« — Qu'on pendre cette canaille ! avait dit l'Anglais sans pitié, bien sûr que le gouvernement espagnol ne s'inquiéterait même pas de l'assassinat d'un gitano... C'est ainsi qu'on le pendit, mon Paquito, comme un chien, dans le fossé de la citadelle, sans lui laisser même le temps d'embrasser ceux qui l'aimaient !... »

La bohémienne s'arrêta encore ; elle reprit d'une voix rauque :

« Un fils m'était resté. Un enfant si beau, si noble, si parfait, qu'un roi me l'aurait envié. Le cœur de cet enfant ne battait que pour les idées élevées ; il m'adorait ; et moi... moi, je l'idolâtrais. J'avais reporté sur lui toutes les affections de mon cœur brisé. Cet enfant était mon unique espoir, mon unique souci. Pour lui seulement j'avais consenti à vivre lorsque j'avais appris l'horrible fin de mon mari. Par moments, des bouffées de fureur me montaient au cerveau, et il me semblait qu'il m'eût

été doux de me venger de mon ennemi. Mais une voix secrète me criait : « Prends garde ! pense à ton fils ! Crains d'attirer sur lui l'attention du tyran ! » Et alors j'avais envie de l'emporter loin, bien loin, de suivre ma tribu dans ses pérégrinations... mais, pour mon malheur, j'ai reçu de la nature un cœur si fidèle que jamais je ne pus respirer hors de mon pays, hors surtout des lieux qui avaient vu vivre et mourir Paquito... Si je partais, une force irrésistible me ramenait ; on eût dit que des chaînes invisibles m'attachaient à ce pays où j'avais tant souffert déjà ; hélas ! je devais y souffrir plus encore !...

« ... Mon fils grandissait sous mes yeux ; chaque jour je le voyais devenir plus beau et plus intelligent. Il avait hérité de tous les dons de son père et y ajoutait une résolution et une audace qui n'étaient pas dans la nature rêveuse de Paquito. Je tremblais parfois à l'idée qu'il faudrait un jour lui révéler l'histoire de son père, car je connaissais son tempérament impétueux ; je redoutais qu'il voulût venger sa mort ; et que pourrait-il, pauvre enfant solitaire et chétif, contre le pouvoir du tyran !... Cependant il atteignit ses seize ans. Un jour un seigneur espagnol le rencontra dans la rue. Pepito ne se recula pas pour lui donner le pas. Aussitôt, le cinglant de sa cravache, l'hidalgo lui dit avec mépris : « Te

rangeras-tu, fils de chien, fils de pendu ! » Pepito ne fit qu'un bond sur lui et, l'étreignant de ses bras nerveux, il l'aurait étranglé si les alguazils, accourant, ne les eussent séparés. Avant qu'ils pussent s'emparer de mon fils, il se déroba, agile comme un daim, et revint près de moi. Me regardant jusqu'au fond de l'âme, il me fit cette question qui me glaça d'effroi :

« — Pourquoi cet homme m'a-t-il appelé fils de pendu ? » J'aurais voulu mentir, éluder la question. Mais, devant ce clair regard, je ne pus pas, je lui dis tout... Tu t'étonnes peut-être, ajouta amèrement la bohémienne, que le secret de la mort de son père n'eût jamais été révélé à Pepito, mais cette race que vous méprisez a des délicatesses exquises. Chacun dans ma tribu se serait fait un scrupule d'initier mon fils au secret que je voulais lui cacher... Quand il sut tout, il resta un moment silencieux. Enfin, fixant toujours sur moi son beau regard franc, il me dit simplement : « Mère, tu m'as élevé pour le venger, n'est-ce pas ? » D'abord je me récriai, je repoussai cette idée bien loin. Mais toujours il me regardait dans les yeux, et il me dit d'un ton de reproche : « Et tu veux que je vive avec cette honte de n'avoir pas vengé mon père ? Mère, tu ne m'aimes donc plus ?... » Que pouvais-je répondre ? Je ne sus que pleurer sans trouver dans mon cœur

la force de lui défendre la vengeance... Mon pauvre enfant! si jeune! le voir consacrer sa vie à cette lutte impossible et ne pouvoir m'y opposer! J'ai tant souffert alors, attendant à chaque instant la nouvelle que mon fils avait péri comme son père, que mes cheveux en ont blanchi avant l'âge... Longtemps je vécus ainsi dans l'angoisse et la terreur. Mon fils ne me faisait point part de ses projets; mais j'appris qu'il avait adopté, comme son père, un métier qui le conduisait chaque jour dans la presque île. L'Anglais allait me le prendre, lui aussi!... Ah! si alors j'avais eu le courage de faire ce que je fais ce soir, si de ma propre main j'avais mis le feu à la mine qui devait débarrasser ce pays du joug étranger, mon Pepito vivrait encore, j'appuierais sur lui mes vieux jours... Hélas! misérable que je suis! cette idée ne me vint pas, elle ne me vint qu'après, trop tard, Dieu juste, trop tard!... »

La bohémienne se tordit les mains en gémissant. Cristobal l'écoutait terrifié. Quelles que fussent les douleurs de la pauvre femme, et certes il y compatissait, il s'apercevait avec épouvante que loin d'être, comme il l'avait cru jusque-là, l'instrument mystérieusement choisi pour la régénération de son pays, il ne s'était embarqué dans cette équipée que pour servir les vengeances privées de la malheureuse Ydresilla.

« Un soir, poursuivit-elle, Pepito ne revint pas. Je m'y attendais. Depuis qu'il avait appris le sort de son père, je ne m'étais jamais couchée, jamais levée sans me dire : « C'est pour ce soir ! c'est pour aujourd'hui ! » Aussi, lorsque je vis le soleil disparaître sans que mon fils fût de retour, je partis dans la nuit, j'allai jusqu'aux portes de l'ennemi, et là, battant de mon front ses murs glacés, je réclamai mon enfant avec des cris qui me firent frémir moi-même. Les soldats anglais, importunés par mes clameurs, s'informèrent. Enfin, le matin, quand les portes s'ouvrirent, un jeune homme s'avança vers moi. — Je le vois encore — je le vois, avec ses cheveux jaune paille plus clairs que son teint rôti par notre soleil, avec l'expression de gauche compassion qui essayait de se faire jour à travers le masque d'impassibilité de sa face britannique.

« — Rentrez chez vous, me dit-il, pauvre femme. Vous ne reverrez plus votre fils.

« — Vous l'avez tué ! Lui aussi ! Lui aussi ! » criai-je dans un rugissement, et, me lançant follement à travers la ville, je courus vers la citadelle. On me poursuivit, on voulut m'arrêter. Mais une force irrésistible s'était emparée de moi. Une armée, je crois, n'aurait pu faire obstacle à ma course furieuse. Quand je passai devant la citadelle mes yeux furent frappés soudain par un spectacle hor-

rible. Mon fils était debout, fier comme un dieu, en face d'un peloton de soldats anglais, prêts à tirer. Au moment où, affolée, j'arrivai sur l'esplanade, l'ordre de faire feu retentit et sous mes yeux mon fils tomba, percé de vingt balles!... En vain désespérée je me jetai sur les soldats, en vain je les suppliai de m'ôter la vie, à moi aussi; ils me repoussèrent... Comme dans un rêve j'entendis que Pepito avait pris du service dans la citadelle, qu'il avait réussi à s'approcher du tyran, qu'il avait tenté — mon noble enfant, — de le percer d'un coup de poignard et que, sa tentative étant considérée comme un crime militaire, il avait été condamné sur l'heure à être fusillé!... Ah! les misérables!... Les misérables!... Je perdis la tête; pendant un temps assez long je ne savais que répéter, jour et nuit, ces trois mots: « Paquito! Pepito! vengeance! » Enfin je revins à moi, et alors, dans la plénitude de ma raison, je fis vœu de me venger sur cet homme, sur son pays et sur sa fille, encore enfant à cette époque. Je t'ai choisi pour mon instrument, continua la bohémienne d'un accent implacable. Malheur! trois fois malheur à toi si tu me trahis!...

— Ton instrument! s'écria Cristobal révolté dans tout son orgueil. Misérable femme! oses-tu bien m'avouer de quelle audacieuse manière t'es jouée

de moi!... Crois-tu que je consente à servir ta vengeance!... Tu te trompes, Ydresilla! Fou que j'étais! je t'avais écoutée lorsque tu m'avais parlé de la honte de mon pays. Tu m'avais ébloui avec ces grands mots d'honneur, de patrie... Et dire que je n'étais que le jouet, le séide d'une bohémienne! Il faut que j'approfondisse tout cela! Aussi bien ce rôle me répugne à la fin! Je ne suis pas fait pour ramper dans la nuit comme un assassin, cherchant à prendre mon ennemi par surprise! Tu t'es dévoilée dans ta fureur, gitana! Ce n'est point l'Espagne que je dois servir ici, c'est toi, c'est ta haine personnelle!... Et je ne le veux pas!

— Tu recules!... Tu trahis!... s'écria la Ydresilla exaspérée.

— Non... Mais il faut tout ajourner... Viens, je m'expliquerai...

— Ce que tu n'oses faire, c'est donc moi qui le ferai! répliqua la gitana. Et, avant que Cristobal pût s'écarter d'elle, elle se jeta sur lui et le frappa de son poignard.

— A l'aide!... à moi!... prenez garde à vous!... » cria le jeune homme.

Puis il tomba, le sang inondant déjà sa poitrine. En même temps et tandis qu'il essayait en vain de se relever, il sentit la gitana fouiller dans ses poches pour s'emparer de l'attirail d'explosion.

Au cri du blessé, qui avait éclaté dans le silence de la nuit, tout le château s'était mis en rumeur. On accourut, des lumières brillaient, et, les yeux de Cristobal, avant de se fermer, entrevoyant à travers un nuage des figures qui l'entouraient, il reconnut qu'on le soulevait de terre.

« Garde à vous ! arrêtez cette femme !... » répéta-t-il dans un dernier effort.

Et il perdit connaissance.

La gitana s'était brusquement jetée derrière un massif. Mais la lueur des torches la signala ; on l'eut bientôt saisie et traînée auprès de Cristobal. Le poignard qui gisait à terre ensanglanté et dont elle portait la gaine à la ceinture indiquait assez l'auteur de l'attentat.

Elle n'essaya pas de nier, du reste ; promenant un regard farouche sur les soldats, elle se laissa emmener en silence.

CHAPITRE XXII

CONCLUSION

Depuis plusieurs semaines déjà les classes du collège Santa-Maria-de-los-Angélès avaient repris leur cours régulier. Un étranger y aurait notésans doute peu de changements.

Il y en avait eu pourtant et de douloureux. Ce chef de l'état-major constitutionnel dont avaient parlé les journaux du monde entier, cet ardent défenseur de la cause de la liberté qui était mort au champ d'honneur, criblé de balles et de mitraille, mais avec la suprême joie de voir triompher son parti, c'était le général don Dias de Aguilar, autrefois simple professeur de langues au collège Santa-Maria-de-los-Angélès.

Aujourd'hui sa chaire était tenue par un jeune lauréat de Madrid, philologue distingué mais dont la situation était difficile. Tous les élèves songeaient

encore à leur professeur bien-aimé, et ils éprouvaient peu de sympathie pour celui qui était venu occuper une place dont le vide se faisait si péniblement sentir.

Don Dias de Aguilar ne manquait pas seul à l'appel ; un autre vaillant soldat était mort en défendant sa cause ; c'était M. de Santa-Fè, et celui-là plus tristement, car c'était après avoir vu littéralement exterminer l'aile gauche de l'armée carliste, qu'il était tombé enseveli pour ainsi dire dans sa défaite. Lui aussi, il laissait en deuil tout le collège, qui aimait à se rappeler sa tournure martiale, sa figure balafrée et ses discours enthousiastes.

La plupart des élèves étaient à leur poste. Seuls José Perez et Cristobal Gomez manquaient parmi leurs camarades. Des rumeurs vagues couraient sur cette absence ; on savait que le père de José, blessé dans la dernière affaire, avait pu néanmoins franchir la frontière et était présentement interné à Pau ; mais on s'expliquait mal que José n'eût pas repris ses études, car il était notoire qu'il avait quitté l'armée carliste avant la fin de la guerre et s'était rendu à Gibraltar dans un but resté, d'ailleurs, mystérieux.

On savait aussi que Cristobal avait fait un long séjour à Gibraltar. On disait qu'il y était encore fort malade ; mais tout se bornait à des rumeurs

vagues. Ceux qui en savaient plus long, Felipe, Miguel et Estévan, se taisaient; on en était donc réduit à des suppositions.

Un matin, le cours de littérature venait de se terminer. Rodrigue de Maraña, rentré lui aussi au bercail, avait obtenu des compliments de don Henriquez Hurtado, qui, certes, n'en était pas prodigue, et il sortait tout joyeux de la classe, lorsqu'il se trouva face à face avec Cristobal qui traversait la cour. Il aurait eu peine assurément à le reconnaître, tant il était pâle et défait, si celui-ci ne lui avait tendu la main.

C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis leur rencontre au camp carliste. Si Cristobal n'avait pas fait le premier pas, il est peu probable que ce mouvement fût venu de Rodrigue. Ils étaient si embarrassés l'un et l'autre qu'ils ne surent d'abord que se dire.

« Nos maîtres sont-ils de retour? demanda à la fin Cristobal.

— Oui, dit Rodrigue, tous, sauf M. de Santa-Fè et don Dias de Aguilar; ceux-là, tu le sais...

— Je sais, dit Cristobal, mais don Henriquez Hurtado?...

— Le voici qui vient à nous, » dit Rodrigue.

Cristobal courut vers son professeur bien-aimé.

« Mon cher enfant, s'écria Henriquez, quelle dure épreuve vous avez traversée !...

— Quoi ! dit Cristobal étonné, vous connaissez mes aventures de ces derniers temps.

— Je veux parler de votre capitulation forcée, dont le général carliste, don Ruy Llorente y Paradès, eut la courtoisie de m'envoyer immédiatement les détails. Que j'ai souffert pour vous, mon brave cœur ?

— Hélas ! dit Cristobal touché autant que confus, ce que j'ai à me reprocher, cher maître, est autrement grave... Dans la capitulation je n'étais point coupable. C'est plus tard que je le suis devenu. Ce que j'ai à vous conter est long et terrible ; mais je ne me crois pas autorisé à reprendre ma place au milieu de mes camarades avant de vous avoir tout confié.

— Je suis prêt à entendre vos confidences, mon cher Cristóbal, répondit don Henriquez. Venez déjeuner avec moi, nous causerons en route et vous achèverez chez moi votre récit. »

Cristobal, heureux de la bienveillance de son maître qui lui allégeait ainsi ce que ses aveux avaient de trop pénible, commença sa confession à partir du soir où don Henriquez l'avait chargé de sa mission dernière. Arrivé à la folle expédition où il s'était laissé pousser par Ydresilla, il ne dis-

simula rien, sauf les noms de ses camarades; il parla longtemps et chaleureusement, mais sans chercher à s'excuser.

« Quelle chance inouïe que vous ne soyez pas tombé entre les mains de la justice anglaise! s'écria don Henriquez; on la dit si sévère pour toute infraction aux règlements établis à Gibraltar.

— Je le dois à mon bon ange, dit Cristobal en rougissant.

— Qu'entendez-vous par là?

— Voici, poursuivit Cristobal. Lorsque je revins à moi je me trouvai dans le hall du château, étendu sur un matelas, entouré de soldats, du gouverneur et de sa fille... Je fis un mouvement, et la jeune Anglaise se pencha vers moi et me dit à voix basse :

« — On parle de vous mettre en prison... Justifiez-vous au plus vite.

« — Je dirai tout, lui répliquai-je, mais à vous seule. »

« Je perdis connaissance. Quand je rouvris les yeux j'étais sur un lit de l'hôpital militaire anglais... On ne me fit guère de questions sur mon aventure; je prétendis m'être trouvé enfermé dans les jardins du gouverneur au moment du couvre-feu et n'avoir pu en ressortir. Grâce à miss Fairlie qui m'avait immédiatement reconnu, je n'eus point

à expliquer la scène qui s'était passée entre Ydresilla et moi. Au milieu du délire de la fièvre, j'avais vaguement entendu des soldats se raconter sa fin : la bohémienne, écrouée dans la prison du fort par ordre du gouverneur, avait obstinément refusé de répondre aux questions qu'on lui posait ; on n'avait rien saisi sur elle que la gaine du poignard avec lequel elle m'avait frappé. Mais ce qui était suspect, c'était tout l'appareil d'explosion qu'elle avait eu le temps de jeter dans un massif de fleurs où il avait été découvert par un inspecteur de police, et la corde à nœuds qui lui avait permis de pénétrer dans le jardin. Elle allait être mise en jugement quand, une nuit, croyant trouver une occasion favorable, elle avait tenté de s'évader. Surprise au moment où elle se jetait d'une hauteur de cinq mètres dans le chemin de ronde, elle avait reçu d'une sentinelle, presque à bout portant, un coup de feu dont elle était morte.

— Mais comment avez-vous pu expliquer à miss Fairlie ce qui s'était passé ? demanda don Henriquez Hurtado.

— Je le lui ai révélé sous le sceau du secret ; je lui ai confié tous mes torts, ma vanité crédule, mon ambition, ma folie. Grâce à son intervention auprès de son père, le gouverneur de Gibraltar, l'affaire a été enterrée sans enquête.

— Mais les journaux ne s'en sont-ils pas occupés? reprit don Henriquez.

— Elle est restée sans explication pour eux. Jamais ils n'en sauront le fin mot, non plus que le général Fairlie. J'ignore d'ailleurs de quel moyen miss Fairlie s'est servie pour calmer les trop justes soupçons de son père. Je sais simplement que je dois à cette généreuse jeune fille ma réhabilitation à mes propres yeux, et j'espère que mes francs aveux me la vaudront aux vôtres.

— Il serait injuste de trop vous en vouloir, mon cher enfant. Vous avez eu le malheur d'être le jouet d'une intrigante; votre honnêteté naturelle vous a porté à croire à ses mensonges, et vous n'avez pas obéi à des mobiles personnels. Votre imprudence a été grande assurément; mais je connais trop bien l'influence désastreuse de nos désordres civils sur les esprits rassis, pour vous blâmer beaucoup... Dites-moi pourtant : vous n'étiez pas seul dans votre expédition? Quelques autres jeunes gens étaient avec vous...

— Je n'ai pas le droit de vous les nommer; nous nous sommes juré le secret. Mais je suis heureux de vous dire qu'ils sont tous rentrés sains et saufs à Séville. Il était convenu que chacun d'eux, posté dans le fossé, devait attendre le renouvellement de mon signal pour escalader la mu-

raillé. Ydresilla avait tout dérangé en s'élançant la première sur la corde qui venait de leur être jetée, et c'était un motif de plus pour eux de s'en tenir à la lettre de nos conventions. Bientôt le tumulte qui se produisait au-dessus de leur tête, le va-et-vient des torches, les appels militaires, leur avaient fait comprendre que tout était manqué. Ils ne pouvaient m'être d'aucun secours. L'arrivée d'une patrouille les avait forcés à la retraite. Apprenant le lendemain par les journaux que j'étais blessé et prisonnier, ils avaient jugé avec raison que le plus sage était de rester à San Roque et de ne plus se montrer à Gibraltar. Bref, tout s'est terminé le plus heureusement du monde, puisque personne n'a été pris ni même inquiété, sinon cette misérable Ydresilla... Il ne me reste que ceci, en souvenir de l'affaire, ajouta Cristobal en montrant à son maître, avec un pâle sourire, la prétendue bourse de Boabdil. Le trésor de mes ancêtres s'est évanoui comme mes illusions...

— C'est une bourse marocaine, dit le professeur; elle est d'un joli travail, mais moderne... Vous voilà donc délivré de tout souci, ajouta-t-il gravement; vous allez reprendre vos études et vous préparer à l'examen de fin d'année.

— Oh! monsieur, dit Cristobal, croyez-vous que je puisse être prêt cette année, après tant d'inter-ruptions?

— Assurément, répondit don Henriquez. Pendant ces temps de trouble, votre esprit a mûri; vous rapportez de vos aventures une connaissance des hommes et un fonds d'expérience qui comptent, croyez-le bien, même dans les études classiques. Remettez-vous vaillamment au travail, et, n'en doutez pas, vous vous retrouverez bientôt à flot... »

Cristobal, en effet, le quitta pour revenir à ses livres; mais auparavant il passa chez José pour avoir de ses nouvelles. Il le trouva alité, pourtant plus abattu que malade. La maison était plongée dans le deuil par l'exil de son chef. On parlait de liquidation; il semblait au pauvre José que son devoir était de renoncer à ses études pour suppléer autant que possible à l'absence de son père, en aidant sa mère dans ces tristes conjonctures. Cristobal toutefois n'eut pas de peine à lui persuader de faire un effort pour mener tous les devoirs de front et rentrer au collège.

Ils s'y rendirent donc ensemble. On peut penser si Miguel, Estévan et Felipe furent heureux de les revoir. Les épreuves communes, les dangers partagés, avaient établi, entre tous ces jeunes gens, un lien d'amitié que n'avaient pu former de longues années d'école. Leur démence passagère et le péril dans lequel ils s'étaient réunis, avaient

servi à leur donner plus de raison, de bon sens, et, tout en retrouvant la gaieté de leur âge, ils avaient perdu quelques-uns de leurs défauts. Felipe ne se vantait plus; José était moins étourdi; Miguel et Estévan étaient devenus de bons élèves et d'excellents camarades. Cristobal s'appliquait à satisfaire ses maîtres, mais sans aucune idée de rivalité jalouse à l'égard de ses condisciples; au contraire, se souvenant encore de son ancien titre de chef, il faisait de son mieux pour les animer au travail.

« Savez-vous, leur dit-il un jour, ce qui serait une fort bonne préparation à notre examen? Ce serait de nous réunir, sinon chaque soir, au moins deux ou trois fois par semaine, pour travailler quelques heures ensemble. Nous pourrions ainsi nous aider mutuellement, et l'étude nous paraîtrait moins aride. »

Cette idée fut adoptée à l'unanimité, et l'association des jeunes travailleurs tint, le soir même, sa première séance chez Cristobal.

Il fit, en riant, les honneurs de son humble logis, où tous déclarèrent se trouver fort bien. Du reste on se mettait de si bon cœur à la besogne qu'on n'avait pas le temps de remarquer plus d'un escabeau vermoulu, ni le quinquet fumeux. Ce quinquet, comme le fit gaiement observer Cristobal, dénotait.

du reste, une amélioration sérieuse dans le mobilier de sa cellule.

Séance tenante on discuta les statuts de la nouvelle société. En souvenir des derniers événements elle prit le nom de société d'*El Nodo*

Le règlement fort simple était, bien entendu, surmonté du fameux écusson.

« Les soussignés prennent les engagements suivants :

1° Ils se réuniront trois fois par semaine, le lundi, le mardi et le jeudi, chez chacun des sociétaires à tour de rôle, de huit heures à dix heures.

2° Ils ne s'occuperont que de sujets scolaires, évitant toutes les conversations oiseuses.

3° Des devoirs seront donnés chaque fois par le président, et devront être rendus à date fixe.

4° Ces devoirs seront discutés et corrigés par tous les membres.

5° Pour les cas contestables, le président sera chargé de consulter un professeur.

6° Il est interdit de fumer pendant les réunions.

7° Il est interdit de faire usage de boissons autres que de l'eau claire.

8° Le nombre des membres ne peut être augmenté.

9° Il est interdit de proposer une modification aux présents statuts.

10° Toute infraction aux règlements sera punie d'un pensum de dix à cent vers latins ou de dix à cinquante lignes de thème grec, infligé par la majorité des membres.

11° Le président est nommé à la majorité pour un mois.

12° Son élection peut être renouvelée indéfiniment.

13° Le président actuel est don Cristobal Gomez. »

Suivaient les signatures.

Cette étude du soir, faite de concert sans qu'on fût astreint au silence; mais en toute liberté, ne tarda pas à porter ses fruits.

Le programme du baccalauréat fut ainsi discuté et commenté avec soin, chacun faisant part à ses camarades de ses lectures, de ses impressions particulières. Bientôt les progrès des associés devinrent si marqués, leurs devoirs si soignés, si sérieusement faits, qu'ils s'attirèrent les compliments de tous leurs professeurs; si bien que quelques autres de leurs camarades qui avaient eu vent de la chose, s'adressèrent à Cristobal pour le prier de les faire admettre dans la société d'*El Nodo*.

Mais l'article 8 était formel : *Le nombre des*

membres ne peut être augmenté. Force fut alors aux autres rhétoriciens de créer d'autres sociétés analogues, auxquelles manquèrent toutefois plus d'une des qualités qui distinguaient *El Nodo*. C'est qu'ici un lien de fraternité tout particulier unissait nos jeunes gens. Ce mot cabalistique : *El Nodo*, éveillait en eux le souvenir des folies et des dangers communs et suffisait à les retenir dans la bonne voie.

Les trois soirées qui n'étaient pas consacrées à l'étude n'étaient point perdues pour cela.

Les familles des jeunes sociétaires commencèrent à s'intéresser aux studieux élèves qu'elles voyaient se réunir dans un but si louable et à les attirer dans leurs réunions. Tous s'habituerent de la sorte à prendre un peu l'usage du monde, à savoir se conduire aussi bien dans un salon que sur le champ de bataille ou sur les bancs de l'école.

Pour Cristobal surtout ce résultat inattendu de la création d'*El Nodo* fut inestimable. Sa distinction naturelle, ses manières avenantes et réservées à la fois, le rendirent le favori de ces petites assemblées intimes. A se voir ainsi estimé, recherché et choyé, il perdit bientôt un peu de sa sauvagerie et de sa mélancolie primitives.

Avant d'avoir dépassé l'adolescence les jeunes sociétaires se trouvèrent insensiblement transfor-

més en hommes. Et cette heureuse métamorphose ne les empêchait pas de se préparer avec ardeur à l'examen du baccalauréat.

Le grand jour arriva enfin : les cinq membres de la société d'*El Nodo* furent reçus avec éloges. Cristobal obtint une note tout particulièrement flatteuse, due surtout à une question posée au hasard par son examinateur : « Description physique et politique de Gibraltar. » Qui mieux que lui aurait pu y répondre ?

Quelques semaines plus tard Cristobal était incorporé ainsi qu'Estévan, Felipe et Miguel dans la célèbre université de Séville pour y conquérir le titre honoré de *licentiate*. José les quittait pour entrer dans les bureaux du riche banquier Llopès ; Rodrigue de Maraña pour se rendre à l'école militaire.

Sept années avaient passé sur ces événements.

Il était près de minuit. Un orchestre de musiciens groupés au pied d'une coquette maison de Séville y faisait entendre les derniers accords d'une sérénade. Sur le balcon un fier et beau jeune homme, penché à la balustrade, remercia les exécutants qui s'éloignèrent avec des vivats. Puis il rentra dans le salon, et, s'adressant à un vieux monsieur à favoris blancs qui dégustait un sorbet :

« Quelle bonne idée j'ai eue tout de même, cher beau-père, de renoncer à mon projet et de ne pas vous faire sauter à Gibraltar!... s'écria-t-il en riant.

— Que voulez-vous dire, Cristobal? demanda le général Fairlie, prodigieusement étonné de cette entrée en matière.

— J'y aurais beaucoup perdu : non seulement je n'occuperais pas la chaire de littérature à l'illustre université de Séville, non seulement je ne viendrais pas d'être acclamé député aux Cortès, mais je n'aurais pas le bonheur d'être votre gendre et le mari de la plus charmante femme de toutes les Espagnes!...

— Que vous avez bien failli faire sauter aussi, dit Mabel en riant.

— Mais de quoi parlez-vous enfin? » s'écria le général Fairlie.

Il fallut le satisfaire.

L'histoire que lui contèrent son gendre et sa fille le plongea dans une stupéfaction si profonde qu'il n'a pu encore en revenir. Bien souvent il interroge à ce sujet sa belle-sœur, mistress Cameron; mais la bonne dame s'est toujours refusée à croire que Cristobal ait songé un instant à perpétrer un forfait aussi noir. Elle tient tout ce récit pour une plaisanterie inventée dans le seul but d'amuser Mabel.



CRISTOBAL REMERCIÀ LES MUSICIENS (P. 331.)

BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS

Il en reste cependant un souvenir : c'est, dans un coin du cimetière de Gibraltar, la tombe de Ydrósilla. Sur la pierre que Cristobal y a fait placer, on voit, en manière d'építaphe, la devise arabe des descendants de Boabdil.

**BIBLIOTECA NACIONAL
DE MAESTROS**



TABLE DES CHAPITRES

CHAP.		Pages.
I ^{er} .	— Une course de taureaux	1
—	II. — Horoscopes variés	15
—	III. — Le collège Santa-Maria	29
—	IV. — La journée de Cristobal	44
—	V. — Indécision et recherches	63
—	VI. — La plaine de Santiponce	76
—	VII. — Sur la Girakda	91
—	VIII. — Pourquoi il n'y eut pas classe ce jour-là	104
—	IX. — La veillée des armes	118
—	X. — Le baptême du feu	140
—	XI. — A l'ambulance	159
—	XII. — La classe du général Hurtado	175
—	XIII. — La dépêche	190
—	XIV. — Nouveaux retards	208
—	XV. — Chez le capitaine général	219
—	XVI. — La surprise	233
—	XVII. — La capitulation	250
—	XVIII. — Projets tragiques	260
—	XIX. — A Gibraltar	273
—	XX. — Dans le jardin du gouverneur	292
—	XXI. — Ydresilla	306
—	XXII. — Conclusion	318

